ANUL XXVI - Nr. 28/29

APRILIE - MAI - IUNIE - IULIE 1981



# Carpații

Depósito legal: M. 11137-1958

Director: Aron Cotruș † REVISTA DE CULTURA SI ACTIUNE ROMANEASCA IN EXIL Redactor: Traian Popescu



**CU PRILEJUL SFINTELOR SARBATORI ALE PASTELOR 1981**

**VA TRIMITEM TUTUROR, ODATA CU FELICITARILE SI URARILE NOASTRE DE BINE, MESAJUL INVIORATOR SI CRESTINESC AL INVIERII MANTUITORULUI**

**CHRISTOS A INVIAT!**

# LE MIRACLE POLONAIS

par Faust BRADESCO



PERSONNE ne peut préciser quel sera le sort du grand mouvement populaire né en Pologne sous le signe de la révolte et du désaveu du régime communiste.

Cependant, l'URSS, *le grand Empire de l'inhumain et de la terreur*, commence à battre de l'aile. Malgré les monstrueuses parades de chaque Premier Mai (poudre jetée aux yeux du monde) et les victoires remportées un peu partout dans le monde sur des partenaires idiotisés par le tam-tam de la propagande orientée, pour l'URSS (dans son propre empire) les rouages commencent à grincer. Et son effondrement viendra, probablement, non pas par la volonté d'un Occident avachi, égoïste et indifférent, mais sûrement par *la réaction sans retour* des nations que le Kremlin humilie depuis trop longtemps.

Car actuellement, pour cet Empire difforme par son gigantisme et effrayant par ses ambitions, il n'est plus question d'une quelconque théorie prolétarienne de la vie en société. L'idéologie n'a cours que pour la propagande extérieure, pour les *«grupos»* qui rêvent encore à la réalisation d'une patrie universelle de l'équité et du bonheur prolétaires. Pour les dirigeants du *«Parti»* la phase est largement dépassée. Ils ne pensent qu'à *l'impérialisme russe* qui doit arriver à faire main basse sur l'Europe entière et par la suite, sur le monde. Rêve insensé, caressé par tout peuple dépourvu du sens du réel, de la mesure et que les dirigeants poussent vers la psychose du pouvoir absolu et le mépris de la vérité. Dans l'histoire, il y a eu d'autres exemples aussi prétentieux et fous que l'est aujourd'hui le régime communiste russe.

Et comme toujours, à l'instant où ils se croient maîtres de la situation, apparaît *l'imprévisible*, le grain de sable qui ruine la machine. Ce rôle semble être dévolu à notre époque par un prodigieux destin — à la Pologne, qui fut aussi la première victime du même système pendant la deuxième guerre mondiale.

Néanmoins, pour que cela se produisît, il fallait la rencontre heureuse de trois éléments qu'il est extrêmement rare de voir surgir au même endroit

et au même endroit et au même moment pouvoir remplir le rôle de détonateur. Eh bien, cette phase n'est plus du domaine de la théorie. On se trouve devant une forme active qui — même si elle n'arrive pas aux résultats escomptés — commence à enrayer les rouages de la monstrueuse machine de l'impérialisme russe et du communisme oppresseur. *Le monolithisme* idéologique, *l'adhésion inconditionnée* des masses prolétaires au régime marxiste et *la crainte* de la répression ont perdu tout sens dogmatique. La Grande Centrale moscovite se trouve dans une impasse, qui la met moralement en infériorité, lui aliénant le prestige dont elle jouissait dans le monde des nations opprimées et dans le monde en général.

DANS L'AVENIR, RIEN NE SERA PLUS COMME AUPARAVANT!

Et cela autorise tous les espoirs. Ces trois éléments qui ont permis à la Pologne de devenir *la pointe de lance* de la lutte contre les forces oppressives qui accablent toutes les nations d'au-delà du Rideau de Fer, forment un triptyque significatif:

1. Premier élément: *Un puissant motif socio-économique* qui rassemble autour d'une finalité commune et dans le cadre professionnel et humain établi, justement ceux qui, théoriquement, constituent les composants de base du système. Ceux qui, d'aucune manière, ne peuvent être considérés —sans provoquer un tollé de protestations— comme ennemis de la cause prolétaire.

Or, ce sont précisement les ouvriers des usines et des chantiers navals, suivis des ouvriers agricoles, qui se sont déclarés CONTRE le système, CONTRE la misère économique instaurée par le régime communiste, CONTRE le travail inhumain et les salaires trop bas, CONTRE le manque de liberté, CONTRE l'impossibilité de s'organiser selon leur bon plaisir, leurs affinités ou leurs intérêts.

Ces motifs accablants ont cristallisé les sentiments et les volontés de plusieurs MILLIONS d'individus. Ce qui exclut d'emblée l'accusation puérile de l'intervention des «agents» impérialistes occidentaux et met en lumière l'incapacité du régime communiste de Varsovie. Et, par extension, révèle l'impuissance idéologique du marxisme cosmopolite de Kremlin.

LA OU L'INDIVIDU A LE COURAGE DE SOUTENIR — COMME EN POLOGNE — SES DROITS ET SA LIBERTE, L'IDEOLOGIE INHUMAINE DU COMMUNISME PERD TOUTE EMPRISE SUR LE DESTIN DE LA NATION.

2. Deuxième élément: *Un homme de valeur morale incontestable*, qui puisse incarner un espoir de renouveau — dont *la volonté inébranlable* soit une promesse de combat farouche pour la cause commune — dont *l'esprit de sacrifice* apparaisse comme le fondement d'une victoire qui approche.

Les Polonais ont eu la chance inespérée d'avoir parmi eux un Lech WALESA calme, pondéré et résolu, juste au moment où les mécontentements sont devenus conflit ouvert avec un gouvernement borné. Ni les Hongrois, ni les Tchécoslovaques, il y a de cela quelques années, ni les Roumains en 197... au moment des grèves des mineurs de la région de Jiu, n'ont eu cette chance, d'avoir l'homme qu'il fallait à la tête des masses révoltées. Il était peut-être écrit que cet honneur reviendrait aux amis polonais...

Homme prédestiné, WALESA personnifie en ce moment, la quintessence de la révolte de toute la nation polonaise et, indirectement, de toutes les nations qui souffrent sous la férule communiste. Serein et opiniâtre, conscient de sa responsabilité dans l'histoire, il tient tête à tout le système, il dirige les tractations, il mène ses troupes ouvrières, il maîtrise la situation. Sa liberté et peut-être sa vie ne tiennent qu'à un fil, mais il ignore volontairement cette situation. Il poursuit, comme poussé par une main invisible, sa destinée singulière et c'est cela qui fait sa force. WALESA est déjà devenu un symbole!

LA OU L'HOMME AU CARACTERE INDOMPTABLE SURGIT AU MILIEU DE LA TOURMENTE, L'IDEOLOGIE INHUMAINE DU COMMUNISME PERD TOUTE EMPRISE SUR LES MASSES PROLETAIRES!

3. Enfin, troisième élément: *Une force spirituelle* qui cimente les hommes dans un idéal commun et une foi inébranlable dans l'action entreprise. Sans ce potentiel intérieur, qui dépasse la vie de tous les jours et les misérables préoccupations matérielles, l'individu est incapable de résister aux pressions et aux menaces d'un régime aussi dépourvu de pitié, que celui de l'idéologie marxiste.

La classe ouvrière polonaise a eu cette autre chance d'être restée croyante, confiante dans les préceptes spirituels de la religion catholique. Mieux que quiconque, ces ouvriers polonais ont compris que *la prière* et *la dévotion* ne sont pas de vains mots. Rien ne pouvait mieux les rapprocher, les souder, les rendre invulnérables que de communier dans la même oraison et de s'agenouiller devant le même crucifix. C'est ce qui leur donne la certitude d'un combat juste et la force de rester unis.

LA OU LA LUMIERE CHRETIENNE REMPLIT LES COEURS, L'IDEOLOGIE INHUMAINE DU COMMUNISME RECULE ET RETOMBE DANS LES TENEBRES DE L'OUBLI GENERAL!

• • •

Voilà donc pourquoi ce qui se passe actuellement en Pologne revêt une importance particulière et significative.

Particulière parce que, pour la première fois depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, les trois éléments indispensables à la manifestation d'une résistance active et réalisatrice se sont trouvés amplement *réunis à l'endroit et au moment voulus*: masses populaires révoltées — dirigeant adéquat — mortier spirituel indispensable. Tout convergeait vers une action cristallisée sous une forme ouvertement protestataire qui mit en échec une puissance coercitive et tout un système autoritaire.

Significative parce que c'est pour la première fois que *le système recule* devant une résistance organisée, évitant d'employer ses méthodes radicales de terreur et de destruction. Ce n'est certes pas par esprit de compréhension envers la classe ouvrière, mais par pure crainte des conséquences.

Pour la première fois, *le système hésite* devant une masse humaine désarmée. Il est vrai, désarmée matériellement, mais hautement munie d'une foi inébranlable, contre laquelle les tanks soviétiques n'ont pas de prise.

Pour la première fois, *le système ne trouve pas la parade* pour imposer sa volonté.

Il tâtonne, il s'interroge, il attend...

C'est le signe indiscutable de sa faiblesse, de sa détérioration par le dedans. Cette fois-ci, il n'est plus question d'un quelconque *«problème»* d'insubordination, d'incompétence ou de pénurie économique, facilement remis en place par une intervention directe. Il s'agit d'un *«phénomène»* qui atteint les assises profondes du communisme. Un tel cas, où TOUTE LA CLASSE OUVRIERE se déclare contre le régime et demande son abolition, n'a même pas été envisagé antérieurement.

C'est ce phénomène qui incarne le *«grain de sable!»*

Et ce grain de sable à toutes les perspectives de devenir boule de neige tourbillonnante dans l'Empire Soviétique où l'amour pour le système n'a même pas la consistance des brumes matinales.

Ce qui se passe en Pologne n'est pas une simple *«grève»* comme on en voit chaque jour dans notre Occident, écharpes aux épaules et banderoles au vent. En Pologne, c'est une véritable prise de conscience, une véritable mise en accusation, une véritable lutte pour la survie. LES FORCES POPULAIRES PRENNENT POSITION A L'ENCONTRE DES VUES ET DES CONSIGNES DU REGIME COMMUNISTE. C'est un geste qui ne trompe pas!

Par leur action courageuse, qui pourrait finir par une épouvantable effusion de sang, les ouvriers polonais et leur chef de file WALESA, constituent l'avant-garde des masses populaires de l'Empire des ténèbres qui se réveillent. C'est la première grande brèche ouverte jusqu'à l'os dans l'édifice monolithique du communisme international et le premier coup de bélier porté au prestige de l'impérialisme soviétique.

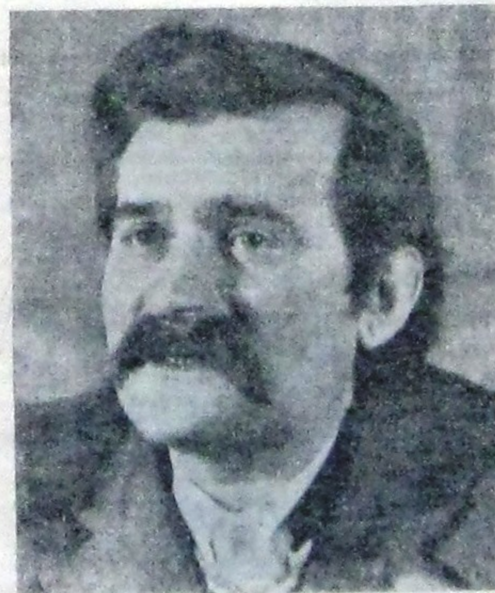
Le combat des ouvriers polonais est plus qu'un symbole.

C'est un PRESAGE, car il ouvre la voie de l'espoir pour les masses populaires écrasées par les régimes communistes et, en même temps, témoigne de la fragilité du système qui se prétend l'émanation et le représentant légitime du peuple.

Fasse Dieu que ce présage devienne *«Raz de marée»* justicier qui soulève les masses travailleuses dans tous les pays de l'Est et provoque l'effondrement du plus cruel mensonge qui ait jamais pu tromper les humains.

Alors seulement sera pleinement comprise la grandeur du combat que la nation polonaise mène aujourd'hui pour le salut de tous.

*Faust BRADESCO*



**LECH WALESA**

# MANASTURUL CLUJULUI ȘI UNGURII

**de V. MALCOCI**

*Motto:*

*«Nu știu unde vom găsi mai curând cripta strămoșilor noștri - în țintirime sau în piepturile noastre?».*

Lucian Blaga (Gânduri)



DUPA eliberarea Clujului, anii 1945 și 1946 au fost cei mai neliniștiți ani ai blândului și frumosului oraș de pe Someș. Incepând cu revenirea Universitații de la Sibiu la Cluj în vara anului 1945 și până în vara anului 1946, Clujul avea aspectul unui oraș asediat. Se ducea o luptă surdă, cu dese și violente răbufniri, între refugiații întorși la căminele lor și ungurii, care se cramponau cu disperare de domnia asupra Ardealului de Nord pe care nu o considerau încă pierdută definitiv. Ei «jucau cartea comunistă» și se bazau pe muncitorii, în mare majoritate unguri, de la Fabrica de încalțăminte Dermata, numită în 1945 «Herbak Janos», un pretins comunist «căzut pentru cauză», iar în prezent «Clujeana». Sufletul românilor clujeni îl constituiau studenții și mânășturenii. Mânășturul, un cartier din vestul orașului, era locuit exclusiv de români care, spre deosebire de ardelenii obișnuit liniștiți și pașnici, sunt foarte iuți la mânie, naționaliști până în măduva oaselor și care, în timpul ocupației maghiare, au avut foarte mult de suferit, fiind nevoiți să-și facă dreptate singuri, apelând de multe ori și la cuțit, cu consecințele pe care le sufereau. Organizație comunistă a cartierului nu exista, nefiind vreun activist care să aibă îndrăsneala să calce în Mânăștur.

In toamna anului 1945 a apărut în fața Facultații de Agronomie, de unde începea Mânășturul, o mare lozincă (era doar vremea lozincilor!): «Până aici democrația! De aici începe Mânășturul!» In cursul zilei lozinca era dată jos de autoritați și distrusă, pentruca a doua zi diminiața să apară alta identică, pe acelaș loc. Iar noaptea nici un securist sau milițian nu avea curajul să stea de pază la hotarul Mânășturului! Aceasta a durat, spre hazul întregului Cluj, vre-o două luni, până când bănuiții autori au fost arestați, fiecare la locul lui de muncă din oraș (nu în Mânăștur!) și condamnați la ani grei de pușcărie.

Ciocnirea cea mai violentă dintre români și unguri, sprijiniți totdeauna de comuniști, a avut loc în primăvara anului 1946, când muncitorii de la Herbak Janos au atacat Căminul studențesc Avram Iancu. Toată acțiunea a fost organizată de chestorul miliției Timofy, care stătea în stradă și dirija operațiile. Studenții au reusit să se baricadeze la primul etaj, cu ajutorul unei uși pentru incendii și, pe ferestrele căminului aruncau în asediatori cu tot ce le venea în mână (scaune, mese, cuiere și chiar cu chiuvete demontate). Vajnicii comuniști au fost nevoiți, imediat după miezul nopții, să se retragă.

Bătăi, terminate la spital și miliție, au fost și la meciurile de fotbal dintre Universitatea și Vasas, așa zisa reprezentantă a muncitorilor metalugiști. Iar ziarele comuniste locale, române și maghiare, totdeauna luau apărarea comuniștilor unguri, studenții și mânăștureni fiind calificați șoviniști și fasciști.

In această atmosferă tulbure și extrem de periculoasă, în fiecare noapte arestările ținându-se lanț, anul VI Medicină, își încheie cursurile, asteaptă ultimele examene și, totodată, pregătește tradiționalele și plăcutele formalitați clujene de luare a rămasului bun de la viața studențească. Acestea constau în vizite la toate institutele, clinicele și la profesorii avuți în timpul facultații, defilare pe străzile orașului și banchetul festiv.

Vizitele le-am făcut în serile lunei Aprilie, cântându-i fiecărui profesor cântece studentești, la cei mai în vârstă romanțe și, desigur, nelipsitul și obligatorul «Gaudeamus igitur», cu care se încheia fiecare vizită. Banchetul era planificat pentru sfârșitul lunei Mai. Rămăsese doar defilarea. Pentru organizarea ei am fost ales de colegi, împreună cu Mircea Bancilă, care în anul 1948 a fost arestat, condamnat, murind apoi în 1951 la Aiud. Fiind o defilare a necesitat o autorizație de la Miliție.

Ziua defilării am fixat-o pentru 10 Mai! Comisarul Katz (mai târziu românizat Coțiu...) ne-a comunicat că ne dă autorizația pentru orice altă zi afară de 10 Mai. Desigur și chestorul Timofy a fost de aceiași părere. Având între colegi pe fiul primului miinstru Petru Groza, la presiunile acestuia, ni se dă autorizația cu condiția că defilarea va fi ime

diat oprită şi eu cu Mircea Bancilă vom suferi serioase consecințe, dacă va lua amploare.

Intr'adevăr, in diminiața zilei de 10 Mai când ne-am adunat in fața Catedralei Ortodoxe, eram inconjurati de o armată de milițieni şi agenți civili. Atmosfera era foarte incărcată. Chestorul Timofy şi comisarul Katz zâmbeau şi mi-au atras atenția că risc foarte mult in acea zi. Unii dintre colegi şovăiau iar alții mă sfătuiau să nu ne jucăm cu focul. Şi atunci s'a intâmplat o adevarată minune: in Piața Catedralei au apărut vreo 30 de mânăştureni, cu sumane albe şi pe cai albi, toți tineri, voinici şi frumoşi. Şeful lor, Vasile Căpuşan ,condamnat in 1950 de un Tribunal militar la moarte şi impuşcat intr'o pădure de lângă inchisoarea Gherla, mi-a spus scurt: «Să mergem!». Şi astfel, incadrați de minunata armată albă, am pornit pe străzile Clujului. Cu cât inaintam cu atât rândurile noastre se ingroşau mereu, o mulțime de studenți, elevi şi oameni in vârstă alăturânduni-se. Ajungând in Piața Uniri (atunci se numea Piața Libertații) trebuia să ne intoarcem, traseul admis in autorizație specificând că nu avem voie să trecem prin fața clădirii Comitetului regional de partid. Călăreții din frunte au luat-o insă intr'acolo. Timida impotrivire a milițienilor s'a oprit iute, riscând să se sfârşeasca sub copitele cailor.

Ajunşi in fața clădirii de care avea frică intreg Clujul, ne-am oprit şi de la inceput timid, apoi din ce in ce mai puternic, sfârşind intr'un uriaş cor, am cântat «Deşteaptăte Române», puternic, măret, răscolitor. Am văzut oameni in vârstă plângând, tineri ridicând amenințători pumnul spre clădirea robirii noastre. La geamuri nu era nimeni, doar in dosul perdelelor uşoare mişcări. Apoi Capuşan mi-a spus: «Hai să plecăm! Le-am mai tras o palmă!». Impreună cu Mircea Bancilă l'am sărutat in uralele mulțimii care umplea Piața şi am plecat spre Catedrală. Când am ajuns acolo coada coloanei era incă in Piața Unirii. Şi cei care cunosc Clujul ştiu cât de lungă este strada Regina Maria (acum Petru Groza), care leagă cele doua piețe!!

Astfel am sărbătorit la Cluj, in tumultosul an 1946, ultimul Zece Mai inainte de marea noapte a teroarei care cobora peste Romania. O fotografie in care mă aflam in fața coloanei de defilare mi-a produs ani grei de suferință, iar bravii mânăştureni au impânzit şi au murit in inchisorile comuniste.

Acum, după 35 de ani, un prinos de recunoştință pentru minunatul Mânăştur al Clujului şi o rugaciune pentru cei căzuți dintre aceşti neinfricați ROMANI!

Dr. VICTOR MALCOCI

# VINEREA PATIMILOR

## TABLOU PENTRU O CATEDRALA A INIMII

de Ovidiu VUIA

*Căci dacă vei mărturisi cu gura ta pe Iisus ca Domn şi cu inima ta vei crede că Dumnezeu L-a inviat din morți te vei mântui.*

(Cartea către Romani a sf. Apostol Pavel Cap. 10, verset 9.)

Zi de post
ofrandă, floare şi chivot
pe masa Domnului, a Luminii.

Trăim in credință
după cuvintele către Romani
ale lui Pavel din Tarsul Ciliciei
(acele cuvinte s'au făcut porumbei de argint
şi s'au lăsat pe streaşina cu stele
din sufletul urmaşilor lui David).

Pe dealul Golgotei
urcă un Om
cu o cruce pe umeri.
Din rănile cărnii
sau grădina cu trandafiri a orizontului roşu
curge sârge peste cămaşa lui albă,
albă ca şi crinii aduşi de inger
Mariei, in ziua Bunei Vestiri.

Sus in vârf
stă răstignit Iisus Hristos
săvârşindu-se din trupul pământului:
Se lasă noaptea. Bocet. Doliu. Mater dolorosa.

Este ziua mătăniilor
şi a rugăciunilor de'n mormântare, Requieme:

Al lui Mozart
viole, voci de soprane
coruri de flaute
serafi şi copii.
Lacrimosa dies illa,
Jocuri de mistere albe
ca şi cămaşa lui Iisus urcând pe Golgota
sau crinii aduşi de inger
Mariei in ziua Bunei Vestiri.

Al lui Berlioz
Insul, Unul
curățit in isop şi rouă biblică,
Prometeu ori Manfred regăsit,
glas de tenor,
ecouri răsfrânte din zidurile Jerihonului,
trec peste munții şi văile Tenebrelor
Intinzând ochi şi mâini către cer.

Şi al lui Verdi,
mase tumultoase,
uragane, furtuni,
dibuind din moarte
«cu moartea pre moarte călcând»
oratorii
sub zările topite'n curcubee, sfeşnice ale paradisului
cărări spre miradorul din rai
al preafericitei Vergine. Transfigurare. Inviere.

Trăim in credință
După cuvintele către Romani
ale lui Pavel din Tars,
cel iluminat pe drumul fără de capăt al Damascului.

4. Aprilie. 1980.





# EDITORIAL

# ATTENTAT CONTRE LE PAPE JEAN PAUL II



L A main criminelle d'un inconscient a osé se lever contre la personne du Pape!

Acte triplement condamnable et monstrueux, car il visait l'être le plus prestigieux de notre époque. Le personnage qui incarne à la fois *l'homme de bien*, plein d'amour et de compréhension pour tous les damnés de la terre — *le chef suprême du christianisme*, espoir pour la fraternité des nations — *le détenteur du message divin*, promesse de résurrection et salut de l'âme.

Les forces du mal, qui ne renoncent jamais, ont essayé une fois de plus de réduire au silence l'une des consciences les plus lucides et indomptables de notre monde en plein désarroi. Comme tant de fois dans le passé, et si souvent depuis la première guerre mondiale, les ennemis de l'ordre et de l'harmonie sociale frappent avec régularité LA OU le cristal d'une personnalité éminente laisse entrevoir le réveil des peuples. Le réveil à l'amour envers le prochain, à la morale sociale, à la spiritualité.

Ce sont des perspectives inacceptables pour ceux qui, prisonniers de leur mégalomanie politique teintée de haine, attendent l'écroulement moral de l'individu pour l'asservir et l'enchainer dans un nouvel et odieux servage...

* * *

L'attentat contre le Pape Jean-Paul II n'est pas l'oeuvre d'un hasard malheureux, d'un maniaque perverti, d'un fanatique religieux. Toutes ces explications, avancées un peu partout, ne sont que les déguisements employés curament pour nommer CE qu'on n'ose pas désigner ouvertement, CE qu'on craint de dévoiler ou CE qu'on cherche à camoufler.

Car une chose reste incontestable: LE GESTE DU JEUNE TURC A ETE DIRIGE.

Dirigé comme tant d'autres crimes avant celui-là, par la même volonté obstinée et implacable qui poursuit son délire des grandeurs contre vents et marées, en éliminant tout ce qui lui parait obstacle et résistance.

Conditionné par un travail psychologique typiquement marxiste, entrainé par des spécialistes des forces terroristes de la gauche, soutenu partout par les groupes des brigades rouges, ce jeune musulman était devenu un *«exécuteur»* fanatique, unique dans son genre. Pourquoi? Parce que, suggestionné dans son fanatisme religieux, poussé au paroxysme par sa haine contre le christianisme, *sa tâche avait un sens précis et une ampleur immense.*

La disparition du chef de la chrétienté aurait provoqué —selon les cerveaux de ce complot à l'échelle mondiale— un bouleversement tragique dans le monde où nous vivons. Ce qui aurait permis non seulement un retournement des événements de Pologne, d'Afghanistan et d'ailleurs en faveur des forces soviétiques, mais surtout l'échec immédiat de cet oecumenisme spirituel par-dessus les dogmes, entrepris et mené avec tant d'ardeur par le Saint Père.

Mais, dans le monde de la foi, qui se ranime à l'appel du Pape, il y a aussi des forces invisibles qui veillent et interviennent lorsque le mal menace de tout terrasser.

Ce sont ces forces insaisissables mais infiniment omnipotentes, CAR DIVINES, qui ont sauvé le Saint Père. Elles sont intervenues par tant de coïncidences minimes et pourtant essentielles pour que la mort s'éloigne de celui qui incarne un ESPOIR et un AVENIR pour notre monde agité.

*Chacun doit accomplir sa destinée!*

Et, peut-être, celle du Pape Jean-Paul II est-elle liiée à la rédemption —par sa souffrance et son sacrifice— de tout un passé d'erreurs et d'inconséquences de notre humanité pervertie et plongée dans un matérialisme sordide.

Quelle gloire plus magnifique pour un Pape, homme de Dieu, que de sceller par son sang, l'ESPERANCE d'un monde meilleur, la SOLIDARITE pardessus les confessions et la CERTITUDE que la miséricorde divine veille à ce que les forces du mal n'arrivent jamais à dominer le monde.

* * *

Le Pape est hors de danger!

Remercions de tout coeur le Ciel de nous avoir épargné la disparition de ce roc de bonté et de lucide position devant ceux qui menacent l'être humain dans sa liberté, ses aspirations et sa spiritualité.

Soyons reconnaissants à la bienveillance céleste qui a mis sur le trône du Vatican un homme *capable* d'affronter les tempêtes de la décadence sociale et morale de la société moderne et *digne* de la responsabilité qui lui incombe.

Nous, Roumains orthodoxes et membres de la «LEGION DE L'ARCHANGE MIGUEL», prions Sa Béatitude, le Pape Jean-Paul II, d'agréer nos voeux de prompt rétablissement et de reprise du combat qui lui revient pour un monde meilleur, plein de foi, de justice et d'amour.

QUE LA VOLONTE DE DIEU S'ACCOMPLISSE!

CARPATII

# DEMAGOGIA CRIMINAL
## (III)

**por Trajano POPESCO**



EN el intervalo de tiempo en el que el pueblo transilvano luchaba en armas contra los nobles húngaros, cuales por la voluntad arbitraria del Rey húngaro les oprimía, quitándoles la propiedad de sus tierras ancestrales y la libertad, al sur y al este de los Carpathos, una vez cesadas las invasiones de los bárbaros, empezaron también movimientos de agrupación de los pequeños voevodatos existentes, ya con miras a la organización estatal, según los modelos medievales del Occidente.

Así nacieron VALACHIA o TARA MUNTANEASCA y MOLDAVIA.

Valachia era el territorio situado al sur de los Carpathos, entre estas montañas y el Danubio. Moldavia, el territorio situado al este de los Carpathos, entre estos montes, el Dniester, el Mar Negro y el Danubio.

Al contrario de lo que pretenden los «magyares» de Peti Hirlap, los húngaros Stefan Bogdan, Düeso Csaba, Huszar Antal y, en general, todos los propagandistas revisionistas húngaros, TRANSILVANIA, a la llegada de ellos en Panonia, no era «tierra de nadie», como lo insinúan, sino tierra rumana organizada al estilo medieval en Voivodatos o Principados, y cuya «sumisión» les costó dos siglos de duras luchas, es decir, de 900-1100 de n. e.



*Campesinos rumanos de Transilvania* (A. de Gerando)

Y tampoco es verdad que la mayoría absoluta de los rumanos de Transylvania fuera debida a una inmigración masiva, «tolerada por los húngaros», de los «pastores» valacos del sur de los Carpathos meridionales en los siglos XII, XIII y XIV, como afirman ellos.

Esta multitud rumana, como es lógico, no vino de ninguna parte. Nació y permaneció milenios en estas tierras y es la descendencia de los Daco-Romanos, que no abandonaron sus tierras ricas, sus minas de oro, de plata, sus bosques, ni las tumbas de sus padres y antepasados, por la necesidad estratégica de defensa del imperio romano, ordenada por el emperador Aureliano.

Y si él lo hizo, fue contra su voluntad.

La Columna Traiana de Roma es el testimonio, bimilenario casi, de lo que significa para los romanos la conquista de Dacia de Decebalo.



*Dacia Romana.*



*Columna Traiana.*

Entonces, ¿cómo pueden hoy día los húngaros negar la evidencia esculpida en mármol de Carrara que glorifica, desde el año 106 de n. e. hasta el siglo XX, la gesta del emperador Trajano?

El hecho de que los romanos hicieron de nuestras tierras la «DACIA FELIX» debería avergonzarles, porque ellos, debido a un orgullo mal entendido, a su crueldad mongólica, inhumanidad y rapacidd, transformaron nuestras tierras en la «Transilvania Infeliz», en los años en que la desgracia hizo que ellos lograran sojuzgarlos por la fuerza de las armas o las circunstancias políticas.

Por su actitud de hoy, se ve que es difícil renunciar a lo ajeno, robado y explotado inhumanamente. Pero la justicia, aunque tarde, llega para los rumanos de Transilvania en 1918.

Hay un hecho desfavorable a sus pretensiones. Es algo sentimental, pero fundamental para la verdad histórica.

¿Cómo pueden explicar los de Pesti Hirlap y todos los revisionistas magyares que en la «Hungaria Milenaria» —que lloran— no se ha encontrado ningún poeta, escritor, novelista o periodista, excepto un francés en 1845, A. de Gerando, yerno del magnate húngaro de Transilvania, Conde de Teleki, que no encuentre en sus almas, en sus íntimos sentimientos, en sus capacidades creadoras, el amor o el afán de cantar o exaltar con palabras para la posteridad el encanto de las tierras, de los bosques, de las montañas de Transilvania?

Esto demuestra, sencillamente, que no tenían nada que ver con estas tierras. Sólo les explotaban, sin llegar a quererlos. Eran usurpadores, y como tal cantaron sólo su «Puszta», el lago Balaton, Panonia, porque éstas se identificaban con la naturaleza y el espíritu «nómada» del pueblo húngaro.

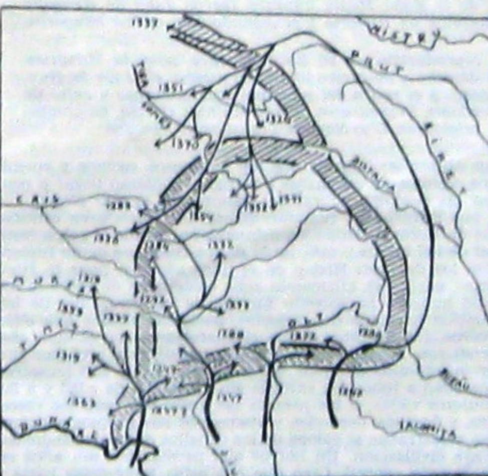
En cambio, los rumanos, tanto los de Transilvania como los de las demás provincias rumanas de Valachia y Moldavia, cantaron estas tierras en sus más remotos cantos, la «Doina», como lo confiesa A. de Gerando en su mencionado libro y después del siglo XVI por el intermedio de la poesía popular, las baladas las crónicas rimadas, que exaltaban los hechos de armas contra los nobles húngaros, los turcos o los austríacos.

Y eso se explica por el amor profundo que el pueblo rumano, en su totalidad, siente para Transilvania la cuna de nuestros antepasados Dacios, tal como se refleja en los versos del gran poeta Gheorghe Coşbuc: «¿Qué habéis enterrado aquí vosotros?». Trigo: «Nosotros, padres y antepasdos rumanos, madres y hermanas y hermanos. Por eso, fuera, forasteros, os digos.

La «infiltración aceptada», en los siglos XII, XIII y XIV de los «pastores valacos» en Transilvania, afirmación con la cual los revisionistas magyares buscan explicar la mayoría absoluta rumana en las tierras transilvanas, que pretenden que les pertenecen, no sólo que es falsa y fantasiosa como todas las demás pretensiones, sino que es contradictoria con la verdad histórica confirmada en las crónicas extranjeras de la época, cuales cuentan que la «infiltración» fue al revés, de transilvanos hacia el sur y este de los Carpathos.

Fueron los Príncipes y Voevodas orthodoxos de Transilvania, los cuales, para ponerse a salvo de las persecuciones religiosas de la «apostólica y católica Hungría», pasaron las montañas hacia el sur y este, y ayudando a los voivodas locales, organizaron y fundaron los Principados de Valachia (Muntenia) y Moldavia.

Así, el cronista «Raguzano» Giacomo di Pietro Lucari,



IMIGRAREA ROMÂNILOR ÎN TRANSILVANIA
DUPĂ L. MAKKAI ŞI L. GALDI
DIN „LE PROBLÈME DE LA CONTINUITÉ DACO-ROUMAINE"
DE GH. I. BRĂTIANU PROFESOR LA UNIVERSITATEA DIN BUCUREŞTI

basándose en la crónica del embajador rumano Murgu, acreditado por su Príncipe reinante valacho Dan, en la Corte de Serbia, relata cómo en el año 1290 el Voevodo Rumano, duque de Făgăraş y Amlaş, ducados situados en el sur de Transilvania, en las faldas carpáticas, de nombre RADU EL NEGRO, vasallo del Rey húngaro, huyendo las persecuciones religiosas, «pasó las montañas con muchos súbditos, y de acuerdo con los pequeños voivodas locales, fundó en Câmpulung la primera capital del Estado rumano de Valachia» (A. D. Xenopol, *Istoria Romanilor*, vol. I, Ed. Carpaţii, Madrid).

Un hecho similar pasó un medio siglo más tarde en el nordeste de Transilvania, en el Maramureş.

La leyenda dice que el hijo de un voievoda de Maramures, Dragos, descubrió en un día de caza en la falda estica de los Carpathos las bellezas naturales y la riqueza de las tierras moldavias, decidiendo con sus compañeros de caza constituir en estos lugares un voivodato rumano bajo su mando, pero avasallado al Rey húngaro Ludovico el Grande.

Pero el verdadero fundador del principado independiente de Moldova es el Príncipe Bogdan de Maramureş, el cual, rebelándose contra el Rey húngaro y contra sus persecuciones religiosas, pasó las montañas hacia el este, ocupó el voivodato de Balk, hijo de Dragos, fundando en 1349 el estado independiente de Moldavia, infligiendo una gran derrota militar al Rey húngaro y a Balk, a quien el Rey Ludovico le regaló en cambio las tierras abandonadas por Bogdan en Maramures.

A. D. Xenopol, en su libro citado, declara irrefutablemente «la fundación de los principados rumanos de Muntenia (Valachia) y Moldavia tiene su origen en la citadela de los Carpathos, lo que excluye definitivamente las afirmaciones del abandono completo de la Dacia por los romanos y el regreso de los daco-romanos del sur del Danubio hacia Transilvania siglos más tarde. Sólo los de mala fe pueden negar esta verdad».

La fundación de los dos Principados del Sur y Este de los Cárpatos, MUNTENIA (Valachia) y MOLDAVIA, por príncipes transilvanos no significa que estas tierras estuvieran despobladas ,abndonadas o que a los autóctonos les faltase la valentía de oponerse a los «invasores» de Transilvania.

No, ¡nada de eso!

El hecho de que hablaran un idioma común —el rumano— y que fueran de la misma religión ortodoxa les hizo entenderse como hermanos e hizo prevalecer la experiencia organizadora estatal del estilo medieval de los hombres que venían del norte de las montañas, lo que determinó más tarde el nombre del país: MUNTENIA.

El príncipe RADU EL NEGRO en Muntenia concedió privilegios especiales a los habitantes de la comarca de Câmpulung, los cuales tenían ya relaciones comerciales con Transilvania. Más tarde trasladó a Curtea de Argeş la capital y sus sucesores a Târgovişte, ambas al sur y oeste de Câmpulung, por necesidades estratégicas de defensa.

Si las alegaciones de los magyares de Pesti Hirlap, relacionadas con la pretendida inmigración valaca en Transilvania viniendo del sur del Danubio y de los Cárpatos —tesis adoptada por unanimidad por los revisionistas húngaros e incluida en el «Dossier de la Transylvanie», redactado por los mismos y Pierre Séquell en 1967 en ocasión del viaje del Presidente francés Charles de Gaulle a Rumania, como una insólita reivindicación húngara—, hubiesen sido verdaderas, era normal que la primera capital de Muntenia (Valachia) fuese sobre el Danubio a Giurgiu o Bucarest y después a Trgovişte, Curtea de Argeş o Câmpulung, situadas en las faldas carpáticas (A. D. Xenopol: «Istoria Romanilor», volumen I).

Esta mentira absurda demuestra suficientemente la futilidad y fantasía de tales afirmaciones, producidas por la obstinación magyar de pretender que la Transilvania fue tierra de nadie, cuando su conquista por las armas les costó dos siglos de duración y no quieren esclarecer el porqué.

El porqué, que ellos evitan precisarlo, es precisamente el hecho de que la Transilvania estaba organizada en principados fuertes que se les opusieron y que los jerarcas húngaros que los vencieron, una vez en contacto con la masa rumana, adoptaron sus costumbres, su religión cristiana ortodoxa, que los rumanos practicaban siglos antes de la catolización de Esteban I, y empezaron a rumanizarse, así que ellos se opusieron también. Los privilegios acordados por el Rey apostólico Esteban I a los que le pedían vasallaje y pasaban al catolicismo les determinó volver al magyarismo y como ellos muchos nobles rumanos atraídos también, y así llegaron a ser los más grandes personajes húngaros de la época, tal ccomo Iancu de Hunedoara (Ioannes Huniades) (1387-1456), Voivoda de Transilvania, Mathias Corvinus (1458-1590), Rey de Hungría; Nicholas Olachus, Regente de Hungría (1493-1568) y Primado de Strigonius.

Los Principados de Muntenia (Valachia) y Moldavia, junto









*Los magyares trataron siempre a los rumanos de Transylvania con el calificativo de «budos olah», es decir, podrido valaco, olvidando que dos de las más preeminentes figuras de la Edad Media húngara fueron Juan de Hunyade y su hijo Mathias Corvinus Hunyadi. El primero llegó a ser Regente de Hungría y el segundo Rey de los húngaros. Ambos eran rumanos transilvanos.*

*El «PESTI HIRLAP» les honra como tal en las fotografías reproducidas en su libro «Justice pour la Hongrie», páginas 91, 117, 120 y 125. Las fotos representan, de izquierda a derecha y de arriba abajo: la estatua de Juan de Hunyade en el castillo de Buda, «el más grande héroe de la cristiandad... y el padre del soberano más poderoso y culto de la Europa del Renacimiento», el castillo de los Hunyadi de Hunedoara Transilvania, el rey Mathias Corvin, en compañía de sabios y artistas, el monumento del rey Mathias Corvin erigido en Cluj-Napoca Transilvania rumana.*

con la Transilvania ocupada por los magyares, completaban el antiguo baluarte Daco-Romano de la Dacia, «arrastrada», según los de Pesti Hirlap y los revisionistas húngaros, por la marea de las invasiones bárbaras desbordada sobre Europa, pasando por encima de nuestras tierras rumanas.

Se equivocaron y quieren siempre «equivocarse» con mala fe además.

Sobrevivieron siglos, albergados en sus Cárpatos y en los inmensos bosques que cubrían el país hasta el Danubio y el Mar Negro. Así nació el dicho popular que «el bosque es hermano del rumano».

Surgieron como nuevos estados en el centro europeo, en el momento en que para la Europa occidental se levantaban dos nuevos peligros: los turcos y más tarde los rusos.

Desunidos en apariencia, siendo tres países rumanos en lugar de uno solo, porque el sistema de organización medieval lo quería así, eran en realidad uno, por el idioma común —el rumano—, por el ortodoxismo —religión común— y por los intereses económicos y de defensa comunes, lo que facilitaba el entendimiento entre ellos, incluso cuando eran enemigos por las intrigas de los vecinos o las luchas sucesorias entre los príncipes reinantes. El instinto de conservación, lo ecocnómico, lo militar, lo geográfico y el político también, les obligaba a contactos permanentes para lograr sus objetivos: impedir que los poderosos vecinos y enemigos, agentes de discordias e intrigas, pudieran llegar a ocupar las desembocaduras del Danubio en el Mar Negro.

Los Principados rumanos fueron los verdaderos centinelas de Europa, siendo los primeros en recibir el golpe frontal de los turcos y más tarde de los rusos, no como pretenden los de Pesti Hirlap en ei libro «Justice pour la Hongrie», página 43, afirmando «que centenares de veces la nación húngara ha salvado Europa de las invasiones de los pueblos bárbaros del Oriente», haciendo olvidar que ellos fueron uno de éstos y que el «heroísmo» con el cual «defendieron la civilización europea occidental» está descrito en las crónicas de Fulda, 894 n. e., que dicen: «los húngaros mataban a todos los varones sin distinción de edad y a las mujeres viejas; a las jóvenes las utilizaban para los placeres, y después, desnudas y atadas por sus propios cabellos, las arrastraban al galope de los caballos descuartizándolas». Vaya civilización. Un horror que permaneció mil años en la Europa central. Creo que con estas referencias basta y que son los pueblos liberados de la tutela húngara por Trianón en 1918-1920 los que deben gritar a los revisionistas húngaros: «No. No. ¡Jamás toleraremos otra esclavitud húngara!»

*(Sigue en el número 30.)*



# LOZINCA GROAZEI

de Serafim BRATOCEA



IN infruntarea decisivă ce se prepară intre cele două lumi ce-şi dispută intâietatea politică, LOZINCA, sub toate formele, joacă un rol primordial. Si nu atât prin adevărul pe care l-ar ascunde, cât prin forţa comoţională ce poate atinge mulţimile.

Individul, prin propria-i natură, este un căutător de *bună stare* şi *bucurii imediate.* Deaceea, orice aluzii la asemenea posibilităţi ii devin simpatice şi-i apar ca singura cale pentru realizarea unei societăţi viabile, dacă nu ideală. Ca urmare a acestei mentalităţi, oricine aduce în circuitul politico-social îndemnul sau promisiunea unei *linişti generale,* care să asigure dorinţa ascunsă a individului, e bine venit, e ascultat, e urmat cu entuziasm. Indiferent cine ar fi şi de unde ar veni propunerea.

Paralel cu această tendinţă hedonistă, sălăşluieşte în om, drept contra-parte a goanei după bucurii, *frica* de a pierde vreodată situaţia favorabilă a vieţii fără griji. Ca urmare, individul e capabil să accepte orice sacrificiu, orice umilinţă, orice inrobire, din moment ce *i se promite* păstrarea stării materiale de care se bucură.

Intr'un cuvânt, naţiunile moderne nu sunt mai inaintate decât Romanii din epoca decadenţei, când domnea tristul adagiu *«Panem et circenses».* Deaceea, cine e capabil să mânuiască cu abilitate aceste porniri inrădăcinate, poate face orice cu mulţimile epocei noastre. Le poate împinge la manifestări publice, la presiuni violente, la renunţări spectaculare. De aceea ne izbim peste tot de atâtea compromisuri, temeri şi laşităţi. Individul nechibzuit, judecă lucrurile numai prin prisma momentului şi a egoismului personal, lunecând fără vrere în ghiarele celor ce-l manevrează din umbră. E opera nefastă şi rezultatul lozincilor la modă, croite ştiinţific, puse în practică la scara mondială, înlocuite periodic prin altele, pentru a menţine permanent o tensiune plină de ingrijorare.

Meşteri in acest proces de condiţionare a maselor — de oarece numai ei urmăresc destabilizarea politică şi socială a lumii — sunt COMUNISTII în genere şi SOVIETICII în particular. Si singurii care nu-şi dau seama (lăsându-se antrenaţi de vederile adversarilor) sunt oamenii politici ai Occidentului. Asistăm la un fel de joc *«de-a baba oarbă»* în care tulpanul peste ochi il poartă numai cei de dincoace de Cortina de Fier. Masele occidentale, nelămurite de cei care le conduc, ba din contră, împinse chiar să scandeze lozincile la modă, găsesc *«logic»* şi *«uman»* să adopte frumoasele *«idealuri»* ce le sunt sugerate, cu atâta solicitudine, în numele celor mai respectabile principii.

Că'n spatele acestor lozinci, se desvoltă o realitate crudă şi ameninţătoare, că fiecare frază scandată în cursul unei manifestaţii zgomotoase, il fasonează conform dorinţei celor din umbră, *individul Occidentului nostru fericit şi fără ideal nu-şi poate da seama.* Ca oile *«disciplinate»*, masele epocei noastre urmează behăind ritmic, pe păstorii nevăzuţi ai unor interese străine şi profund primejdioase.

* * *

De când a luat sfârşit al doilea război mondial şi marxismul a început să creadă în victoria sigură a socialismului ştiinţific, orice om cu mintea clară şi o leacă de bun simţ, ar fi putut zări intreaga evoluţie a *«ofensivei lozincale».* Dar, cum spune zicala, nu-i om mai orb decât acela care nu vrea să vadă!

Din contră, majoritatea indivizilor s'au lăsat copleşiţi de *«măreţia»* principiilor aruncate pe taraba dezinformării generale, luând drept *bune şi utile* — într'un cuvânt, *salvatoare* — toate sloganele puse în circulaţie UNILATERALA de minţile active ale Kremlinului.

Am avut zeci şi sute de astfel de lozinci, puse la contribuţie pe epoci, medii sociale, ţări, evenimente politice sau momente istorice. SI TOATE AU PRINS! Toate au avut rezultatul lor, *avantajos pentru Sovietici* sau partidele comuniste locale. Numai pentru binele omenirei nu s'a simţit nicio îmbunătăţire!

Dar printre aceste lozinci, au fost unele care au atins cota cea mai inaltă a speranţelor marxiste, impiedecând cristalizarea oricărei structuri de apărare anti-comunistă. Printre acestea sunt de remarcat *«manifestaţiile PRO-PAX»* care-au mobilizat milioane de cetăţeni intr'un fel de maree umană dornică să pună capăt aşa zisei *«mentalităţi războinice»* ce-ar fi pus stăpânire pe guvernele occidentale, şi numai pe ele.

Până şi Vaticanul şi-a dat inaltul consimţământ, provocând o confuzie şi mai accentuată în sufletele creştinilor. Si'n timp ce aceste demonstraţii gălăgioase de mase puneau în inferioritate morală câmpul naţiunilor libere, Sud-Estul asiatic şi Africa suportau ofensiva armată a hoardelor marxiste într'o înşiruire de RAZBOAIE ucigătoare.

Deasemenea, toată lumea îşi aduce aminte de faimoasa *«Coexistenţă pacifică»*, care-a provocat până şi'n diaspora română apariţia de *«fanatici coexistenţialişti»*, gata să sugrume pe cei care nu credeau în asemenea baliverne. Interesant e că azi, UNII dintre acei *«fanatici»* de atunci vin să ne dee lecţii de anticomunism şi să afirme fără ruşine că EI sunt adevăraţii luptători pentru eliberarea neamului!...

Or, tocmai în epoca de glorie a coexistenţei pacifice, am asistat la invazia Ungariei şi Cehoslovaciei de către blindatele sovietice, sub ochii plini de înţelegere ai pacifiştilor coexistenţialişti din lumea liberă. Condiţionarea era aşa de inaintată încât URSS putea face ce vrea fără a teme vreo intervenţie exterioară. Coexistenţa între Est şi Vest era doar PACIFICA pe zidul Berlinului! Restul nu mai contă, şi Kremlinul pe asta contă.

Mai aproape de ziua de azi avem excepţionala lozincă a *«Dezarmării şi Securităţii Europene».* Ce poate fi mai atrăgător şi mai uman, decât dorinţa de a se termina odată pentru totdeauna cu inarmarea şi a se îndepărta spectrul unui război atomic. De ani de zile continuă conferinţele, propunerile,

declarațiile, in favoarea dezarmării parțiale, eșelonare, totală... Si toate aceste inițiative *«lăudabile»* vin din partea URSS-ului.

Numai că, in timp ce Comisiile sovietice incurcă ițele prin diferite sesiuni internaționale pe tema la modă, fabricele de armament clasic și sofisticat din URSS au atins MAXIMUL DE REALIZARI, depășind in anumite domenii (tancuri, submarine atomice, etc.) capacitatea de realizare americană. Si tot Sovieticii se plâng că sunt amenințați de ceilalți...

Iată deci cum, de peste 30 de ani, ofensiva lozincilor (totdeauna izvorâte din imaginația sovietică) și-a indeplinit norma. Era epoca adormirei spirituale a unui Occident dornic *să-și trăiască viața* cu orice jertfă. Oricare, in afara celei a economiei de consum. Era epoca stabilirei unei atmosfere de speranță in conformitate cu dorința de viață bună a celor vizați. Astfel, Occidentalii erau scoși din cadrul răspunderilor morale față de sclavii de dincolo de Cortina de Fier și puși sub tutela lozincilor neutre, imprecise și dezarmante.

Prin asocierea la astfel de principii, individul se considera activ, prezent in miezul actualității și'n plus, pe linia marilor aspirații umanitare. Când in realitate omul era smuls din actual, dela *răspunderea lui imediată și obligatorie, pentru* a nu mai constitui o rezervă de spontaneitate și voință de impotrivire in fața acțiunilor comuniste. Ocupat și preocupat in a servi nobilele idei ascunse in lozincile date lui drept pășune, impins să se bucure cât mai amplu de bună-starea unei economii prospere, individul se infundă treptat intr'o satisfacție clădită pe bunuri materiale.

Prosperitatea a redevenit o normă a *posibilului*, dacă nu pe deplin o realitate. Pierderea acestei perspective ar fi privită ca o catastrofă națională. NIMENI NU VREA SA SACRIFICE nici cât negru sub unghie. Fiecare visează MAI MULT, MAI REPEDE, CU ORICE RISC. Egoismul și-a reluat stăpânirea asupra națiunilor occidentale. Vechile slogane privind *«pacea»*, *«dezarmarea»*, *«coexistența»* au devenit temelii de gândire și comportament.

Omul occidental e copt pentru a primi lovitura de grație, care să-l asvârle — fără nicio rezistență și fără nicio posibilitate de regret — in brațele comunismului.

De ani de zile, amenințarea bombelor atomice a devenit jocul zilnic al mijloacelor de propagandă defetistă. Dirijată subtil de Moscova, «FRICA NUCLEARA» imprimă in spiritul mulțimilor imaginea apocaliptică a unui *«Hiroshima»* uriaș *care va distruge toate națiunile ce și-ar permite să intre in conflict cu URSS.* Nicio vorbă de ce s'ar intâmpla cu nenumăratele Rusii ce constituesc imperiul roșu, ca și cum reciprocitatea reacțiunii n'ar fi o regulă.

Deci toate eforturile comuniste tind in a arăta că MARELE PERICOL PLANEAZA NUMAI ASUPRA NATIUNILOR LIBERE DIN OCCIDENT. Numai aceste națiuni, ajunse la bogăție și prosperitate ar putea deveni victimele unui război atomic. Numai oamenii unei Europe nedecise in alegerea *adevăratului bun tovarăș* ar putea să regrete o asemenea incapacitate de a distinge unde stă interesul lor. Si propagandiștii, conștienți sau inconștienți, nu pierd ocazia să strecoare faptul că bombele atomice sovietice pot atinge orice punct continental, până la Brest și Lisabona.

In acest mod, incet incet, au ajuns să stabilească o atmosferă de neliniște permanentă, de teamă, de groază. In mintea individului, lăsat la discreția ciocănelii comuniste a pericolului atomic UNILATERAL, se imbulzesc intrebări, posibilități, chiar decizii. Ne mai știind ce să facă, așteaptă o soluție care să-i asigure viața și stadiul de bună stare ce-i este cunoscut. Nimic nu-l mai interesează in afară de această perspectivă. E gata să accepte orice compromis. Mândrie națională, demnitate umană, viitor, toate sunt svârlite la gunoi *pentru infima bucurie a clipei ce trăește.*

Condiționat pe de-a'ntregul, *omul liber* al zilelor noastre se află in condiție optimă pentru a sucomba oricărei formule ce i-ar aduce satisfacția de a continua să-și hrănească hoitul fără prea multă bătaie de cap și mai ales, fără răspundere sau sacrificiu.

Iată dece, după sloganul *«fricei nucleare»*, apare pe firmamentul politic al Europei, lozinca de pregătire a prăbușirei omului: LOZINCA GROAZEI sau a desnodământului fatal. Aparatul de răspândire sunt tot echipele *«pro-pace»*, *«pro-dezarmare»*, *«pro-coexistență»*, arme permanente ale Sovietelor. De data aceasta insă, lozinca sună altfel. Ia forma precisă a unui ultimatum privind abandonării poziției actuale și aderarea la comunism, sub presiunea unei virtualități problematice, dar bine precizată:

«MAI BINE COMUNIZARE, DECAT ATOMIZARE».

Formula e bine aleasă și spune precis ce vrea.

Nu mai e vorba de ințelegeri, de tergiversări, de apropieri intre sisteme politice purtătoare de ideologii contrare. Acele timpuri sunt implinite... Lozinca cere direct, pe șleau, COMUNIZAREA NATIUNILOR LIBERE, sub amenințarea deschisă a forței atomice.

Scandarea acestui slogan, pus in practică experimentală in țările nordice, coboară lent, dar implacabil, spre Sudul Europei. Un an sau doi și va deveni fondul sonor al manifestațiilor pacifiste, politice sau de orice alt ordin, sub influența ocultă a comunismului.

Lozinca groazei este o armă perfidă, pusă'n mișcare intr'un moment prielnic din punct de vedere al circumstanțelor politice. Totuși ea ascunde două posibilități, două latențe, pe care nu le putem ignora.

Prima ar putea fi *convingerea «stabului» conducător dela Moscova* că lumea europeană e coaptă pentru a fi culeasă fără *«un singur foc»*. Lozinca conține o invitatie imperativă de raliere, termenul *«atomizare»* ne fiind decât o formă aspră de persuasiune.

A doua ar putea insemna exact contrariul. Kremlinul, incolțit intre problemele externe și presiunile interne, caută o afirmare spectaculară (și poate desperată) pentru a-și recâștiga prestigiul și virulența ideologică. In acest caz, termenul *«atomizare»* ar juca rolul de *«ultima ratio»* intr'o infruntare pe care nu prea e sigur s'o câștige.

In prima perspectivă incearcă marea cu degetul, in a doua blufează.

Primordial pentru lumea căreia este adresată lozinca este să ințeleagă că soarta omului depinde de *forța de caracter* a fiecăruia, de *dragostea* ce-l animă față de trecutul neamului, de *sacrificiul* ce este in stare să facă pentru a combate tot ce poate amenința existența și viitorul națiunii.

Occidentul ajuns la acest stadiu se află pe muchea de cuțit a marilor decizii. Dilema va consista intr'un proces de conștiință:

1. Omul se va lăsa purtat de egoismul momentului, supunându-se amenințării, sau

2. Va ințelege că șantajul marxist nu-l poate atinge dacă are curajul să-l infrunte.

Serafim BRATOCEA



# "ENIGMATICUL DOCTOR ION JOVIN"



N cartea lui Remus Radina, «Testamentul din morgă», la pagina 94, citim: La spitalul Poarta Albă, am intrat pe mâna a doi medici valoroși, profesori universitari: *doctorul Ioan Jovin*, din București și doctorul Metz, din Timișoara. Doctorul Jovin a fost *un adevărat apostol*, care a ingrijit cu devotament un număr considerabil de bolnavi, *in timpul inchisorii și după eliberare*. Și in numărul ultim din «Vatra» iată ce mai găsim: «Tot luna Decembrie 1952, dar spre sfârșit. Seară geroasă. Trenul a sosit cu oamenii inghețați după o zi de muncă. Deabia au ajuns la baracă și brigadierul a strigat: Pălăngeanu și *Jovin*, veniți după mine. Au fost duși intr'o baracă, un fel de atelier de tâmplărie. Ofițerul politic Lupu, umflându-și pieptul, s'a adresat primului, care se clătina pe picioare: De ce nu vrei să muncești, generale? Aici o să-ți putrezească casele dacă nu faci norma!

—Muncesc, cum să nu muncesc, cât mă țin puterile, a reușit să zică bietul om, cu vocea pierdută.

—E bolnav, a intervenit cel care-l insoțea.

—Pe tine nu te-a intrebat nimeni! i-a scurtat-o ofițerul celui care vorbise. Astăzi nu ai făcut norma, nu mănânci! A plecat muribundul clatinându-se.

—Tu dece nu muncești? s'a adresat celuilalt.

—Suntem istoviți, suntem bolnavi, domnule locotenent. Nu avem putere. *Aceasta nu e muncă, ce faceți dumneavoastră cu noi.*

—Ce ne reproșezi?

*—Aceasta este o crimă, și cine ne forțează să muncim peste puterile noastre, fără medicamente și mâncare, e vinovat!*

S'a uitat lung ofițerul politic, buimăcit, și a plecat din atelierul unde chemase pe cei doi. Ajunși la baracă, aceștia au găsit oamenii mâncând. Generalul s'a uitat lung, a intors capul spre doctorul Jovin și a șoptit: Tocmai astăzi când avem macaroane... mi-au luat mâncarea. *Cei doi au mâncat impreună o porție.*

A doua zi, o cafea surogat și... la lucru! I-a dus trenul. Roabă după roabă, incarcă, descarcă, in timp ce vocea brigaderului «activiza» pe oropsiții soartei: Dă-i până mori! Dă-i până mori!

Ziua a trecut. S'au incolonat să plece, să se imbarce in bouvagoane. Dar trenul n'a venit. Și ve vreme! Viscol cu zapadă! Au plecat pe jos, târindu-se unul pe altul. Generalul Pălăngeanu, de subțiori, mai mult pe sus, a fost adus in coloane de dr. Țincu și *Jovin*. Ajuns in colonie, n'a mai avut putere să intre in baracă. *Doctorul Jovin* i-a luat pulsul. Alarmat, a cerut să vină doctorul Țincu să-l ducă la infermerie. Cu mare greutate doctorul Radu l-a oprit. Dar n-a mai avut pentru ce. Incă inainte de stigere, cel care fusese generalul Pălăngeanu iși da duhul. Ofițerului politic ii mai rămânea o porție de mâncare. De fapt a doua consecutiv. Consemnul de a nu se da nici o zi de scutire celor trei, fusese indeplinit. Oasele generalului aveau să putrezească la Midia, așa cum dorise călăul Lupu».

Prim urmare despre doctorul *Jovin*, scriu frumos și domnul Remus Radina și domnul Cicerone Ionițoiu, care semnează rândurile de mai sus, apărute in «Vatra». Domnul Remus Radina, n'a fost legionar. Poate fi sigur de asta domnul René Theo, care și-a luat insărcinarea de a cataloga pe toți românii, din punctul de vedere al situației lor politice. Domnul Radina n'a avut timpul să se imbolnăvească de legionarism: era prea tânar. Despre domnul Cicerone Ionitoiu, citim in cartea domnului Radina, la pagina 68:

«In această perioadă am avut bucuria de a intâlni pe Cicerone Ioanitoiu, din Craiova, fost coleg de liceu. El era profesor de istorie, iar in timpul alegerilor din 19 Noembrie 1946 *fusese șeful tineretului naționalțărănesc* de la facultatea de litere și filozofie, din București.

Ioanițoiu este unul dintre organizatorii «protestelor studentești» din primăvara anului 1944, prin care se cerea mareșalului Antonescu să se ia imediat măsuri pentru a pune capăt *atrocităților comise de unguri* impotriva Românilor ardeleni și pentru a se declanșa lupta de eliberare a Ardealului subjugat».

Precum vedem, găsim rânduri entuziaste despre doctorul Joan Jovin, atât in timpurile grele de la Canalul vestit al tovului Gheorghiu Dej, cât și in cele mai puțin vijelioase care au urmat după aceia. Domnul Remus Radina este explicit: *«doctorul Jovin a fost un adevărat apostol care a ingrijit cu devotament* un număr considerabil de bolnavi, *in timpul inchisorii și după eliberare»*. Dar se vede treaba că doctorul Jovin a fost un om care a capitulat. A fost dârz ca un național — țărănist adevărat, doctorul personal al lui Iuliu Maniu, atâta timp cât a fost la Canal și a dezertat la inamic, cu arme și bagaje imediat ce a fost pus in libertate. Probabil că domnul Remus Radina se inșeală când scrie că doctorul Jovin a ingrijit cu devotament pe cei bolnavi și *dupa eliberare*. Desigur că domnul Radina nu putea să știe din Iugoslavia pe unde a umblat după aceia, ce făcea doctorul Jovin pe la Arad. Și iată că celace ii scapă domnului Radina, nu-i scapă teribilului dedectiv care este cunoscutul gazetar René Theo. Căci iată ce scrie domniasa in numărul 738 al cunoscutului ziar B. I. R. E. sau mai precis, Buletinul Izraeliților de Rit Elen: «Un turist enigmatic din R. S. R. ce vine in mod regulat in Occident este și Dr. Ioan Jovin in vârsta de 82 ani. Originar din județul Arad, a *profesta* medicina in tara. Astăzi e pensionar. La Paris locuiește o fiică a sa, arhitectă care e căsătorită. Prima dată dr. Jovin a venit in Franța in 1968, și s'a intors in țară. Apoi incepând din 1977 a inceput să facă anual vizite turistice in Occident: Italia, Elveția, R. F. G., Franța și *Spania*. Aceste vizite repetate a părut suspecte autorităților țărilor pe unde trecea. Cu drept cuvânt când ele știu ce greu se obține un pașaport turistic sub regimul lui N. Ceaușescu. In special vizita sa din vara lui 79 a atras mai mult atenția asupra sa, când a adus din țară un «document» ce ar fi fost mesagiul al unor români transilvăneni unde pe 14 pagibi se vorbește de «Intensificarea propagandei maghiare și revendicarea Transilvaniei» (BIRE Nr. 701 din 28 Iulie 1979). Deasemeni in aceste călătorii era «mesagerul» unor foști deținuți politici-fie legionari sau național —țărăniști. El vizita anumite persoane ale exilului românesc carora le facea «confidențe». El era un prieten intim cu gazarul rosu din Milano Iosef Dragan. S'a putut *astefel* afla căd: Dr. Ioan Jovin inainte de a pleca in turneele *salecturistice*, era in contact cu securitatea și la revenirea sa in țară din nou se prezenta la securitate. Acest lucru astăzi nu mai e un secret pentru nimeni. In cele din urmă, a fost de curând interpelat de autoritățile franceze și anchetat. N'ar fi exclus ca rolul sau *dez* «turist» să fi luat sfârșit».

Rândurile de mai sus au fost publicate sub titlul «Enigmaticul doctor Ioan Jovin». Reproducându-l, am respectat ortografia specifică a domnului René Theo. In primul rând suntem obligați să-l contrazicem intr'un punct care-i stă drept pe inimă, acela că domniasa care este gazetarul *profesionist* cel mai precis informat, de aceasta data a greșit-o: doctorul Jovin n'a fost niciodată in Spania.

Probabil că domniasa ne-a considerat lipsiți de importanță și nu ne-a vizitat nici in 1968, nici in 1977, nici in 1979 și nici ultima dată, adică in 1981 și e probabil că domnul doctor Jovin n'avea pentru noi nici un *mesagiu* din partea unor foști deținuți — fie legionari sau național — țărăniști. Precum se vede in ultimul timp, domnul René Theo a fost obligat de nobila sa meserie, să-și intindă vigilența și asupra membrilor partidului național — țărănesc, nu numai asupra foștilor legionari. Aceasta, bineințeles, după ce a constatat că au fost inșelate speranțele sale și de domnul Penescu și de Părintele Boldeanu, cărora le-a pus la dispoziție larg coloanele ziarului său și și-a dat seama la sfârșit că a fost păcălit și de domnul Penescu și de Părintele Boldeanu. Părintele Boldeanu a rămas același fioros legionar și nu s'a schimbat cu nimic, iar domnul Penescu a inceput să se inverzească acum la bătrânețe, deocamdată, multumită Domnului, e vorba numai de o inverzire tactică și nu de una adevarată. In orice caz, deacum inainte, domnul Theo, iși va da sprijinul său numai domnilor Rațiu și Brutus Coste, singurii *democrați adevărați*.

Prin urmare, doctorul Jovin, vine in Occident, și după ce iși imparte mesagiile ce aduce din partea unor foști deținuti politici, desigur deveniți oamenii lui Ceausescu, și după ce face unele «confidențe» unora și altora, după ce ia legătura cu marele tartor *gâzarul roșu*, se intoarce la București și iși depune raportul său organelor de securitate,

care il trimiseseră. Colosal acest domn René Theo, trebuie să o recunoaştem. Dar de unde ştie domniasa aceste lucruri *strict secrete?* Păi şi acesta e un secret care e acoperit de *secretul profesional*, pe care domniasa nu e obligat să-l desvăluie. Domniasa ne spune doar că doctorul Jovin în cele din urmă a fost de curând interpelat de autoritatile franceze şi anchetat. Prin urmare, domnul Theo recunoaşte că a aflat că doctorul Jovin *a fost anchetat de curând de autorităţile franceze.*

Dar cum de a aflat-o? Toată lumea ştie că autoritatile franceze păstrează un secret sever al tuturor investigatiilor lor şi nu le ţin la dispoziţia tuturor *străinilor*, chiar fiind ei greci. Concluzia ce se impune, este următoarea: domnul Theo este un *agent informator* al autorităţilor franceze!!! Domniasa şi-a facut raportul său contra doctorului Jovin şi autorităţile franceze *l-au interpelat* şi anchetat. Rezultatul? «*N'ar fi exclus* ca rolul său *dex* «turist» să fi luat sfârşit», ne spune domnul Theo. Domnul Theo, nu ştie precis. Domniasa ştie doar că şi-a făcut raportul său şi drept urmare, doctorul Jovin, a fost anchetat. Mai departe? domnul Theo se găseşte în domeniul hipotezelor: *N'ar fi exclus* ca rolul său *dex* «turist» să fi luat sfârşit! Autorităţile franceze nu sunt obligate să spună *informatorului*, hotărirea luată. Astfel intr'un *editorial* (!!!) din numarul 740 al importantului ziar, citim: «dacă nu se produc arestări, faptul se datoreşte că aceste nu aduc prejudicii ţărilor unde işi desfăşoară activitatea. E adevărat insă că din când in când autorităţile occidentale intervin prin interpelarea suspectului pentru a demonstra securităţii că omul lor de paie a fost descoperit şi că nu mai are nici un rost să mai fie intrebuinţat».

Prin urmare rezultatul *informaţiei* la autorităţile franceze a domnului Theo s'a redus doar la «*demonstrarea securităţii că omul lor de paie a fost descoperit*», căci «*nu se produc arestări*» pentrucă aceste manevre nu produc prejudicii *ţărilor unde işi desfăşoară activitatea*».

Noi nu cunoaştem nici un amănunt asupra *tragodiei* doctorului Jovin, dar din proza domnului Theo, reiese că dacă doctorul Jovin a fost anchetat, in nici intr'un caz nu a fost expulzat şi nici nu s'a luat nici o măsură. Căci la drept vorbind, aceasta ar fi greu. Doctorul Jovin are 82 de ani, este membru al unor societăţi medicale franceze şi mai presus de toate, are o fiică căsătorită la Paris. Fiica doctorului Jovin este arhitectă şi probabil că soţul ei e francez.

Deci un *Român*, de 82 de ani, fost doctor personal al lui Iuliu Maniu, care *a lucrat la Canal*, care a ajutat pe cei bolnavi, şi *după eliberare*, s'a dus, când a putut să se duca, la Paris, şi să-şi vadă fata in 1968. Desigur că la acea data nu a fost uşor. După aceia lucrurile au devenit din ce in ce mai uşoare. Bătrâni, stie asta toată lumea, obţin viză, cu dorinţa nemărturisită din partea comuniştilor, să rămână in Occident. Rămâne o gură mai puţin şi pensie de asisderea. La fel, in faţa Americanilor, ceauşiştii răspund cu candoare că ei le dau drumul Românilor să iasă dela inchisoare când vreau şi cum vreau. Ca dovadă, prezintă o situaţie cu numărul vizelor de turişti acordata. Cei cărora li s'au acordat vize au toţi sau aproape 70 de ani. Recunoaştem că doctorul Jovin care după cum afirmă domnul Theo are 82 de ani, este o excepţie.

Doctorul Jovin a ieşit din Ţară prima dată in 1968. Şi s'a intors in Transilvania lui cu faimosul pamflet «Le dossier de la Transylvanie» şi cu alte documente care i-au desvăluit intensitatea propagandei ungureşti. (Vezi Carpaţii, nr. 25.) Şi pe doctorul Jovin l-a nemultumit intens această propagandă maghiară, mai ales că a constatat că ea stârnise ecouri nefavorabile nouă in cercurile franceze. Doctorul Jovin semnalează poziţia luată de unii oameni ca Raymond Aron şi alţii. Noi recunoaştem că nu am cunoscut-o. Dar cum se face că nu a cunoscut această poziţie luată de domnul Aron, nici domnul René Theo? El este un gazetar profesionist căruia nimic nu-i scapă. Şi cum de i-a *scăpat* această chestiune? Nu cumva a primit ordin de la cei cu lojile, adică de la *Nemţi*?

Şi doctorul Jovin mi-a scris atunci mie şi scrisoarea lui am publicat-o in numărul 25 al revistei noastre. Din acea scrisoare, cititorii noştri au avut ocazia să afle multe din felurile de propagandă la care se dedau vecinii noştri.

Cititorii nostri au mai aflat că doctorul Jovin a lăsat cu ocazia trecerii lui prin Paris material documentar şi altora, adică domnilor Raţiu, Penescu şi Câmpeanu. Dintre aceşti domni, doar Iancu Raţiu a luat poziţie. Domniasa a publicat intr'un număr din publicaţia pe care cu onoare o conduce, o luare de poziţie dârză, având in vedere că domniasa este un vajnic ardelean, dar apoi totul s'a diluat: domnul Raţiu pare a fi primit dispoziţii s'o lase moale, tot de la *Nemţi*.

Domnul Câmpeanu se pare că este ocupat cu chestiuni mai inalte iar domnul Penescu a declarat cu ocazia unei conferinţe de presă pe care a ţinut-o la Madrid, ca domniasa este complet liniştit pe chestiunea Ardealului, deoarece a primit asigurări formale de la ungurii din exil!!!

Dar doctorul Jovin nu se multumeşte cu aceste lucruri. El *trăieste* acolo in Ardeal unde maghiarii devin din ce în ce mai obraznici şi mai indrăzneţi in cererile lor. Şi deaceia el devine din ce in ce mai neliniştit. Şi vine din nou la Paris pentru a trage din nou clopotul de alarmă. Şi acolo el se intâlneste cu o nouă piedică. E o piedică pusă nu de maghiarii din exil, ci e o piedică pusă de un grec care il *pârăste* la autorităţile franceze. Am impresia că Românii din Paris trăiesc din nou timpurile de acum 30 de ani când Românii erau pâriţi la autoritătile franceze de serviciul comandorului Opran.

Dar in fond, se pune intrebarea, dacă doctorul Jovin merită el incredere deplină? Pentru mine, da, căci vine cu recomendaţia profesorului Hudiţă. Şi profesorul Hudiţă a fost secretar adjunct al partidului naţional-ţărănist — domnul Penescu credem că a auzit de el —, a fost unul din intimii lui Iuliu Maniu, a fost ministru de Agricultură in guvernele Sănătescu şi Rădescu şi a făcut zece ani de puşcărie comunistă. Când a ieşit de acolo, nu a primit nici un fel de târg şi a devenit un simplu pensionar, situaţie in care trăieste modest, sărac şi retras. Istoria ne dă intr'adevar un exemplu mai tragic: Avram Iancu, care a refuzat orice demnitate sau decoraţii de la impăratul Franz Josef, şi a continuat să cânte din fluier până la moartea sa.

Profesorul meu Ion Hudiţă nu apreciază prea mult cartea mea «Relaţiile româno-ruse», dar apreciază fără nici o reticenţă lucrarea «Transilvania românească». Iată ce ne scrie el:

«Incep cu Transilvania care este o lucrare excelentă, şi'n care ai combătut f. bine teza maghiară. Dealtfel, trebuie să ştii că in ultimii ani istoricii maghiari, conform planului guvernului Kadar, nu mai revendică Transilvania, ca provincie aparţinând Ungariei. Işi dau in fine şi ei seama de ridicolul acestei pretenţii! Ei cer autonomia Transilvaniei şi organizarea ei dupa modelul alveţian, impărţită în cantoane, româneşti, maghiare şi germane. O astfel de Transilvanie ar face parte dintr'o Confederaţie dunăreană in care ar putea intra *Ungaria, Cehoslovacia şi Croaţia*, o repetare a vechii Austro-Ungarii! Cu altă ocazie iţi voiu scrie eu cum trebuie tratată teza maghiară referitoare la autonomia Transilvaniei!».

Şi aceasta lucrare a fost văzută de doctorul Jovin, la profesorul Hudiţă, i-a cerut-o şi a reprodus-o prin sistemul cunoscut in România sub numele de Xeros. A multiplicat-o deci şi a difuzat-o, dar nu a ieşit perfect, şi deacela îmi cere să-i trimit mai multe exemplare. I-am trimis deci cinci exemplare dar acestea *n'au ajuns* deoarece se vede treaba că tovarăsul Ceauşeşcu nu a pus incă la punct sistemul.

Deci profesorul Hudiţă *are toată increderea in doctorul Jovin* ceiace mă face să i-o acord la rândul meu pe a mea.

Deci hulitul doctor Jovin se prezintă cu certificate de la domnii Remus Radina, şi de la domnul Cicerone Ioaniţoiu, oameni care au cunoscut pe numitul doctor la Canal, adică in timp de prigoană. Şi doctorul Jovin mai prezintă un certificat dela profesorul Hudiţă care nu are nevoie de nici o recomendaţie. Şi in contra, are *păra* la autorităţile franceze, din partea unui om care nu a fost nici pe front şi nici la Canal, şi care nu a fost nici un minut posesor al cetăţeniei române.

Românii din exil să hotărască de partea cui este dreptatea!

N. S. G.





# BASARABIA

## PAMANT ROMANESC SUB JUG STREIN



U această chemare tristă Centrul Cultural «Independenţa» din Colonia-Germania Federală, a reunit şi in acest an, câteva sute de români exilaţi, intre prezenţi şi reprezentaţi, în menţionata localitate, pentru a se bucură pe o parte de împlinirea simbolică a 63 de ani dela realipirea voluntară în 1918, a acestei vechi provincii româneşti la patria mamă România şi a protesta în acelaş timp contra samavolniciei ruseşti care a cutropit-o a treia oară la 23 August 1944, prin actul de Inaltă Trădare înfăptuit de insăşi Regele Tării Mihai I de Hohenzollern.

Această instituţie răsărită ca o floare rară în exodul românesc provocat de cel de al doilea răsboi mondial, are infinite merite româneşti încrustate pe răbojul unei activităţi patriotice în exil, cum puţine alte grupări similare de refugiaţi, pot lăsa judecăţii posterităţii şi Istoriei.

Quartetul de personalităţi româneşti care-l animă, Preşedintele Dna. Eugenia Dumitrescu, Ing. Dr. Alexandru Suga, Nikolai Paul şi Preotul Misionar al Capelei Orthodoxe, Părintele Mircea Domitriu, nu numai că trebuesc felicitaţi din toată inima, dar sprijiniţi cu entuziasm, căci opera lor de afirmare românească în exil, ia în fiecare an proporţii, transformând Colonia într'unul din cele mai puternice bastioane ale luptei de descătuşare a României, de apărare a drepturilor ancestrale, de demascare ale perfidelor încercări moscovite de a curma măreţul destin al Neamului Românesc.

Din relatarea care urmează reese clar că acolo unde interesele naţionale depăşesc pe cele partinice sau personale, succesul este asigurat şi se demonstrează odata mai mult, că la asemenea convocari unde patronează dragostea de Tară, convivenţa naţională este posibilă, indiferent de credintele sau apartenenţele politice. In asemenea situaţii Românii din exil răspund cu entuziasm şi iau parte bucuroşi, chiar dacă trebue să se deplaseze de la mii de kilometrii şi cheltuelile reprezintă budgetul lor de refugiaţi pe mai multe luni.

La glasul sincer exprimat al Patriei robite, răspund toţi: Prezent.

Cuvântul de deschidere l'a rostit Domnul Nikolai Paul, în germana şi în româneşte.

A urmat apoi cel al Domnului Dr. Ing. Alexandru Suga, care a făcut un scurt istoric în limba germană (în sala fiind şi mulţi minoritari germani din România), vorbind despre Istoria glorioasă şi tristă a Basarabiei.

Următorul a fost Dl. Dr. Med. Ovidiu Vuia, vorbind despre spiritualitatea românească a Basarabiei. Admirabil expozeu literar al secolelor 19 şi 20, arătând cu mult talent aportul cultural al provinciei dintre Prut şi Nistru, începând cu Bogdan Petriceicu Haşdeu, C. Stere, Al. Donici. Alex. Ruso, C. Stamati şi terminând cu Mareşalul Averescu, Al. Mateevici şi Prof. Alex. Boldur.

Urmează Domnii Av. Traian Popescu şi Ing. Cătălin Niţescu, care aduc salutul şi adeziunea comunităţilor româneşti din Spania şi Franţa; primul profetizând că bolsevismul se clatină, iar cel de al doilea făcând în numele generaţiei tinere pe care o reprezintă, rechizitoriul generaţiilor care au predat fără împotrivire Basarabia şi Ardealul de Nord, in urma Diktatului de la Viena.

Ca incheere Doamna Eugenia Dumitrescu, preşedinta Asociaţiei «Independenţa» rosteşte câteva cuvinte despre — Basarabia, pământ românesc sub jug strein — şi citeşte Moţiunea care urmeaza şi care este aprobată cu unanimitate de voturi. Faptul ca nu este mentionată in ea şi ultima răpire după 23 August 1944, înseamnă că pentru Românii din exil, această răpire este ilegală sub toate aspectele juridice internaţionale şi deci neavenită, chiar dacă fraţii noştrii de acolo simt greutatea ei pe grumazul lor (1).

CARPATII

Dr. ALEXANDRU SUGA



DIN ISTORIA GLORIOASA SI TRISTA A BASARABIEI



RONICARUL român Miron Costin s'a exprimat în secolul al 17-lea în felul următor: neamul românesc se află la răspântia tuturor răutăţilor. Aceste cuvinte stigmatizează întreaga tragedie a Tării şi a poporului român şi conţine un adevăr trist care a influenţat desvoltarea ei Teritoriul românilor a fost incă din timpurile străvechi ţinta multor popoare, care au năvălit din răsărit, din nord, din sud şi chiar din vest.

Situaţia geografică este pe de o parte fericită, pe pământ fertil cu o climă continentală cresc cereale şi păduri, iar munţii Carpaţi au vârfuri înalte şi văi frumoase, iar subsolul este bogat în materii prime. Pe de altă parte, această situaţie, este o nenorocire, ţara fiind mereu atacată, şi formează o insulă latină intr'o mare de popoare slave, şi stă ca un val puternic în drumul Rusiei spre ţări mai calde. Acest drum a caracterizat istoria ultimelor trei secole. Precis spus, de când ţarul Rusiei Petru cel Mare şi-a luat ca ţel ocuparea strâmtorilor Bosforului şi cucerirea Constantinopolului.

---

(1) Textele integrale se găsesc publicate în broşura, «BASARABIA-pământ românesc sub jug strein» şi se poate cere la sediul asociaţiei Independenţa Jakordenstr. 21, 5000 Köln 1, R. F. G.

Marşul de cucerirea Bosforului a inceput in anul 1711 cu năvălirea ruşilor in Moldova, şi ruşii au năvălit mereu, şi astăzi sunt stăpâni peste România şi Bulgaria şi se află la o mică depărtare de Bosfor şi Constantinopol.

Intre timp trupele ruseşti au năvălit de 12 ori pământul românesc, de unsprezece ori s'au retras, insă ultima năvălire, cea mai lungă şi cea mai grea din istoria României durează de aproape 36 de ani. Mare parte din România este astăzi «de facto» parte a imperiului rusesc sub numele de Republica Socialistă România, şi o parte mică din România este incorporată «de jure» in imperiul sovietic sub numele de «Republica Sovietică Socialistă Moldovenească».

In cele ce urmează ne vom ocupa cu Republica dintre Prut şi Nistru. In anul 1711 locuiau românii in cele două Principate — Muntenia la sud de Carpaţi, şi Moldova la răsărit de Carpaţi până la Nistru.

Ambele Principate erau vasale Turciei —, şi asta insemna că Turcia in schimbul unui tribut anual se obliga să le apere frontierele. Principatele române aveau administraţie proprie, turcii nu aveau dreptul să pătrundă in ţară fără ştirea românilor şi fără insoţitori, nu aveau dreptul să facă prozeliţi şi nici să construiască moschei.

O altă parte din români locuiau in Transilvania, şi deşi formau majoritatea locuitorilor acestei provincii, erau socotiţi de minorităţile conducătoare — unguri, saşi şi secui —, ca locuitori de clasa doua fără drepturi politice.

Fiindcă o parte din Moldova şi câteva cetăţi de pe malul Nistrului fuseseră inglobate imperiului turcesc, acolo se introdusese legile şi administraţia turcească, domnitorii Moldovei au căutat mereu aliaţi ca să poată elibera teritoriul de păgâni. Domnitorul Moldovei, Dimitrie Cantemir a incheiat la 11 Aprilie 1711 un tratat de alianţă cu ţarul Rusiei Petru cel Mare, in care ruşii se obligau «să elibereze teritoriul moldovenesc de păgâni şi apoi să-l predea principatului Moldovei».

Imediat după incheierea tratatului urmează pătrunderea trupelor ruseşti in Moldova. Ruşii sunt primiţi conform obiceiului pământului cu «pâine şi cu sare», sunt insă invinşi la Stănileşti. Turcii află de trădarea domnitorului moldovean şi urmează pentru Principate o eră grea. Dimitrie Cantemir se refugiază in Rusia, iar Constantin Brâncoveanu, domnitorul muntean, care nu incheiase niciun tratat cu ruşii, dar promisese alimente pentru trupe şi furaj pentru vite, este arestat de turci, dus la Constantinopol şi decapitat impreună cu toată familia sa. Dela 1711 incepe pentru poporul român una dintre cele mai grele epoci din istoria sa, numită epoca fanariotă, o, epocă in care tronează jaful şi umilinţa, fără insă a se atenta la fiinţa naţională cum se intâmplă astăzi sub ocupaţia comunistă. Şi totuşi in epoca fanariotă poporul român se guverna după legi proprii, in timp ce astăzi ţara este guvernată din străinatate cu introducerea legilor stăine şi atac la fiinţa naţională, celace nu s'a făcut in timpul fanarioţilor.

Afară de neorocirea erei fanarioţilor, pământul românesc devine teatru de luptă intre trupele ruseşti şi turceşti. Sub pretextul că vrea să elibereze creştinii din Balcani de sub ocupaţia păgânilor, Rusia declară mereu războiu Turciei şi işi deplasează frontierele. Visul Rusiei era de a ajunge la Constantinopol. In acea vreme Rusia făurea planuri de impărţirea imperiului turcesc cu ajutorul puterilor europene. In anul 1796 Rusia ajunge la Nistru. Zece ani mai târziu iarăşi războiu cu Turcia. Războiul se termină in 1812 cu anexarea unei părţi din teritoriul Moldovei, ţinutul dintre Prut şi Nistru cu o intindere de aproximativ 45.000 km², un teritoriu care a intrat in istorie sub mumele de Basarabia.

In timpul războiului ruso-turc (1806-1812) se incheie intre ţarul Alexandru I şi impăratul francez Napoleon Bonaparte două tratate secrete prin care impărţeau intre ele imperiul turcesc. Tratatele se incheie la 24.8.1807 la Tilsit şi 29.9 la Erfurt. Conform acestor tratate Rusia avea dreptul să anexeze teritoriile romaneşti, adică cele două principate. Norocul nostru a fost că trupele ruseşti n'au reuşit să câştige lupte decisive contra trupelor turceşti, şi din cauză că Napoleon şi-a schimbat politica sa faţă de Turcia, iar Turcia nu ştia ce să mai creadă, situaţia se schimbase. Rusia aştepta să fie atacată de Franţa şi renunţă la pretenţiile din tratatele secrete dela Tilsit şi Erfurt şi se mulţumeşte numai cu anexarea ţinutului dintre Prut şi Nistru. Că s'a incheiat o pace atât de repede se datoreşte numai faptului că ruşii au cumpărat cu bani şi cadouri pe parlamentarii turci. După semnarea tratatului de pace, se descoperă trădarea parlamentarilor. Aceştia sunt decapitaţi, dar teritoriul dintre Prut şi Nistru rămâne anexat imperiului ţarist.

In lucrarea «Karl Marx insemnări despre români», apărută in anul 1964 in România se poate citi in manuscrisul B 85 următoarele: «Tratatul dela 1812. Poarta nu putea să predea Basarabia, pentrucă Turcia nu putea să predea celace nu-i aparţinea. Turcia n'a fost niciodată suverana Ţărilor Româneşti».

Deasemenea şi Rusia ştia, aşa cum s'a comunicat mai sus, că in anul 1711 in tratatul dintre Dimitie Cantemir şi Petru cel Mare se specifica clar că teritoriul dintre Prut şi Nistru aparţine Moldovei şi nu Turciei. Ruşii cunoşteau frontierele Moldovei şi se obligau să cucerească teritoriul si să-l predea Moldovei. In anul 1812 Rusia a anexat un teritoriu care ştia că nu aparţine Turciei, ci Moldovei. In acea vreme, adică in anul 1812, majoritatea populaţiei dintre Nistru şi Prut o formau românii, restul ceva ruşi ,ucraineni, bulgari şi armeni. Imediat după anexarea Basarabiei incepe o sistematică rusificare a ţinutului. Românii sunt deportaţi in interiorul Rusiei şi in Siberia. Sate intregi sunt golite. In satele părăsite sunt aduşi locuitori de toate naţiile. Din regiunea Varşoviei sunt aduşi nemţi. Alţi nemţi, momiţi de administraţia rusească prin promisiuni ca scutiri de impozite şi impropietăririi de pământ şi scutire de serviciul militar vin din regiunea Würtenberg (Germania). In curând oraşele basarabene sunt năpădite de evrei, fiindcă numai acolo aveau dreptul de a locui in oraşe şi de a căpăta cetăţenia rusă. Din Balcani vin ca refugiaţi un număr mare de bulgari, din dorinţa de a scăpa de jugul turcesc.

Scutirea serviciului militar nu durează mult. Tinerii români sunt incorporaţi in regimente din interiorul Rusiei, la un serviciu militar de 25 de ani.

Puţin este cunoscut faptul că in Rusia, incă din anul 1802, exista un plan al principelui Voronezev care propunea ţarului ca toată populaţia de origină română, adică din cele două Principate Moldova şi Muntenia, să fie transplantate in interiorul Rusiei pentru a se distruge barajul dintre slavii de sud şi cei din nord.

Au trecut numai câţiva ani de pace şi ruşii mărşăluiesc in Principatele române, in 1828, 1848 şi 1853. In anul 1853 insă, Puterile europene nu stau cu braţele incrucişate şi declară război Rusiei.

Rusia este infrântă şi este obligată să accepte condiţii grele. Prin Tratatul de pace dela Paris Rusia este obligată să cedeze sudul Basarabiei care este anexat Moldovei, se termină cu protectoratul Rusesc asupra Principatelor, se admite unirea Principatelor române, mai intâi sub numele de «Principatele Unite» şi apoi sub numele de România.

Infrângerea din Crimeia nu dă rusilor pace. Protestează in toate ocaziile. Acuză Romania că nu respectă condiţiile tratatului de pace dela Paris şi aţâţă revoluţii in Balcani. România se temea că va fi din nou invadată de trupele ruseşti .Guvernul român cere sfat cancelarului german Bismarck. Acesta sfătuieşte Romania să incheie cu Rusia un tratat că numai aşa se pot salva de o invazie rusească. In Aprilie 1877 se incheie intre Rusia şi România un tratat prin care România se obliga să dea liberă trecere trupelor ruseşti spre Balcani. Rusia la rândul ei se obliga «să respecte integritatea teritorială a României». Puţin timp după aceia trupele ruseşti trec Prutul şi pătrund in România, pătrund apoi in Bulgaria şi sunt pe punctul de a fi nimicite de trupele turceşti. Rusia in disperare face apel la principele Carol şi-l roagă necondiţionat să ajute cu trupe pe frontul din Balcani. Trupele române trec Dunărea şi descătuşează trupele ruseşti din incleştarea turcă. Dar in timp ce trupele române asaltează şi salvează trupele ruseşti de nimicire, ruşii introduc administraţie rusească in sudul Basarabiei. O indignare generală cuprinde toată ţara românească. Numai cu greutate ii reuşeşte guvernului român ca populaţia să nu atace trupele ruseşti.

La Berlin, cu ocazia tratatului de pace, delegaţii ruşi declară că «garanţia de integritate teritorială a României» dată de Rusia, are valoare numai faţă de Turcia şi nu faţă de Rusia. Prin Tratatul dela Berlin din anul 1878 România pierde partea de sud a Basarabiei care este anexată de Rusia.

In faza de pregătire a războiului mondial, România este curtată de toate puterile europene. Austria, promitea României, in cazul când intră in războiu alături de Puterile Centrale, alipirea Basarabiei. Franţa, Anglia şi Rusia se obligau, dacă România intră in războiu alături de ele, anexarea Transilvaniei şi a Bucovinei. Cu alte cuvinte fiecare stat promitea României ocupate de alte state provincii româneşti. După cum se ştie România a intrat in primul războiu mondial alături de Puterile Aliate, dar la terminarea războiului, România primeşte tote provinciile promise şi de prieteni şi de duşmani. Dela fostul aliat Rusia, România primeşte Basarabia, iar dela duşmani Transilvania şi Bucovina, prin aplicarea principalui naţionalitaţilor. După lovitura de stat comunistă din 1917 in Rusia, Stalin şi Lenin promit «deschiderea porţilor inchisorii popoarelor, Rusia».

Ei promit libertate tuturor popoarelor incarcerate. Si celace nu se prea credea, intr'adevăr se intâmplă la 15.11. 1917: imediat după lovitura de stat, guvernul comunist decretează ucazul «Asupra drepturilor popoarelor din Rusia» semnat personal de Lenin şi Stalin. In decret se reglementa următoarele: 1. Egalitate şi suveranitate tuturor popoarelor din Rusia; 2. Dreptul popoarelor din Rusia la autodeterminare, inclusiv dreptul de despărţire şi formare de state independente.

Românii din Basarabia, după luarea la cunoştinţă a decretului, formează in Basarabia un organ local, numit «Sfatul Tării» cu misiunea de a apăra drepturile locuitorilor. Acest organ reprezentativ era format din 105 români, 15 ucraineni, 14 evrei, 7 ruşi, 2 germani, 2 găgăuţi, 1 armean şi un grec. Sfatul Tării hotărăşte la 2.12.1917 formarea Republicei Democratice Moldoveneşti şi la 27 Martie 1918 hotărăşte alipirea la România.

Puterile Aliate au recunoscut alipirea Basarabiei la România intr'un tratat semanat la 8 Octombrie 1920. Guvernul comunist insă nu respectă voinţa locuitorilor din Basarabia. Lenin şi Stalin nu semnaseră decretul aspra drepturilor popoarelor cu dorinţa ca acestea să se despartă de Rusia, ci credea că le vor duce cu vorba şi că acestea vor rămâne mai departe in inchisoarea popoarelor, de astă dată sub alt nume. Popoarele subjugate voiau insă libertatea. In curând se formează state naţionale. Letonii, Lituanienii, Estonienii, Finlandezii, Polonezii, Ucrainienii se despart de Rusia. La fel popoarele neruse din răsăritul Rusiei. Guvernul comunist rămâne stăpân numai pe teritoriul rusesc şi este pus in faţa a două probleme: reintroducerea ordinei in ţară şi readucerea popoarelor eliberate in inchisoarea popoarelor. Guvernul comunist reuşeşte să se menţină la putere şi să subjuge popoarele asiatice şi pe ucrainieni. Incercarea de a cuceri Polonia se termină cu o mare infrângere comunistă.

La Iaşi se instalase un puternic centru comunist la Socola cu intenţia de a transforma România intr'o republică comunistă. Numai cu un singur batalion de vânători, maiorul Rasoviceanu a lichidat prima incercare bolşevică de transformare a României in stat comunist. Ceva mai mult, tot trupelor române le este dat să alunge guvernul comunist al lui Bela Kun din Ungaria, un eveniment foarte important care duce la prăbuşirea tuturor incercărilor de a instala regimuri comuniste in Germania.

Abia in anul 1933, Uniunea Sovietică a recunoscut alipirea Basarabiei la România, şi anume cu ocazia semnării «Convenţiei asupra definiţiei agresorului», semnată la 4 Iulie 1933 la Londra. La 9 Iunie 1934, cu ocazia semnării convenţiei de reluarea legăturilor diplomatice intre România şi Uniunea Sovietică se prevede suveranitatea României asupra Basarabiei. Inainte de semnarea Convenţiei dela Londra se dăduse din partea Societăţii Naţiunilor dela Geneva insărcinare unei comisii condusă de profesorul de drept internaţional grec Politis să cerceteze noţiunea de teritoriu. Acesta a prezentat Puterilor semnatare a Convenţiei că prin teritoriu, in sesul convenţiei se inţelege teritoriul in care părţile contractante işi exercită suveranitatea. In Iulie 1933 România işi exercita suveranitatea asupra Basarabiei. Uniunea Sovietică cunoştea raportul Politis, şi-l respectă. Dacă nu l-ar fi respectat, atunci ar fi resultat să semneze Convenţia asupra definiţei agresorului.

Mai mult, şi la semnarea Convenţiei de reluarea legăturilor diplomatice dintre România şi Uniunea Sovietică se preciza suveranitatea României asupra Basarabiei. Oamenii politici, experţii de drept internaţional erau de părere că se terminase conflictul teritorial dintre România şi Uniunea Sovietică.

In anul 1924 şi-au adus aminte comuniştii că şi la răsărit de Nistru locuiesc români, pe care ii numesc moldoveni şi au dat ordin dela Moscova guvernului din Kiev să formeze pe teritoriul Republicei Ucrainei o Republică Autonomă Moldovenească. Noua Republică işi ia reşedinţa in oraşul locuit de români Balta şi instalează un post de radio pe Nistru la Tiraspol de unde transmitea spre România parole comuniste şi indemnuri la revoltă in Basarabia şi România. Au realizat contrariul: nu s'a produs revoluţie nici in Basarabia şi nici in România, ci s'a intărit lagărul anticomunist.

Recunoaşterea sovietică n'a durat mult. La 23 August 1939 se incheie intre Germania şi Uniunea Sovietică un tratat secret — aşanumitul tratat Molotov - Ribbentrop —, care reglementa o nouă ordine in Europa. Conform acestui tratat secret Rusia sovietică trebuia să primească afară de Letonia şi Estonia, o parte din Finlanda, din Polonia şi dela România, Basarabia.

La 26 Iunie 1940, in timp ce trupele germane erau incă angajate pe frontul din vest, la miezul nopţii Uniunea Sovietică cere ultimativ României şi cu ameninţare de războiu să-şi retragă trupele din Basarabia, motivând că in anul 1918 România a distrus unitatea seculară a Ucrainei, fiindcă majoritatea populaţiei de acolo ar fi de origină ucraineană. La acea dată, frontierele României erau garantate de Anglia şi Franţa. Franţa era la pământ, iar Anglia nu era dispusă să ajute, din contră aţâţa Uniunea Sovietică să ocupe şi ţările balcanice. In faţa acestei situaţii grave, fără ajutor şi fără pregătire militară, România cedează şi trupele sovietice ocupă Basarabia. Imediat după ocuparea Basarabiei sunt strămutaţi in Germania aproximativ 100.000 de germani. In arhivele germane se găsesc documente din care relese că ofiţerii sovietici indemnau pe nemţii care vor să părăsească Basarabia să nu se grăbească şi să rămână acolo «fiindcă trupele sovietice vor ajunge şi in Germania». Aceste sfaturi erau date in anul 1940, deci ruşii ştiau de pe atunci că vor ataca şi Germania. De fapt ruşii au intrat in Berlin in luna Mai 1945, şi atunci datorită numai faptului că au fost ajutaţi necondiţionat de anglo-americani.

Cinic se poate numi şi faptul că in timpul războiului au protestat şi americanii şi englezii contra anexărilor făcute de Uniunea Sovietică, specificând şi Basarabia, fiindcă aşa se suţinea in acele vremuri, se călcase principiul Cărţii Atlantice care preconiza «că la orice schimbare de teritoriu să se consulte şi populaţia locală». La 10.2.1947 cu ocazia incheierii Tratatului de pace dela Paris, americanii şi englejii au uitat principiile pentru care intraseră in războiu, şi au permis Rusiei sovietice să-şi menţină toate teritoriile luate cu ajutorul Germaniei. Au fost chiar mai darnici decât germanii, au permis Rusiei sovietice să anexeze teritorii şi dela prieteni şi dela duşmani.

Imediat după ocuparea Basarabiei de către ruşi in Junie 1940, Uniunea Sovietică deportează de acolo mai mult de 300.000 de români, in special pe toţi aceia care avuseseră o funcţie in timpul administraţiei române şi pe toţi legionarii care nu părăsiseră la timp provincia. Mulţi dintre ei au pierit pe drum in spre Siberia, sau in Siberia. O mică parte a putut să se reintoarcă in România. Si după terminarea celui de-al doilea războiu mondial se continuă deportările din Basarabia, iar acolo colonizându-se alte naţii. Leonida Brejnev şi-a făcut faţă de guvernul central sovietic un mare merit: in timp ce a fost la Chişinău secretarul general al partidului comunist local s'au continuat cu deportările de români din Basarabia. Nu este de mirare că acum in Basarabia locuieşte o pluralitate de naţiuni, afară de populaţia română care formează majoritatea absolută a populaţiei ,trecând de 65 %. In această ordine de idei, ziarul partidului comunist din Chişinău — Moldova Socialistă — publică la 25 Januarie 1980 o mică notiţă din care relese că in Republică (Moldovenească = Basarabia) locuiesc astăzi peste 70 — auziţi şaptezeci — de naţii şi naţionalităţi! Rusificarea forţată inceputǎ de ţari a ţinutului se continuă şi in era comunistă. Dacă nu se petrece o schimbare in lume şi comunismul va rămâne o forţă, atunci situaţia de astăzi din Basarabia, din România şi din Europa se va schimba in favoarea Rusiei comuniste. Atunci toate ţările socialiste vor deveni republici unionale sovietice şi nimic nu va mai sta in calea rusificării generale.

La sfârşitul anului 1963 a apărut la Moscova, intr'o revistă de geografie un plan care prevedea «formarea de regiuni economice», aşanumitul plan Valev. Conform acestui plan, trebuiau să se formeze regiuni economice cu părţi din teritoriul Uniunii Sovietice, României şi Bulgariei. Astfel de regiuni economice sunt prevăzute şi in alte părţi ale Europei. In regiunile economice desigur că se va vorbi limba rusă. La acea vreme s'a răspuns de către oamenii de ştiinţă din România in revista «Viaţa economică», combătându-se planul Valev. Guvernul Uniunii Sovietice a fost obligat să se pronunţe şi a declarat că planul Valev este opera persoanală a unui om de ştiinţă, şi cum ştiinţa este liberă in Uniunea Sovietică, fiecare este liber să-şi pună gândurile pe hârtie. Celace este insă interesant, şi este dat uitării, este faptul că planul Valev se realizează pe tăcute, fără să se facă mare publicitate. Pe Prut şi pe Dunăre, tocmai acolo unde Valev preconiza regiunile economice se construiesc unităţi economice româno-sovietice, iar pe Dunăre se construiesc unităţi economice româno-bulgare. Deci planul Valev nu-i numai opera unui om de ştiinţă, ci un plan sovietic care se pune in aplicare, in mod tacit şi fără clopoţei.

De altfel ruşii fac mereu planuri de ocuparea şi rusificarea Europei. Johann Urwich, in lucrarea sa «Fără paşaport prin Uniunea Sovietică» München 1976, face cunoscut o destăinuire a unui fost funcţionar guvernamental sovietic care a lucrat la un plan sovietic de ocuparea şi rusificarea Europei, plan conceput in anii 1922-1923. Conform acestui plan urmează ca Germanii să fie transplantaţi in regiunea Uralului, Italienii in Turcmania, Românii in Caucaz iar Ungurii inapoi la locurile de baştină din apropiere de lacul Balaton. In locul popoarelor europene se prevedea aducerea de locuitori din Siberia. Din această dublă transplantare se vor produce reduceri de populaţie. Cei din estul Rusiei se vor acomoda in vestul Europei in timp de 10 ani, dar vest europenii se vor acomoda abia după douăzeci de ani, şi atunci cu mari pierderi de vieţi omeneşti.

Asta aşteaptă pe europeni dacă ruşii vor avea timp! Se pare insă că ruşii au pierdut cadenţa şi au intrat in perioada lipsei de timp! In ultimii ani s'au produs revoluţii armate in Uniunea Sovietică. Se ştie de revoltele armate din lagărele de concentrare din Siberia, de cele din Ucraina, din Basarabia şi de mişcările din Tările Baltice. Nimeni nu ştie ca va aduce pentru Rusia sovietică mişcările muncitorilor polonezi, cunoscute sub numele de bacilul polonez. Alt semn că se vor produce mişcări in Uniunea Sovietică este faptul că marinari sovietici s'au revoltat pe vasele unde işi făceau serviciul militar. Se mai ştie că marinarii ruşi au contribuit prin revolta lor la biruinţa comunismului in Rusia.

S'ar putea, ca acțiunile noului președinte american Ronald Reagan să contribuie ca să se producă în Uniunea Sovietică și în țările satelite mișcări de poziții care să ducă la revolte locale sau revolte generale. In felul acesta influența Uniunii Sovietice în lume ar fi în descreștere și ar intri în interior forțele anticomuniste. Rusia a fost puternică și și-a deplasat frontierele numai atunci când a fost ajutată de puterile europene. Când Rusia a fost atacată de Napoleon, Anglia a sărit în ajutorul Rusiei, și Rusia a câștigat. In anul 1853 când toate puerile europene au declarat războiu Rusiei, acasta a fost înfrântă. In anul 1941 când Germania a atacat Rusia, în spatele Germaniei au stat Anglia și Statele Unite și Rusia a câștigat nu numai războiul, dar a beneficiat în cea mai mare măsură, întinzându-ș frontierele și supunând popoare libere și țări independente. In momentul când Rusia nu va mai avea niciun ajutor din partea țărilor vestice, atunci nu va mai fi periculasă pentru nimeni, iar țările subjugate își vor recăpăta iarăși independența.

Celace pe noi europenii din est ne doare, este faptul că Europa de astăzi n'are politicieni cu vederi largi ca cei din secolul trecut. Metternich, victoriosul și Talleyrand, învinsul s'au unit și au convenit ca trupele rusești care urmărise trupele lui Napoleon până la Paris și băgase groaza în localitățile și țările pe unde trecuseră, să se retragă cât mai repede în Rusia. In 1945 trupele rusești au ajuns până la Elba, aducând groaza pe unde au trecut, dar cu ajutorul lui Churchill și a lui Eisenhover au rămas acolo și n'au fost trimise acasă în Rusia ca pe timpul lui Napoleon. Mai mult Churchill a propus lui Stalin un nou plan de împărțirea Europei. Conform acestu plan Rusia trebuia să primească o influență de 90 la sută în România în timp ce Anglia își rezerva numai 10 la sută.

Cum putem noi înțelege, că Rusia a primit dreptul asupra a peste o sută de milioane de europeni, în timp ce în Charta Națiunilor se garanta dreptul la autodeterminare tuturor popoarelor?

In orice caz, situația așa cum este la ora actuală nu mai poate dura. Uniunea Sovietică este cel mai mare stat imperialist din lume, un anacronism în timpuri moderne. Tendința către independență nu mai poate fi oprită. Libertatea țărilor subjugate se va face pe baza dreptului la autodeterminare. Acest principiu de drept internațional poate fi înăbușit la ora actuală, dar nu mai poate fi scos din dreptul internațional. In curând și pe baza acestui drept vor fi liberi și locuitorii Basarabiei, ținuți fără voinața lor într'un imperiu colonial, așa cum au devenit libere atâtea popoare după cel de-al doilea războiu mondial.

In încheiere putem trage concluzia, că locuitorii din Basarabia au dreptul de a fi liberi și a dispune ei însăși de soarte lor pe două considerente:

a) *De drept internațional:*

1. Populația Basarabiei și-a exprimat legal dorința de a se realipi cu România la 27 Martie 1918.
2. Uniunea Sovietică a recunoscut suveranitatea României asupra Basarabiei în 1933 și 1934.
3. Uniunea Sovietică nu poate să-și aroge un titlu de drept din acordul Molotov - Ribbentrop încheiat la 23 August 1939.
4. Uniunea Sovietică a recurs la forță în Iunie 1940, iar încorporarea Basarabiei violează principii de drept internațional.
5. Guvernul român care a ratificat la 23 August 1947 Tratatul de pace dela Paris din 10.2.1947, n'a avut mandat din partea poporului român. Acel guvern a fost instalat cu forța, contra voinței poporului român de trupele de ocupație sovietice.
6. Pa baza Convenției asupra Tratatelor internaționale încheiat la Viena la 23.5.1969, poporul român își revendică dreptul, ca la timpul potrivit să ceară anularea Tratatului de pace dela Paris care încalcă principii de drept internațional.

b) *Declarațiile oamenilor politici comuniști:*

1. Nichita Hrușciov a declarat în anul 1959 în fața muncitorilor din Leipzig că în România se găsesc oameni care cred că Moldova (Basarabia) constituie o parte din România.
2. Mao-Tse-Tung, declară la 10 Iulie 1964 că, Uniunea Sovietică ocupă multe teritorii străine, printre care și Bucovina și Basarabia anexate de la România în anul 1940.

c) *Nesiguranța autorităților sovietice:*

1. Administrația sovietică este nesigură și întrebuințeaza toate mijloacele — permise și nepermise — ca să dovedească că locuitorii din Basarabia nu sunt români și că nu vorbesc românește, fiind în contradicție cu toți oamenii de știință de pe glob. Comuniștii din Moscova sunt chiar în contradicție cu Karl Marx, care la timpul său condamna anexarea Basarabiei de către Rusia, considerând că populația este de origină română și făcând parte din România.
2. Intr'o lucrare voluminoasă apărută la Chișinău semnată de A. M. Lazarev în anul 1974 în editura «Cartea moldovenească» și intitulată «Organizarea statală sovietică moldovenească și problema Basarabeană» se poate citi negru pe alb că «Molotov la 26 Junie 1940 a motivat ultimatul adresat României cu argumente nefundamentate» (Molotov a susținut că majoritatea populației Basarabei o formează ucrainenii).
3. Istoricii și politicienii sovietici recurg la falsificări acolo unde logica și dialectica marxistă nu le vin în ajutor și, consideră opinia publică internațională ca neinformată și deaceia aptă de a fi dusă în eroare.

d) *Fermitatea populației.*

Din Basarabia s'au anunțat revolte armate contra ocupaiei sovietice, celace înseamnă că populația dorește înlăturarea ocupației sovietice. Stirea că în Basarabia au avut loc răscoale înarmate a fost confirmată de vicepreședintele KGB-ului, Semion Zwigun, în anul 1977, «călăuză pentru vigilență».

Considerentele de mai sus ne duc la concluzia, că și pentru românii din Basarabia va veni timpul când vor fi liberi. Aceiași credință o avem, că și locuitorii României, care la ora actuală nu-și pot alege nici guvernul și nici forma de guvernare, în curând vor avea și acest drept, și nu vor mai fi obligați ca până acum să fie guvernați de persoane impuse din străinătate și nici să se guverneze după legi și formă de stat stăine spiritului românesc.

Termin această comunicare cu un proverb românesc care sună așa: «Apa trece, pietrele rămân».

Dr. OVIDIU VUIA



## SPIRITUALITATEA ROMANEASCA A BASARABIEI



CA unul născut în capătul vestic al Țării, fără să fi fost vreodată în Barasabia, am considerat de la început ca cel puțin temerară acțiunea mea de a redacta lucrarea de față. Ulterior trecându-mi ideile prin filtrul meditațiilor m'am gândit ca este chiar potrivit s'o fac atâta timp cât astazi frații mei, de neam nu mai pot să vină în contact cu acest ținut, amarnic robit decât indirect prin ceace ne transmite statuia din sufletul său, congenetic ce nu poate fi nici marxist-leninizat, nici expulzat în Siberia; mă refer la eternitatea românească a Basarabiei, oglindită ca un Făt-Frumos din povești, în cultura poporului nostru.

Istoric și geografic, Basarabia face parte din țara Moldovei descrisă de Dimitrie Cantemir în Descriptio Moldaviae, țară întinsă dela Carpați cu tronul lor Ceahlăul, până la Nistru, Ceremuș și Milcov. Deci basarabeanul ca și bucovineamul este moldovean, diferențiat mai târziu în spiritualitatea sa, datorită unor condiții ținând de același domeniu istoric și geografic.

Dacă evenimentele din limitele primului sunt cu totul cunoscute, stăpânirea austriacă în Bucovina, cea rusă în Basarabia, pe când Moldova cea până la Prut se desvoltă mai mult sau mai puțin dependent de domnia porții otomane, ași dori să relev acum cu precădere rolul mediului geografic, cristalizat precum o arată filozoful Lucian Blaga, până în matricea creatoare, numită și abisală, a modului de a exista al unui colectiv omogen numit națiune.
Moldova este tara râurilor și a dealurilor dealungul cărora strălucesc lunca de la Mircești a lui Alecsandri sau cea de la Ipotești a lui Eminescu scăldate în albul de ceață argintie din peisagiile lui Corot viu pastelizate în povestirile lui Ion Creangă și Mihail Sadoveanu. Bucovina suie de la pădurile de fagi ale lui Posteucă până la Rarău, trepți spre Dumnezeire împlinind goticul moldovenesc al iconarilor lui Mircea Streinul, sub sfânta binecuvântare a tânărului Eminescu preaslăvind pe domnul de la Putna, Ștefan-Vodă, zis și cel Mare.

Trecând Prutul peisajul se arată cu totul altul aparținând câmpiei întinse, pustă sau stepă, zugrăvită de Hașdeu după cum urmează: «Natura Basarabiei diferește și diferea întotdeauna cu desăvârșire de aceea a celorlalte țări române. In loc de majestuoase păduri și daurite holde nu vezi acolo decât monotone deserturi, așternute cu luciul nisipului sau presărate cu debile arbuste, păducei sau mecieși și cu sălbatece erburi și buruene, între care cel mai caracteristic e fantasticul scaiete, al cărui cap rotund ca o minge spinos ca un arici și ușurel ca puful, se deslipește, toamna de putrezitul său trunchi și apoi, gonit de cea mai slabă suflare a vântului, rotește mereu dealungul pustiului, pân'ce se îneacă în Nistru sau în Dunăre. In loc de posomorâții Carpați, uriețe sentinele ale Moldovei, nu vezi acolo decât pitulate și împrăștiate grămezioare de pământ ce se par a fi înălțate cu mâna omului, căci producerile naturei nu pot fi atât de meschine. In loc de nenumărate ape și râulețe vezi câte o baltă sărată, câte un părâu efemer, ce nu vei mai găsi mâni, sorbit de arșița soarelui».

Geo Bogza într'un reportaj de dinainte de cel de al doilea războl mondial prezintă în paste cam îngroșate, expriosioniste, dar cred reușite, astfel Hotinul: «De pe oricare din străzile lui atât de exagerat de largi ochii cad peste o nesfârșită desfășurare, de câmpii, intensități geografice, ideea unei infinite pustietăți. Și de invazia acestei pustietăți orașul nu este apărat cu nimic, cu niciun fel de barieră. El e în așa fel construit încât câmpiile de dinafară pătrund până în inima lui, continuând prin mijlocul orașului și răzbind în partea cealaltă, tălăzuirea lor infinită. Oamenii care își trăesc viața umblând pe străzile lui, în realitate sunt în contact direct și plutesc pe tălăzuirea acestor câmpii, cum ar pluti o barcă pe valurile unei mări care ar fi pătruns între casele orașului».

Pentru câmpia de răsărit românească, Nistrul conturându-se ca și de cealaltă parte Carpații, poartă în el un suiș de data asta orizontal, ascensiune pe culmile himerei înspre infinit și necunoscut apa lină tăind malurile, fără glas, ale pădurilor.

Să-l lăsăm pe poetul atât de ignorat, Nicolae Iorga, să ne plasmodieze pe lira sa biblică o cântare a Nistrului: «Era în aer o mireasmă de tei, cântau privighetorile de o parte și alta a pădurilor de pe mal: mai era nevoie să-mi spuie cineva ce țară era aceasta; O cunoașteam din radiurile Botoșanilor, din codrii Vasluiului, din măgurile dunărene, o cunoșteam din adâncurile Ardealului și Bucovinei, din șesurile Banatului, din toate părțile pe unde m'a purtat viața și dorul doar era mireasma țării mele și aceea nu mă înșeală. Așa am văzut laturea răsăriteană a României, pe Nistru».

In continuare voi căuta sa evidentiez câteva caracteristici ale spiritului basarabean așa cum trăește el în marii creatori ai acestui pământ deci în ceace s'ar putea circumscrie în notiunea de permanențe culturale basarabene.

Desigur din strălucita pleiadă primul venit întru întâmpinarea noastră va fi basareabeanul Bogdan Petriceico Hașdeu.

Ajuns aici nu pot să nu încep cu o amintire. Cam prin 1960 am asistat la Cluj la o conferință a profesorului Eugen Speranția începută cu următoarele vorbe: «Eu l-am cunoscut pe Bogdan Petriceico Hașdeu». Și ne povestea cum prin 1906 preumblându-se cu tatăl sau Theodor Speranția, colaborator apropiat al lui Hașdeu, pe calea Victoriei, îl întâlnesc pe bătrânul învățat (avea doar 68 de ani) acesta privindu-l melancolic pe copil îi spune: «Tu mergi în sus în timp ce pentru mine drumul este tot în jos».

Efectul asupra auditorului a fost deosebit de puternic. Era aproape de necrezut dar adevărat că prin persoana profesorului E. Speranția, eram puși în legătură cu Hașdeu în viață, atunci când noi îl consideram, și asta cam așa este, undeva printre întemeietorii culturii românești. Dacă mai adăogăm că mulți dintre noi l-au cunoscut de-aproape pe Iorga, cel ce realizează trecerea de la epoca lui Eminescu și Creangă la cea a lui Arghezi, Blaga și Radu Gyr, ne vom da seama ce mare dreptate are Bazil Munteanu când în Panorama sa susține că noi românii am dat în două-trei generații atâtea valori culturale câte alte națiuni — și citeaza aici pe cea mai strălucită dintre toate, pe cea franceză — le-a trebuit secole să le producă.

Bogdan Petriceico Hașdeu se naște la Cristinești, ținutul Hotinului în Februarie 1938, dintr'o familie boerească, cu titlu și tradiție polonă, bunicul poetului Tadeu Hașdeu fiind el însuși un cunoscut bard polonez. Deși Bogdan, urmează studii la colegii poloneze și la liceul din Chișinău înscriindu-se apoi la Universitatea din Harkov cu intenția de a termina dreptul, nu are ambiția să ia nicio diplomă certificată academic, deoarece se consideră cu educația formată acasă sub influența tatălui Alexandru, om de o rară cultură, botanist, filozof, filolog, arheleog, istoric, nuvelist, poet și pe deasupra și membru al societății de istorie și antichități din Odesa. Sub tutela parintelui său, își va însuși limbile slave vechi, sanscrita chiar, și germana pentru a-l putea citi în original pe filozoful Hegel. Înzestrat cu o înclinație ieșită din comun în însușirea limbilor străine se va recomanda mai târziu ca și cunoscător a 10 limbi moderne și zece antice, dintre care nu lipseau greaca, celta și dupa cum am văzut sanscrita. Stăpânit de curiozitate stiințifică până la neliniște și chin, Hașdeu se conturează ca una din cele mai erudite personalități, deși autodidacte, ale culturii noastre, adevărat humanist de Renaștere despre el ca despre Pico della Mirandola, la aceiași vârstă precoce, era de acceptat că știa totul de pe lumea asta și încă ceva în plus. O erudiție dublată însă de geniu sau cum scrie Călinescu: Hașdeu a fost un geniu universal și se poate afirma că a izbutit aproape peste tot». Cu această ocazie amintesc că-l voi cita destul de des pe G. Călinescu, din a sa atât de discutată Istorie a literaturii române de la origini, deoarece în cartea respectivă se oprește mai mult decât cu atenție asupra literaturii și literaților basarabeni, formându-și pe această cale unul din meritele indiscutabile ale monumentalei sale lucrări.

La Harkov îl găsim pe tânărul Hașdeu, firav și romantic ca un erou la modă. G. Călinescu îl compară cu Harold Childe al lui Byron, eu l-ași apropia mai mult de Evghenie Oneghin al lui Pușkin. Din acești ani datează romanul său galant Duduca Mamuca, cel ce i-a dus nunumai prima sa dare afară din slujbă cu anchetă judecatorească pt. imoralitate dar și dușmănia cu Titu Maiorescu. În 1857 trece în țară întâi în Moldova la Iași apoi la București unde va rămâne până la sfârșitul vieții. Fiindcă scopul meu nu este acela de a descrie în amănunt activitatea lui Hașdeu ci numai anumite trăsături ale acesteia în continuare voi insista cu precădere asupra lor.

Menționez că în orice domeniu, abordat, Hașdeu a reusit să lase urme adânci săpate pentru totdeauna, în marmora culturii românești.

In literatură scrie poezii, romane, dar rămâne în primul rând cu Răzvan și Vidra reprezentată pe scenă în 1867, piesă istorică în care îi vedem împreuna pe Ruy Blas al lui V. Hugo cu Lady Macbeth a lui Shakespeare, bineînțeles în ediție românească, Răzvan fiind un țigan dezrobit iar Vidra din vița boerului Moțoc.

Razvan și Vidra face legătura între piesele istorice ale lui Vasile Alecsandri și cele ale lui Delavrancea și Vlaicu-Vodă al lui Al. Davila, durând ca una dintre cele mai stabile și forte opere clasice ale noastre constituind pentru dramaturgia românească ceace în nuvelistică este Alexandru Lăpușneanu al lui Costache Negruzzi.

Ca istoric Hașdeu îmbracă trecutul în tablouri vizionare, deci adevărul stiințific cu poezia și imaginația așa cum o mai fac Michelet sau la noi N. Iorga, asta chiar daca ultimul se desolidarizează formal de asest gen considerându-se intemeietorul istoriografiei moderne românești, opusă celei romantice a lui Hașdeu și Tocilescu.

Studiind acerb manuscrisele prin Arhiva istorică a României pune bazele unei stiințe noi și deci și a istoriei legate strict de evenimente. În Ion Vodă cel cumplit nu poate stăvili dragostea sa față de pământul basarabean și țaranul lui ,opera sa asemuindu-se mai mult cu o epopee homeriană decât cu o descriere istorică propriuzisă.

Ca lingvist, în Cuvinte den bătrâni, lansează teoria circulației cuvintelor, cât și metoda comparatistă susținând existența elementului dac în limba românească. Pentru autentică orientare și înțelegere recomandă studiul limbii traco-dace în contextul celorlalte dialecte vechi indoeuropene, cât și a limbii lor de origine, Ursprache, sanscrita.

Mult timp considerat ca un fantast abia în anii noștri după cum arată prof. V. Boldur în a sa La grande Thrace, Hasdeu se ridică puternic în realitate stiința tracologică recunoscându-l ca pe întemeietorul ei. În Etymologicum magnum Romaniae, dicționar enciclopedic, deși nu reușește decât să-l înceapă, se desvălue încăodată ca un mare erudit, poet, om de știință în una și aceiași persoană.

Fiind și întemeitetorul folcloristicei comparate, arată, prin cunoștiințele lui în slavistica veche, cât sunt de tributare popoarele slave izvorului autohton traco-dac, în consecință impunându-se o strictă revizuire a așa zisei influențe slave, preconizate pe aceea vreme de Cihac, asupra poporului român.

De un interes deosebit, uitată astăzi pe nedrept de istoricii literaturii române din țară, este angajarea lui Hașdeu

In disputa contra lui Rösler după a cărui teorie poporul daco-român, carpato-dunărean s'ar fi retras odată cu trupele lui Aurelian în sudul Dunării, de unde a revenit mult mai târziu prin secolele XII-XIII-lea după Christos. In Istoria critică a Românilor, în coloanele celebrei sale reviste Columna lui Traian cât și într'o serie de scrieri, editate înainte de al doilea război mondial sub îngrijirea lui Mircea Eliade, Hasdeu desființează pur și simplu aberația rösleriană, demonstrând că leagănul de totdeauna al Dacilor a fost Banatul, Oltenia și sudul Transilvaniei din jurul Sarmisegetuzei. In «Doina răstoarnă pe Rösler» relevând persistența cuvântului «doină» în lexiconul Românilor din nordul Dunării, absent în dialectele sudice zise și albaneze, conclude peremptoriu că Românii macedoneni s'au despărțit de cei carpato-dunăreni odată cu venirea Sârbilor, aceștia împingându-i înspre patria lor de astăzi din Balcani. Interesant de menționat, Hașdeu, mare și genial filolog, consideră că elementele de limbă bine cercetate, pot să se arate din punct de vedere istoric, superioare chiar și documentelor.

Pentru a percepe câte ceva din sarcasmul și verva stilului său redăm un scurt pasagiu din conferința lui Noi și Voi rostită în 1892: «Vecina noastră Austria e în poziție, In pântecele ei se zvârcolesc o mulțime de embrioni gemeni, între care embrionul unguresc, deși cel mai mititel și cel mai slut, un plod în care nu deosebești încă bine dacă e om, dacă e câine, dacă e pește, stă la mijloc și dă ghionturi la dreapta și la stânga, bătându-și joc de ceilalți ca și când ar fi cel mai mare și cel mai mândru». Dealtfel afirmând în prefața lui Ion Vodă cel cumplit că istoricul este «un uvrier și un artist totodată» își definește după cum urmează patosul inflamat al propriilor relatări: «Incât privește coloritul știu atâta că inima simțea în adâncul său ceace scria condeiul; iar când inima simte, condeiul devine scurt, laconic, iute ca bataile pulsului».

Hașdeu a fost prețuit la timpul său, chiar dacă nu avea diplomă oficială, academică, ajunge profesor universitar și academician. Deși în jurul Revistei nouă la un moment dat se adună, Delavrancea, Vlahuță și alți tineri talentați, Hașdeu rămâne un solitar, destinul său. constând dintr'o continuă luptă acerbă polemică, în primul rând cu cele mai consacrate valori ale noastre.

Lui Titu Maiorescu îi opune naționalismul și țărănismul în politică, permițându-și să-l acuze pe mentorul Direcției noi de cosmopolitism și apatriotism. Ca adept al lui Cuza nu-l va accepta pe domnitorul Carol ceace ne explică prezența lui pe lista celor judecați cu ocazia mișcării antimonarhice conduse de cunoscutul Candiano Popescu.

Pe latiniștii Petru Maior și Treboniu Laurian, susținători ai purității latine a limbii române îi atacă prin celebrul său articol Pierit-au Dacii, atrăgând atenția, cu o voită malițiozitate că latiniștilor le lipsesc cunoștiințe lingvistice de greacă veche în primul rând.

Fiind în ultimă analiză un inadaptabil încetul cu încetul se va trezi în rolul profetului predicând în pustie. In 1888 precum se știe o pierde pe iubita lui fiică Iulia neîndoios moștenitoare al geniului său creator. Sigur și acest fapt are un rol în singularizarea lui și apropierea de studiul spiritismului, asupra căruia va și scrie în Sic Cogito. Relev în treacăt că Hașdeu era în nota timpului; mari savanți ca Rutherford ocupându-se și ei cu misterioasa căutare a spiritelor, încercau să le fotografieze, nu altfel ca Hașdeu, demonstrându-ne că suntem în fond în fața celui mai brutal pozitivism cu pretenția de a prinde pe emulsia sărurilor de argint substanța nevăzută a sufletului.

In 1907 Hașdeu moare uitat. Vlahuță, înmormântându-l cu banii statului, descrie cât de lipsit de strălucire a fost petrecut marele om pe ultimul său drum.

Totuși îndrăznesc să susțin că și fără pierderea fiicei sale, Hașdeu, ar fi urmat aceiași traectorie intelectuală, aceasta fiind una pe măsura firii sale.

De un astfel de adevăr s'a putut convinge cel ce a vizitat odată în viața sa Câmpina. In cale îi iese întâi casa pictorului N. Grigorescu ca apoi la câțiva pași peste drum să apară castelul ciudat pe care Hașdeu zicea că l-a ridicat după planurile dictate lui, de spiritul de dincolo de morminți, al Iuliei. De fapt în acești metrii pământești se desfăsoară o deosebire spirituală, de o distanță astrală. Grigorescu, elev și colaborator al lui Millet, Rousseau și Daubigny este nu atât un fiu al Barbizonului cât al soarelui muntean, alb, plin de lumină, împrăștiat mărinimos pe pânză. B. P. Hașdeu ni se destăinue ca un prinț asirian, retras într'una din grădinile suspendate ale Semiramidei cu scopul de a studia întunerecul pur, fără lună, uneori stropit pentru a-i adânci mai mult tenebrele, cu stele din calea lactee, slujitor al nopții, al umbrelor, nu al lumii fenomenelor ci al tainelor, ultime în sine. Imbătrânit înainte de vreme el se va despărți de pozitiviștii contemporani fiind frate bun cu Paracelsus Theophrustus Bombastus sau mai degrabă cu eroul lui Balzac, Balthazar Claes din în căutarea absolutului.

Nimic nu ni se oferă mai adevărat decât după ce-am făcut portretul în tempera al lui Hașdeu pentru a putea izola caracterele ce-i țin de o spiritualitate comună, să-l prezentam în schiță pe basarabeanul C. Stere, cu formație și preocupări diferite, geniul său manifestându-se în cu totul alte activități.

C. Stere se naște la Cerepcău județul Soroca în anul 1865 din familie mic boerească. Nunumai că va face studii în școlile rusești, dar este atât de influențat de ideologia revoluționară narodnică încât abia ieșit din adolescență se vede condamnat la închisoare în Siberia, temut exil cântat încă de Alecsandri în poezia Pohod na Sibir, cu vibrațiile de jale nesfârșită a corului din Nabuco de Verdi.

Pentru caracterul dârz al tânărului revoluționar vorbește o întâmplare povestită de M. Sevastos, apropiat de el în anii lui ieșeni. Cică după ce ar fi ajuns la urechile tânărului Stere trădarea unei căpetenii a lor, prin trecere în tabăra țaristă, ia hotărârea nici mai mult nici mai puțin decât să-și pună capăt vieții prin spânzurare. Și numai fiindcă frânghia agățată de un cui nu prea stabil s'a rupt sub greutatea corpului, Stere scapă de la moarte după ce este transportat însă la spital unde rămâne câteva zile internat, ceace încă indică seriozitatea cu care a fost săvârșit disperatul gest al idealistului vândut. In 1888 trece în Moldova (1906) împreună cu Garabet Ibrăileanu, ajungând și profesor de drept constituțional la universitate. La Viața românească meritul cel mare al lui Stere residă în faptul că deși politic narodnicist, ceace înseamnă țărănist, deci nu socialist și nici atât comunist, a lăsat-o să se desvolte sub o direcție preponderent statică fără ca bineînțeles să-și abroge crezul poporanist. De Viața românească rămân legate numele lui M. Sadoveanu, Topârceanu, frații Teodoreanu, Demostene Botez și atâția alții uniți doar prin idealul lor artistic și deloc prin unul politic. Stere trebue considerat ca mentorul principal al Vieții românești, în această revistă punându-și la încercare nunumai forța ideologică dar și incontestabilul sau talent literar.

Curând trece în rândul partidului liberal unde va întări aripa lui stângă. Ionel Brătianu îl va prețui în felul său, folosindu-l după nevoie, pe post de ministru dar împiedecându-i afirmarea preferandu-l în locul lui Spiru Haret, după moartea acestuia, pe mai puțin experimentatul dar mai devotatul I. G. Duca. Deci astăzi suntem obligați să calificăm ca o eroare înscrierea lui Stere la liberali.

Despre activitatea lui Stere în general și cu precădere în timpul războiului mondial, a scris cu un suflu extraordinar, demn de un Plutarch al Românilor, maestrul Pamfil Șeicaru. Nu îi voi repeta gândurile publicate de altfel într'o carte de inimă în editura Carpații în 1956, dar amintesc că P. Șeicaru fostul erou al primului război mondial, arată dece Stere nu poate fi considerat trădător ci din contra unul din cele mai integre personagii ale istorie noastre.

Lumina ziarul său apărut în Bucuresti în Nov. 1917, după ce soarta războiului era pecetluită, nu a fost finanțat de nemți, ci scos prin mijloace financiare proprii. Stere a refuzat să facă parte din guvernul Marghiloman, activitatea lui fiind îndreptată contra dușmanului nostru natural, cum îl numise Take Ionescu, Rusia, pe cale de a deveni bolșevică. Incă să nu uităm că unirea Basarabiei cu patria mumă a avut loc la începutul lui 1918 în timpul retragerii din Moldova, contribuția lui Stere hotărâtoare fiind în săvârșirea actului respectiv.

După victoria din 1918, guvernul Brătianu nunumai că nu i-a intentat proces, dar Stere n'a făcut închisoare ca Slavici, Arghezi, și alți Ziariști colaboratori direcți la publicațiile germane din capitală. In 1919 intrarea în politică a lui Stere este sprijinită de Barbu Stirbei, intimul de cabinet al lui Brătianu, ceace încă vine să știe ca tot ceace a făcut Stere în timpul ocupației germane s'a bucurat de aprobarea lui Ionel Brătianu șeful guvernului român. Cabala îndreptată mai târziu contra lui Stere «tradătorul» a venit din partea rivalilor său politici N. Iorga, omul geniu dar și plin de venin și ură, cât și a partidului național țărănesc al lui Maniu, disputa având un caracter pur politic, murdară și tot atât de interesată, fapt ce-l scârbește pe Stere și-l determină să se retragă de pe arena socială.

Il vedem în acești ani pe Stere la Bucov, în grădina sa, bogată în pomi ca pădurea de la Iasnaia-Poliana a lui Tolstoi, un arbust fiind adus, după cum îi plăcea lui Stere să spună chiar din depărtata Siberie. In singurătatea lui, titanul mocnește ca un vulcan și până la urmă da naștere la capodopera vieții sale, «In preajma revoluției, sau istoria lui Vania Rautu». Nu-și va scrie pur și simplu memoriile căci are în gând să creeze un roman fluviu precum Balzac, Zola dar mai ales Lev Tolstoi.

Volumele privind exilul siberian cuprind pagini cum numai puține se găsesc în literatura româna. Ne oprim asupra unui pasaj descriind tundra dealungul fluviului Obi: «Totul era învăluit în lumina zilei, dar natura dormea! Niciun sunet de viață nu rupea tăcerea limpede a acestei feerii luminoase, nici un ciripit de pasăre nu învia văzduhul, nicio țâșnitură de pește nu frângea oglinda sumbră a apelor, nici-o făptură nu venea să împrăștie coșmarul singurătății



sălbatece a acestei nemărginiri mute, cu atât mai apăsătoare în zorile vii ale dimineții. Seara și dimineața, noaptea și ziua, se topiră într'un vis de tăcere și lumină».

Putem oare nega frumusețea de poeme în proză ale acestor descrieri egalate numai de marele maestru al genului respectiv la noi, Mihail Sadoveanu? Insași contradictoriul G. Călinescu își încheie astfel considerațiile: «Seria de romane» a lui C. Stere este în totalitatea ei o eroare, care destăinuie din fericire, în două volume, un solid prozator».

O analiză amănunțită a părții polemice și politice, aparținând lui Stere înzestrat cu geniul caricatural al unui Daumier ne-o da în cartea sa Pamfil Șeicaru. Dealtfel tot acolo găsim o demnă prefigurare a marelui singuratec Stere: «Adesea meditând asupra cazului Stere mi-am amintit de eroul lui Ibsen din «Un dușman al poporului» drul Stockman. Este un superb orgoliu afirmația eroului lui Ibsen: «Acela dintre oameni este mai puternic care este singur și nu depinde de nimeni». In atitudinea aceasta nietzcheiană este o înălțime morală de un nobil pesimism de reci și vaste singurătăți».

Alături de Hașdeu și Stere nu pot să nu fie amintiți, un Al. Donici, fabulist, fost ofițer rus, influențat mai ales de Crilov și Alecu Russo, autorul nemuritoarei Cântări a României, amintindu-și cu mult sentiment de satul basarabean al copilăriei sale, «un sat frumos, rășchirat între grădini și copaci, pe-o vale a codrilor Băcului, cu un păr mare în mijloc». Fiindcă acesta din urmă cu studii foarte de vreme în Elveția vorbind limba franceză mai bine ca pe cea maternă, ocupă un loc important în generația moldovenească din 48 a lui Kogălniceanu, Bălcescu, Alecsandri, îmi iau libertatea să trec pe lângă el insistând asupra unor autori nu atât de cunoscuți dar a căror activitate a fost de-acum total legată de pământul Basarabiei.

Primul este C. Stamati, născut în 1786 la Huși, dintr'o familie ardelenească, se stabiliește în 1812 la Chișinău, fiind funcționar în administrația rusească, în 1826 primește ordinul Sfânta Ana, împreună cu titulatura de cavaler. In 1821 cam concomitent cu C. Negruzzi, îl cunoaște pe Pușkin exilat pe-atunci în Chișinău.

C. Stamati face parte din generația de la începutul secolului, ctitoare de cultură românească, a lui Eliade Rădulescu, Asachi, Conachi, legând chiar cu ei prietenie. In 1866 este numit membru al societății literare române viitoarea academie română.

Stamati este în primul rând un excelent traducător nunumai din Lermontov și Pușkin, dar și din romanticii francezi V. Hugo, Lamartine, A. de Vigny, din cei englezi Byron, Th. Moore, Shakespeare, nelipsind nici Renașterea italiană cu Ariosto în deosebi.

Prin Al. Hâjdeu tatăl lui Bogdan, îl va influența pe fiu, cu osebire privind dacismul poporului român, Hașdeu însuși va scrie despre activitatea lui C. Stamati recunoscandu-l printre dascălii săi.

Ca scriitor original abordează inspirația populară și istorică socotindu-o ca un fundament stabil al ideii de naționalitate ceace îl apropie de programul Daciei literare al lui Kogălniceanu și deci de generația pașoptistă. Kogălniceanu nunumai că îi va edita lucrările dar îl și publică des în Dacia literară, primindu-l în rândurile alese ale revistei cu rol atât de important în propășirea culturii autohtone românești, cultivatoare a dragostei de patrie și a trecutului ei.

Poezia lui originală cuprinde o serie de balade cu caracter istorico-fantastic, privind tradiția noastră legendară, din care nu este omis nici elementul tracic. Comentându-i poezia, G. Călinescu îl considera mai mare în privința limbii ca Bolintineanu, în câteva puncte comparabil doar cu Eminescu. In continuare stilul lui Călinescu analizându-i baladele atinge cu aripile-i streșinile de sus ale frumuseții pasajele din logosul său de comentator fericit risipind arome de busuioace și chiparoasă: «Numai Eminescu a mai pus atâta invenție verbală în viziunile lui. Asemeni lui Asachi, pe de altă parte, Stamati desvoltă poemul în sens ariostesc, adică în direcția unui fabulos aulic, construit de un arhitect».

Povestea povestelor este privită ca un basm în versuri albe amestec reușit de duh popular, ariostim și poem burlesc. Și pentru a nu-l nedreptăți vom cita un fragment de poezie scrisă în manieră folklorică «plăcută lui Eminescu», una ce-i aparține nu rar și lui Arghezi în atelierul din lut stelar numit Cuvinte potrivite, cât și în unele picturi ale lui Teodorescu-Sion: Părul ei galben și lung / Ajungea pân'la călcâi, / Și pe spate reșchirat / Ca Beteala strălucea; / Ochișorii ca de șoim / In inimă răsbătea / Iar gurița îi era / Ca cireașa pe la Mai / Și dinții ca un sirag / De mărgele potrivit / și mai jos: Ca porumbița la piept / Și ca lebăda la gât; / Iar mânușitele ei / Chiar ca de ceară era; / Și piciorușele ei / In pumni le puteai lua. /

Costachi Stamati prin activitatea lui atât de legată de țara Moldovei, vine să ne demonstreze că pentru basarabean contactul cu literatura rusă este doar unul de împrumut cultural, adevărata matrice creatoare a Basarabiei aparținând țării românești așa cum a tratat-o și D. Cantemir în Descriptio Moldaviae.

Stamati-Ciurea Constantin se naște în 1828 la Chișinău și moare în 1898 la Caracușeni-Hotin. Este fiul lui Costachi cavalerul și al Ecaterinei Ciurea. Trăește mai mult la moșia din Caracușeni, preocupările sale fiind variate, ca la o fire enciclopedică dornică să știe cât mai multe. Scrie în limba franceză și rusă, dar paralel își redactează lucrările și în românește. A creat mult ca romancier, poet, autor dramatic și povestitor. Piesele sale de teatru astăzi uitate au fost jucate la Cernăuți cu deosebit succes reușind să introducă o adevărată modă.

Povestirile lui ar trebui să ne intereseze astazi în mod deosebit deoarece în ele ne este redată viața românilor basarabeni într'o formă de studiu etnografic. In romanul Insula Sagalin, apărut în 1894, descrie exilul siberian, deci îi premerge lui Stere, dând culoare vestitelor Gulaguri țariste, preluate și perfecționate de bolșevici până la temnițele halucinante ale lui Soltzenițchin, arătându-ne că sub cerul Rusiei nu s'a schimbat odată cu regimul, absolut nimica.

Zamfir Arbure, deși născut la Cernăuti în anul 1848, dintr'o familie de boieri moldoveni și moare la București în 1933, prin toată activitatea lui este un fiu strălucit al Basarabiei. Urmează academia militară de medicină din Petersburg, unde devine membrul mișcării narodnice, fapt pentru care este condamnat la exil cât și la temuta temniță Petropavlosk. După o trecere în Elveția, din 1877 îl găsim la București funcționar al Arhivei Statului, a cărui director era Hașdeu. Ca scriitor își redactează memoriile în volumele «Temniță și exil (1894), Nihiliștii (1891) și In exil (1896)». Mai este cunoscut și ca scriitor pentru copii prelucrând pentru ei pe Don Quijote de la Mancha de Cervantes, pe Robinson Crusoe de Daniel Defoe și Tartarin de Tarascon de A. Daudet. In acest loc îi citâm și lucrările neliterare ca Rusia țaristă asupritoarea popoarelor și îndeosebi monumentala sa monografie Basarabia în secolul al XIX-lea însoțită și de Dicționarul geografic al Basarabiei.

Ioan Sârbu născut în 1830 la Ignățel-Orhei, după ce termină gimnaziul dela Chișinău și se angajează ca slujbaș de judecătorie, preferă curând să împartă traiul unui gospodar țăran în comuna Măscăuți-Orhei unde în 1868 moare fiind înmormântat în biserica satului al cărui ctitor este. Fabulist și poet, nu s'a putut realiza după avântul simțirii sale, deoarece spre deosebire de toți ceilalți, nu a vrut să-și părăsească țara, înțelegând să creeze în condițiile vitrege ale stăpânirii rusești. In lipsa unei reviste locale va publica în Foiletonul Zimbrului din Iași celebra sa poezie Moldova, mărturisire de credință și imn trimis patriei strămoșilor săi și a inimei lui. La Chișinău i se tipărește în 1851 volumul «Fabule alcătuite în limba moldovinească», și pentru a nu lăsa nicio îndoială la ce se referă citâm din cuvântul său înainte: «eu nu m'am lenevit a le urma lor și a traduce aceste fabule în limba Moldovinească, care socot că îți vor fi de folos și cred că de ai avea cea mai mică picătură de sânge Român ai sălta văzând în mâinile tale această cărticică». Ioan Sârbu, luptător pentru limba românească, ne apare în timp ca un gigant, a cărui umbră stă aruncată peste întinsul pământ al Basarabiei, aducându-ne aminte, ei, cel mai pur poet basarabean, că a fi moldovean înseamnă a fi român și nu un alt popor cum cu toată violența se trudesc să susție cutropitorii lui de astăzi.

Deși nu face parte propriu zis din preocupările noastre de față, îl amintim totusi, pe basarabeanul născut în Cahul, mareșalul Al. Averescu. Militar de o mare ținută și distincție, unul din conducătorii luptelor de la Mărăști, în politică nu întâmplător a mers împreună cu transilvăneanul Oct. Goga. Prins în caruselul politicianismului românesc dintre cele două războaie mondiale, va rămâne până la capăt și el un izolat, ca Stere, deși pe alte meridiane, apropiindu-se, prin toate nazuințele nației ce-l căuta după marea Unire, de popularul general francez Boulanger, cântat de Maurice Barrès în L'appel au soldat; la fel de învins, sinuciderii îi preferă un portofoliu de ministru în guvernul carlist al lui Miron Cristea din 1938, an când și moare. Cred că asemenea lui de Gaulle, peste ani, și Averescu s'a simțit copleșit de regretul soldatului târât în dezonoarea politicii. Dacă ținem seama că greșelile ce i s'au imputat aparțin nu atât persoanei sale cât epocei, vom admite ca cel puțin o nedreptate că până astăzi nu s'a scris în limba neamului său o carte obiectivă despre viața și activitatea acestui alt mare basarabean, mareșalul Al. Averescu.

In 1937 publica în editura Cultura Națională, un volum de peste 400 de pagini intitulat «Notițe zilnice din războiul din 1916-1918». Filozoful P. P. Negulescu în articolul, Omul care ne părăsește, «din Curentul anului 1938, pune pe mormântul lui următoarele jerbe de cununi împletite din florile, vesnic deschise, ale cuvintelor: «Așa a luat naștere, în primăvara anului 1918 ca un produs neașteptat al unei porniri spontane, acea Ligă a poporului despre care generalul Averescu a zis odată că nu el o crease pe ea, ci ea îl crease pe el ca om politic» și în continuare «Invidia unora și nerăbdarea altora s'au coalizat atât în timpul primei lui guvernări cât și în timpul celei de a doua, ca să-l împiedece să facă tot binele de care era capabil».

Dintre urmașii din secolul nostru îl amintesc din pleiada de poeți, pe Alecu Mateevici. Basarabean din Bugeac, născut în 1888 în Căinar, moare în 1917, de tifos la Chișinău, după ce ca preot militar a luat parte la lupta de la Mărășești.

Călinescu scrie că ar fi ajuns poet mare dacă ar fi trăit, doar și așa cât a fost s'a priceput să scoată miresme din ritmurile populare cum numai Eminescu a mai făcut-o. «Il cinstim citind două strofe din minunata lui poezie Limba românească: Limba noastră-i «frunză verde» / Sbuciumul din codrii vesnici / Nistrul lin, ce'n valuri pierde, / Al luceferilor sfetnici. / Limba noastră-i vechi izvoade, / Povestiri din alte vremuri / Și cetindu-le'nșirate, / Te-ntorci adânc și tremuri».

Ajunși iar la apa Nistrului sub reverberațiile de bazalt aurit, de aurorele soarelui, ale cetăților întinse dela Hotin la Cetatea Albă, nu vom putea să ne despărțim așa ușor de incantațiile sale. Nistrul lin, cu luceferi sfetnici, a atras spre malurile lui ca un miraj, pe mulți scriitori, oferindu-le Fata morgana a unui vis de dragoste, neobișnuit și plin de mistere, născut de altfel pe meleaguri unde nu se întâmplă nimica altăceva.

Doresc ca aceste rânduri să fie dedicate femeii basarabene astăzi abrutizată și transformată în robot de muncă, pierzându-și orice urmă de feminitate după cum ne-o prezintă unul ce-o cunoaște și se află printre noi, N. Lupan.

In acest context reinvie Gib Mihăescu și romanul Rusoaica, în care eroul său Ragaiac ascuns într'o cavernă de pe malul-graniță al Nistrului visează femeia rusă a lui Tolstoi sau Turgheniev. De remarcat că și aici ca mitul necunoscut al spiritului slav, cu totul nejustificat romanțat pe coardele de eben ale imaginației. De fapt viziunea lui Gib Mihăescu este una întreținută de febre, nu altfel ca cea a lui Macedonski din Cartea de aur, Thalassa rănit senzual pe Insula serpilor, simbolizează refrenul din poezia lui Verlaine-Mon rêve familier: «Je fais souvent ce rêve étrange et penetrant / D'une femme inconnue, et que j'aime et qui m'aime / Et qui n'est, chaque fois, ni tout a fait la même / Ni tout a fait une autre, et m'aime et me comprend».

Femeia cântată de Gib Mihăescu nu există decât în reprezentarea lui străluminată de soarele unei Sahare a patimilor trupești, ca și la Alain-Fournier ni se relevă dragostea față de un Vis închipuit și nu de femeia însăși.

Confratele nostru N. Stefănescu-Govora în romanul său Undeva pe Nistru își petrece și el eroii într'un oraș așezat pe malul fluviului de Răsărit al țării, Tighina, numai că irizațiilor tulburi dostoiesciene îi sunt opuse monotoniile atmosferei provinciale cehoviene, visul apărând ca un trandafir tăiat deci pus în glastra fără luciu a realității. Lealea Maziiu eroina romanului are un caracter cu totul depărtat de Anna Karenina lui Tolstoi, mai asemănător cu al femeii lui Ibsen, Nora, părăsindu-și bărbatul și iubitul atunci când află că ei nu o înțeleg, adică sunt prea mici pe lângă ea.

Și dacă romanul lui Gib Mihăescu ar fi putut avea loc oriunde intraltă parte, cel al lui Govora este strict raportat la cadrul de pe malul Nistrului, cinstind femeia, nu cum ar trebui să fie ci cum este ea, restabilind demnitatea nunumai a basarabencei.

In același context nu poate fi omis Radu Tudoran, nu ofițer de marină și aviație ci de infanterie, autorul lui Un port la răsărit Cetatea Albă și Orașul cu fete sărace. Născut în Brejoi-Prahova, scriitorul dă viața multor personaji de roman a căror aventură se pierde în ceața unor golfuri himerice de unde corăbiile își iau drumul înspre marea numită a Visărilor. E. Lovinescu a fost atât de fascinat de Un port la Răsărit încât spunea în 1941, că ar vrea să mai trăiască până va mai putea să citească încă un roman de Radu Tudoran.

Spre deosebire de fratele său Geo Bogza, soarta sa de după 1944 s'a desfășurat dreaptă fără compromisuri. Amator de călătorii, des itinerariile sale cad în plasa, țesută cu firele de nestemat, a Reveriei, nu cultivă metafora scuturată din zarzării cerului a ieșeanului Ionel Teodoreanu, ci în stilul său ca'n oglinzi de cleștar se răsfrâng cântecul, danțul și mireasma, de primăvară a Zânei născute din spumele Aurorei, Poezia.

La acest capitol îl mai pomenesc și pe boerul Teodor Vârnav născut în 1801 în Floreștii Tecuciului, din tată moldovean și mamă, basarabeană de prin Soroca. Mai târziu după ce ocupă o slujbă de conțopist la Hotin cumpără moșie în aceiași regiune, unde prin 1845 scrie cartea intitulată Istoria vieții mele. Deși publicată doar pe la sfârșitul secolului de Arthur Gorovei, lucrarea poate fi reținută ca prima carte de amintiri din literatura română. In ea se descriu tablouri din viața nobilimii moldave, basarabene și a altor pături sociale cu nenumărate referințe la ocupația rusească. Fără pretenții literare, Istoria vieții mele de Teodor Vârnav exprimă felul de a fi, simplu și măsurat, al boerimii autohtone, așa cum o face și celălalt boer luminat Dinicu Golescu în Insemnarea călătoriilor sale.

Alaturi de cei mai sus comentați nu uităm nici pe poeții exilului nostru, dintre aceștia dau glas lui Vasile Posteucă cu un fragment din a lui Jale basarabeană: «Tu Hotin, străbun Hotin, / Ești azi singur și străin, / Și păgânii vin și vin... / Voi stejari de la Tigheci / Dați alarma pe poteci / Să-i strivim pe venetici... / Furtunos să ieși din maluri, / Peste șesuri, peste dealuri / Si să-i îngropam sub valuri... / Să le dăm pământ sub glie / Tuturor ce-or sa mai vie / Românie, Românie...».

Bineînțeles nu poate fi absent din locul venerat, Mihai Eminescu, vesnic viu și sfânt, ciboriu pe altarul inimii poporului său, mai ales al celui aflat în pribegie, cum suntem noi astăzi: «De la Nistru pân'la Tisa / Tot Românul plânsu-mi-s'a / Că numai poate străbate / De-atâta străinătate / Din Hotin și pân'la mare / Vin muscalii de-a călare / De la mare la Hotin / Mereu calea ne-o ațin. / Din Boian la Vatra Dornii / Au umplut omida cornii / Și străinul te tot paște / De nu te mai poți cunoaște».

Iată cum se poate scrie, nu într'o poezie ci în câteva versuri toată tragedia seculară a unui popor.

Revenind la noțiunile de spirit și spiritualitate ca și categorii ale genezii culturii, ele trebuesc diferențiate de formele de stil propriu zise, acestea stând în raport direct cu modul de exprimare al artistului în opera sa pe când cele dintâi reprezintă condițiile creatoare ca premize de obiectivizare, relația fiind după L. Blaga cea dintre orizont și stil.

Strânsa dependență a lor, doar sunt termeni asezați pe circonferința unui aceluiaș cerc, ne explică de ce Wölfflin admite existența unui stil individual, național și al epocii, pe când John Ruskin, alt filozof al artei, se referă la spiritul individual, național și al epocii. Si dacă de la Saint-Beuve, Taine, chiar Brunetière, suntem învățați să pornim dela caracteristicile generale ale spiritului național la stilul complex al creatorului, în lucrarea noastră am purces din condiții ușor de ghicit, pe un drum invers, cautând să explicăm însușiri oricum generale și amorfe din formele mult mai diferentiate ale creației de artă și al destinului creatorului ei. Dealtfel procedeul departe de a fi original, a fost descris de J. Ruskin, ca metodă, atunci când el consideră că opera de artă poate fi tratată de aproape cu lupa sau de la distanță, bănuind într'o sculptură sau piesă arhitectonică de exemplu numai proeminențele lor, adevarăte contururi ale sufletului omului cuprins în ele, Ana cea închisă în zid din mitul Meșterului Manole.

Mergând pe acest drum am urmărit ca din activitatea marilor cărturari basarabeni să las să se diferențieze spiritul pământului autohton, născut și nu făcut, miel luminat pe plaiul spațiului mioritic al nemuririi românești.

Trăgând unele concluzii privind firea sau spiritul basarabeanului subliniem că aparține unui luptător intransigent și cinstit legat de ogorul țării sale de unde dragostea sa netărmurită pentru libertate și țăran, idealuri călite în cursul unei lungi dominații straine, înrudiri comune dealtel cu ale fratelui său ardelean. Nu întâmplător în 1912 când la Arad lupta polemică dintre Tribuna lui Goga și Românul lui Goldiș luase proporții condamnabile, din partea României, pentru împăcarea părților este trimis basarabeanul Stere Poziția lui socială și mai ales experiența de vechi luptător îl recomanda ca pe o mare personalitate impunând respect și ascultare. După intervenția lui, conflictul s'a aplanat Tribuna încetându-și apariția iar Oct. Goga trece în țara românească. Impresionantă în acele zile este întâlnirea lui Stere cu Mihai Veliciu bătrânul memorandist, leul de la Chișinău-Cris, retras în satul sau natal din cauză de boală. Așa au ajuns să stea la aceiași masă doi comandori de piatră, eroi ai faptei, cum un secol doar rar naște, Mihai Veliciu aparținând veacului apus, C. Stere celui răsărind.

Lupta basarabeanului diferă de lupta ardeleanului nu numai prin puterea mult mai barbară a dușmanului, dar încă și prin condițiile celei mai elementare strategii. In Ardeal munții cântați cu atâta patos de Aron Cotruș erau și sunt înfrățiți cu Românul, din ei pornind la rascoală Moții lui Horia și Avram Iancu, în ei apărându-se ca în niște cetăți. Basarabeanul este un om de șes ori se știe că în general acesta se împacă greu cu revoluția și fiindcă nu poate să înfrunte pe față dușmanul mult mai puternic, preferă fronda zisă ilegală, dusă în secret, conspirativ, de cele mai multe ori cu o mască bine aleasă, pusă pe obrazul intențiilor sale. De-aici va decurge și caracterul mai ascuns, greu accesibil al basarabeanului, în parte și aceasta a contribuit la izolarea lui Hașdeu și Stere, mari singurateci, necrutători polemiști, preferând succesului public, solitudinea celui ce servește un ideal, cu abnegație, fără compromisuri, de unde și totala incapacitate de a se adapta la o societate coruptă.

Pentru a vedea că pe lângă acești factori, anumite înflorituri ale caracterului baroc au și alte origini mult mai vechi, l-aș reinvia pe scena relatărilor mele pe basarabeanul Ioan Prale, născut la Vulcinetul Răzeși-Soroca, în anul 1769. Fire sucită, ieșită cu totul din comun, Gr. Alexandrescu îl găsește potrivit pentru a fi ținta satirelor sale, pe când cărturariul Arune Pumnul îl consideră geniu universal, «poet, music, arhitect, croitor, ciobotar și aflător de lucruri nouă», așadar un fel de Leon Battista Alberti al nostru. Lui Veniamin



Costache, mitropolitul, îi înaintează un proiect de nou alfabet, numai șapte semne, numerele fiind reduse la nulă și linie. Cu astfel de procedee fantastice, fiind parcă un personaj coborât din vreo povestire al lui Hoffmann, înrudit pe departe cu doctorul Copellius, Prale va născoci cuvinte noi, versurile lui sunând ca animate de un cod adacadabrant: Csenofon — albină, / Isocrat-Sirină, / Omir arcinsti-o / Ei de ar privi-o, / în proză cu nimic mai coherent așezând pomul lângă al său lapte». Brodând pe gherghetul ilogicii hieroglife cu înteles numai pe hârtia propriului eu, putem să-l cinstim pe Ioan Prale cu titlul de predecesor, cu mult înaintea cunoscutului Urmuz, al artei zise absurde.

Eminescu îi va alătura pe Daniil Scavinschi, de fapt bucovineamul Scavin. Precum știm din legenda transmisă de Costache Negruzzi, Daniil mic de statură și romantic, își înăbușea sensibilitățile și nevroza cu picături de opiu și mercur ultimul la modă pe aceea vreme. Intr'o zi căzându-i mustățile superba podoabă a chipului, nu poate supraviețui accidentului și se hotărește să ia mai multe din hapurile cu otravă, săvârșindu-se din viață ca o altă deformată figură hoffmannescă.

Intr'un vers, monument și statue, din Epigonii, Eminescu îi unește ca pentru vecie, pe Dioscurii bizari ai culturii românești:

«Prale firea cea întoarsă, Daniil cel trist și mic».

Nu se poate nega influența culturii austro-ungare și germane asupra ardeleanului, prezență până la marele L. Blaga, precum nici a celei balcanice în cel mai superior înțeles al cuvântului asupra vechi Munteniii. Moldova și în parte Oltenia reușind să se ție departe de orice influență străină au dus și cel mai bogat și original aport în desvoltarea culturii românești.

Așadar nimeni nu va tăgădui influența culturii rusești asupra basarabeanului, cei mai mulți după cum am văzut au făcut studii la Moscova, au cunoscut limba rusă din care au și tradus și s'au lăsat influențați. Se va admite că pentru ei Rusia înseamnă țara de studii, ca Franța sau Germania pentru ceilalți, nimeni gândindu-se să-i facă pe cei din urmă francezi ori germani, lucru ce rămâne evident valabil și pentru basarabean. Și când zic influență rusă mă gândesc la Rusia lui Tolstoi, Dostoievschi, Turgheniev și nu la cea de astăzi, temniță a popoarelor.

Incă mai subliniez că stăpânirea rusă asupra Basarabiei a fost atât de sălbatecă și intransigentă încât nu a permis decât desvoltarea unor mari individualități, cele mai multe fiind nevoite să părăsească țara, oprindu-se în mod ostentativ, unirea într'un colectiv, deci făurirea unui fel de școală ardeleană. Aceste fapte clarifică dece Basarabia nu a putut să participe decât timid la renașterea culturală a României de după 1918, rănile ei adânci provocate de asuprirea dușmană cereau timp mult mai îndelungat, pentru vindecare.

Din retrospectiva istorică a lui Negrescu și același Zamfir Arbure, aflăm că în 1825 murind țarul Rusiei Alexandru, îi urmeaza Nicolae I un mare autocrat, sub el introducându-se în Basarabia întunecata politică de rusificare. Opera mitropolitului Gavriil Bănulescu-Bodoni, organizatorul eparhiei ,seminarului teologic și tiparniței din Chișinău, unde s'au editat zeci de mii de cărți în limba românească, este anulată, limba moldovenească fiind scoasă din școli, biserică și administrație, înlocuită peste tot cu cea rusă. Poporul român din Basarabia este transformat într'o hoardă de robi, mulți din ei suferind deportarea în Siberia. După aproape un secol de oarbă sclavie, guvernul rusesc arată oarecare toleranță, prin 1913 apar la Chișinău, revistele Cuvântul moldovenesc și Glasul Moldovenesc, în jurul lor grupându-se poeții, Alecu Mateevici, Ion Buzdugan și Panait Halipa. Ca reprezentant al idealului tuturora, la congresul învățătorilor din 25-27 Mai 1917, din Chișinău, Mateevici sublinia că «suntem Moldoveni, fii ai vechii Moldove, însă facem parte din marele trup al românismului și trebue să ne zicem Români...» trimițând un gând credincios țărănimii: «Să nu uităm norodul, țărănimea, care a suferit atâta până acum! Să-l luminăm, să mergem mână în mână cu el, căci fără noi el nu poate nimic, după cum nici noi nu putem face nimic fără el. Să-l îndreptăm pe calea adevărului, cu fapte iar nu cu vorbe. Mântuirea țărănimei e în noi și a noastră în ea!»

După primul război mondial apare revista Viața Basarabiei, Pan. Halipa publicându-și volumul de versuri Flori de pârloagă, prefațat de Mihail Sadoveanu și mult apreciat de Duiliu Zamfirescu. Halipa este un poet țăran, dar unul apropiat nu atât de Coșbuc, ci de Iosif patriarhalul cu dorul dulce al copilăriei apuse. Opus lui, Iion Buzdugan, în Mirezme din stepă, este considerat ca cel mai reprezentativ poet basarabean dintre cele două războaie mondiale, adoptând autohtonismul expresiilor cu iz decent al poeziei moderne. Desi amândoi poeții trăesc mult după 1944, lira lor tace, ca sub cnut, precum este unde se află înșiși pământul drag al Basarabiei.

Ii mai pomenesc pe Al. Boldur, istoric și filolog, cu lucrarea «La Bessarabie et les relations russo-roumaines» publicată la Paris 1927, pe Ștefan Ciobanu, membru al Academiei Române vechi, cu opera «Cultura românească în Basarabia sub stăpânirea rusă, Chișinău 1923 și însfârșit pe George Bezviconi cu Scriitori basarabeni moderni, Chișinău 1938.

Cu toate inumanele lui prigoane, naționalismul și țărănismul basarabeanului nu are nimic comun cu mesianismul pravoslavnic al lui Lev Tolstoi și nici cu revizionismul psihologic al filozofiei creștine propovăduit de Dostoievschi, Hașdeu, Stere și toți compatrioții săi, prin spiritualitatea lor impregnată de iubirea de neam și țară se alătură de Eminescu, Vlahuță, Goga deci aceleași matrici creatoare naționale, din spirit revărsat în stilul specific, de data aceasta fără hotare despărțitoare.

Pământ suferind o robie și un proces de desnaționalizare precum niciunul altul al țării, pe Românul basarabean îl ține în picioare dragostea lui pentru glie, etos nepătruns și de nezdruncinat, cum grăește în gura lui Mircea cel bătrân din Scrisoarea a treia a lui Eminescu: «Eu? Imi apăr sărăcia și nevoile și neamul... / Și deaceea tot ce mișcă'n țara asta, râul ramul, / Mi-e prieten numai mie, iară ție dușman este, / Dușmănit vei fi de toate, făr'a prinde chiar de veste; / N'avem oști, dară iubirea de moșie e un zid / Care nu se'nfiorează de-a ta faimă Baiazid!»

Apropiindu-mă de sfârșitul prelegerii, menționez că nu am avut altă pretenție decât de a prefigura anumite impresii de ale mele într'o schiță generala cu scopul deloc ascuns de a atrage atenția asupra unei spiritualități românesti condamnate astăzi, sub domnia Leviatanului roșu, la dispariție.

Sunt demne și de sprijinit, toate acțiunile politice dar cred că nu-i suficient. Căci dacă politica aparține momentului, cultura este fiica veșniciei, deci merg pe același drum, completându-se. Atâta timp cât în țară și cuvântul Basarabia apare tratat cu suspiciune, este de nevoie să ne străduim să menținem noi în lumină tot (ceace ține de viața culturală a Basarabiei, de a o împlini artistic și științific, de a o turna în bronzul perfecțiunii.

Deci ne revine datoria sfântă să înălțăm spre zenit către culmile cu atribute orfice, stindardul luptei noastre curate, pe care să scriem cu sângele strămoșilor, mare și neșters, ceace am numit drept, permanențe de aur, nici când lovite de rugina vremii, ale culturii basarabene.

Și să nu uităm cele scrise de Zamfir Arbure, în articolul Basarabia și Basarabenii din Calendarul Minervei, 1914, căci cuvintele sale sunt tot atât de actuale și azi: «Așadar în fața Românilor din Basarabia să lăsăm la o parte prudența oamenilor noștri politici și cu un singur glas dintr'un capăt al țării până la altul să zicem mereu rusului: Oprește, nu sugruma neamul nostru din Basarabia».

Aduc pe această cale mulțumirile mele dlui V. Bendescu pentru datele bibliografice pe care cu atâta mărinimie mi le-a pus la dispoziție. La fel și lui N. Șt. Govora pentru unele sugestii de valoare.

Av. TRAIAN POPESCU

## BOLȘEVISMUL SE CLATINA!

Doamnelor și Domnilor, Frați Români,

Cu prilejul acestei comemorări a șaizecișitrei de ani de la reîntoarcerea la patria mamă a Basarabiei Românești, Comunitatea Românilor rezidenți în Spania, în frunte cu Pre-

ședintele ei Dommul George Demetrescu, care din motive de sănătate n'a putut fi astăzi printre noi, m'au însărcinat să vă aduc salutul lor frățesc și călduroasa lor adeziune la toate manifestările ce vor avea loc cu această ocazie, ca: moțiuni, proteste sau rezoluții românești, împotriva brutalității și nedreptății istorice, cu care Basarabia, Bucovina și Tinutul Herței au fost smulse din nou din trupul Tării noastre de către Rusia Sovietică prin trădarea dela 23 August 1944. Trăim momente decisive pentru soarta bătrânului continent și există indicii sigure că poarta închisorii atâtor popoare europene, se va deschide. Molohul sovietic, cu toate că dispune de o imensă forță militară, se clatină.

Agresivitățile continui, pe toate meridianele planetei, au deschis ochii și celor mai fanatici partizani, asupra primejdiei pe care o reprezintă pentru conviețuirea tihnită a omenirii.

Când nedreptățiții atâtor minciuni, cu care au indus lumea în eroare, se ridică vijelios și-și cer drepturile încălcate: bună starea muncitorilor libertatea de mișcare și gândire, drepturile omului, o viață demnă în care să se bucure cu toții de rezultatul muncii lor nu numai oamenii partidului, e viziunea precisă a ceeace va urma, indiferent de noile sacrificii cerute.

Politicieni nepricepuți, pentru a consolida o pace precară și impusă, au sacrificat Europa de Est, predând între 1939-1945, cu voia lor monstrului sovietic, 11 state cu tradiții milenare, din acel spațiu. Victimile însă nu s'au resemnat și conștiente de nedreptatea înfăptuită, au protestat continu, fie prin refugiații lor în Occidentul liber, fie prin revolte locale, care s'au succedat — începând cu Berlin, Germania Democratică, Ungaria, Cehoslovacia, România (Petroșani) și recent Polonia crucificată de proprii ei aliați.

Freamătul desperării acestor popoare va fi mai puternic decât toate forțele militare ale IADULUI comunist, de care praful se va alege.

Când Dumnezeu a decis ca reprezentantul lui pe pământ, să fie un fiu al uneia din aceste țări, este semnul voinței lui divine de a pune capăt atâtor suferințe și lucruri nedrepte. De aceia și voi frați basarabeni, bucovineni, și locuitori ai Herței și voi români de acasă care suferiți pe grumazul vostru jugul comunist, precum și voi toți ce trăiți departe de glia străbună în vitregia exilului, pregătiți-vă sufletește pentru lupta pe care o vom duce în comun cu toții, pentru a putea să ne bucurăm împreună de binefacerile acestei biruințe.

Așa să ne ajute Dumnzeu.

Ing. CATALIN NITESCU



## UNIREA BASARABIEI CU PATRIA MAMA
## 27 MARTIE 1918



OMUNITATEA Românilor din Franța mi-a făcut onoarea de a fi purtătorul sentimentelor sale de simpatie față de frații noștri basarabeni, pe care îi sărbătorim astăzi pentru actul lor de înalt patriotism ce l-au făcut acum 63 de ani, la 27 Martie 1918, când într'un elan de cvazi-unanimitate, s-au realipit la țara mamă de care fuseseră despărțiți mai bine de 100 de ani, prin tratatul dintre Napoleon și Alexandru, în urma conferinței de la Erfurt.

Basarabia, unde flacăra românismului, a limbii și spiritualității românești nu s'a stins niciodată, revenea pe făgașul normal al continuității istoriei românești de unde fusese scos prin acordul arbitrar mai sus amintit. Basarabia, ținut pe ale cărui plaiuri, glorioase fapte istorice ale domnitorilor și armiei române, relicve istorice de cetăți, castele, mânăstiri și biserici, aduc mărturie, dacă mai era nevoie, de caracterul său de pământ românesc.

In sfârșit, visul secular al românimii și al lui Eminescu se împlinise. Tara își găsise hotarele ei naturale, prin istorie și limbă, ROMANIA MARE se întindea «de la Nistru pân'la Tisa».

Din păcate, acest vis de fericire nu a durat decât 22 de ani și s-a transformat prin brutalitatea caracteristică a comunismului în coșmar, mai întâi pentru basarabeni și o parte din bucovineni și câțiva ani mai târziu pentru întreaga suflare românească.

Dar nu despre istorie vreau să vă vorbesc, au făcut-o alții vorbitori mai calificați decât mine, ci despre cum simțim noi, generațiile născute după 1940, moștenitori involuntari, toate aceste evenimente ce au dus la ciopârțirea pământului românesc, prin pierderea Basarabiei, a unei părți din Bucovina și a ținutului Herța, și poate mai grav la înfeudarea națiuni românești uneia dintre cele mai cumplite tiranii ce lunga sa istorie a cunoscut, tiranie ce îi amenință însăși existența.

Care au fost condițiile și cauzele care au dus la pierderea acestor pământuri românești și mai târziu a însăși independenței naționale? In urma căror evenimente și a căror fapte?

Stiu, s-au scris multe și s-au dat explicații numeroase, dar care este adevărata realitate? Ni s-a spus și ni se spune că condițiile erau excepționale, că aveam de înfruntat o mare putere, că sărăcia poporului ,lipsa de mijloace și alte multiple cauze interne slăbiseră țara, că evenimentele și coalițiile internaționale erau împotriva noastră și câte altele. Motive și iar motive. Bine dar de ce, cum și pentru ce? Intrebările năpădesc și răspunsurile sunt greu de găsit căci se impun... tăceri.

Mă întreb mai întâi: era pentru prima dată în istoria noastră că independența și existența națională ca și integritatea teritorială erau puse în primejdie? Răspuns fără greutate NU, căci istoria e mărturie vie. Dar atunci...

Oare ce făcea ca stămoșii noștri DACII să înfrunte cu atâta dârzenie și curaj, ținând piept decenii puternicelor legiuni romane, preferând moartea cu zâmbetul pe buze și cu pumnul de țărână pe piept, în locul înfrângerii sau a sclaviei?

Oare ce îi îndemna pe plăieșii lui Mircea, ai lui Mihai Viteazul sau ai lui Stefan cel Mare să învingă în repetate rânduri trufia și forța nenumăratelor armate de ieniceri turci sau a hoardelor tătare, înecându-i fie în Dunăre, fie în Nistru?

Oare ce îndemna pe dorobanții armatelor române la 1877 să ia cu asalt și să cucerească cu atâta vitejie redute ca Grivița și Plevna, considerate de alții de necucerit, stârnind atâta admirație?

Oare ce i-a determinat pe ostașii români de la Mărăști, Oituz și Mărășești să încalece pe deșelate și pe jumătate goi, să înfrunte puternica armată nemțească, măturând batalioane și regimente în iureșul lor neînfricat, sau ceva mai târziu când au învins hoardele lui Bela Kun, liberând Ardealul românesc?

De unde aceste sentimente puternice de vitejie și curaj și de unde această forță internă de patriotism?

Răspunsul e simplu: dragostea întregului popor român pentru pământul strămoșesc, pentru datinile străbune, pentru cultura și spiritualitatea sa națională, urmând ca un tot, ca o singură suflare, pe regi, pe domnitori sau căpetenii care se confundau cu identitatea și spiritualitatea lui națională, care păstrau avuțiile și bogățiile țării, care urmăreau bunăstarea și fericirea poporului.

Dar de ce nu s-au găsit aceleași sentimente, de ce nu s-au canalizat aceleași forțe și în cazul ultimatumului pentru Basarabia? Și ceva mai târziu Ardealul de Nord? Dispăruseră în națiune aceste îndemnuri profunde? Nu, bine înțeles...

Se transformaseră în schimb regii și căpeteniile. Regii și conducătorii destinelor țării din perioada interbelică nu se mai confundau cu identitatea și spiritualitatea națională, noțiuni golite de orice sens pentru ei, bogățiile țării erau vândute dacă nu erau deja în mâini străine, bunăstarea și fericirea poporului cuvinte bune doar pentru promisiunile electorale și uitate imediat după.

Ruptura era completă. Națiunea devenise un trup fără cap iar conducătorii un cap fără trup. Seva țării și a națiunii nu mai ajungea la cap, dându-i înțelepciune, forță și cutezanță, iar trupul fără cap devenise inert, amorf și fără putere de reacție.

Această ruptură explică adevărata neputință de apărare în fața evenimentelor care au dus la amputarea țării de una dintre cele mai frumoase și mai mănoase regiuni și mai târziu la pierderea independenței. In zadar se încearcă astăzi, de cei ce au greșit la acea vreme, să justifice aceste evenimente. Suferințele au fost imense, memoria țării este vie încă și judecata ei va fi teribilă.

Desigur se poate pune întrebarea dacă și astăzi, asemenea sentimente mai sunt propii poporului român, după 40 de ani de tiranie comunistă? Răspunsul este categoric pozitiv. Personal am avut în ultimii 15 ani, în două ocazii prilejul să-mi pot da seama de existența lor.

Primul prilej mi-a fost oferit de vizita președintelui Nixon la București unde populația capitalei i-a făcut o primire triunfală, jenantă pentru autorități. Pe fețele oamenilor numai zâmbete, iar în ochi numai scântei de fericire, semne exterioare a pâlpâirii flăcării speranței ce se născuse în sufletul lor, speranța unei posibile eliberări de sub jugul sovietic.

Al doilea prilej mi-a fost ocazionat de către evenimentele din Cehoslovacia din anul 1968. Pe toată perioada «Primăverii din Praga» aceleași transfigurări ale speranței se citeau pe fețe, urmate de crunta desnădejde și tristețe la știrea înăbușirii ei sub șenilele blindatelor sovietice. Dacă în acele momente un «șef, un conducător» s-ar fi ivit pentru a-l conduce pe drumul gloriei, poporul întreg ar fi fost capabil de fapte ce ar fi egalat trecutul gloriilor străbune.

De aceia mă gândesc la ziua când acest popor atât de încercat, își va redobândi libertatea și mai ales la această flacără arzătoare atât de proprie lui, flacăre ce va fi purificatoare ca aceea în sensul biblic, făcând să dispară pentru totdeauna cauzele ce au dus la această lungă perioadă de pierdere a identității naționale.

Avem deci fiecare dintre noi datoria ca în sufletele noastre să menținem și să transformăm această flacără în vâlvătaie, pentru a arde tot ce a mai râms impur în noi, să le unim într'un singur rug nimicitor, la căldura căruia să se topească toate veleitățile personale și să dispară toate diferendele dintre noi.

In același timp să servească de lumină și să aprindă sau să reaprindă flacăra naționalismului în sufletele celor ce nu au avut-o sau au lăsat-o să se stingă.

Avem cu toții o singură, mare și neprețuită datorie, să ne eliberăm țara «de la Nistru până la Tisa și din Herța până la Dunăre», până la Marea Neagră.

Parafrazând naționaliști spanioli și terminând cu cei români să TRAIASCA ROMANIA, UNA, MARE SI LIBERA și să facem O TARA CA SOAREL E SFANT DE PE CER.

Așa să ne ajute Dumnezeu!

DOAMNA EUGENIA DUMITRESCU



## BASARABIA
## PAMANT ROMANESC SUB JUG
## STREIN

Corifeii comunismului, din nefericire nu mai sunt în viață —, cu siguranță ei ar fi condamnat imperialismul sovietic și Basarabia ar fi rămas în componența statului român.

Karl Marx și Frederich Engels n'au pierdut niciodată ocazia, să nu condamne imperialismul rusesc și să apere drepturile poporului român asupra Basarabiei. Karl Marx scria în însemnările sale despre români (că) «Turcia nu putea ceda Basarabia, fiindcă nu-i aparținea». Tot Marx condamna în anul 1853 «cuceririle țariste» arătând că dela Petru cel Mare, Rusia și-a deplasat frontierele în direcția Berlin cu 1.100 Km, în direcția Constantinopol cu 800 Km, în direcția Stokholm cu 1.000 Km și în direcția Teheran cu 1.600 Km.

Dacă ar fi trăit în zilele noastre, Karl Marx ar fi putut constata că odată cu dispariția imperialismului țarist și formarea unei orânduiri noi, care are la bază tocmai învățăturile lui și ale lui Frederich Engels, alte noi popoare au fost înglobate în «închisoarea popoarelor, Rusia».

Sigur, nu s'ar fi bucurat ca la Moscova să se vorbească de marxism, iar frontierele Rusiei să se întindă în detrimentul altor țări. El condamna la timpul său anexarea Basarabiei dar astăzi, Basarabia, nu numai că este închisă, dar ce este mai grav — ea este împărțită pentru a putea fi mai ușor rusificată.

Comemorând ziua de 27 Martie 1918, data când SFATUL TARII întrunit la Chișinău și constituit pe baza Decretului asupra drepturilor popoarelor la autodeterminare — semnat de Ilici Lenin și Iosif Stalin —, când s'a hotărât cu majoritate de voturi ca BASARABIA să se reunească cu ROMANIA, rezidenții români din afara hotarelor din Germania, Franța, Belgia, Olanda, Spania, Elveția, Austria, Danemarca, Suedia, Norvegia, Italia, Canada și Statele Unite, întruniți la Colonia astăzi 28 MARTIE 1981, au adoptat următoarea.

## MOTIUNE

1. Demască falsificările antiștiințifice lansate de URSS și răspândite în lumea largă cu intenția de a duce opinia publică în eroare că locuitorii Basarabiei nu sunt români.

2. Recomandă falsificatorilor sovietici să studieze scrierile lui Karl Marx și Friederich Engels de unde se deduce că populația dintre Prut și Nistru este de origină română și că în anul 1812 a fost smulsă din comunitatea românească fără voia ei.

3. Cer Uniunii Sovietice să-și respecte angajamentele internaționale și să sisteze toate măsurile administrative, care duc la desnaționalizarea populației române dintre Prut și Nistru.

4. Declară în mod solemn, că nu vor renunța de a face cunoscut lumii întregi, că Uniunea Sovietică, în urma unui act de forță întreprins contra României la 26 Iunie 1940, a ocupat un teritoriu populat de români, despărțindu-i fără voința lor din comunitatea românească, act incompatibil cu dreptul internațional.

ASPECTE DIN SALA















# CANTEC DE LEAGAN

de D. PAULESCU

Dormi odor, copilul mamii,
Să visezi îngeri în sbor.
Pe cerul, covor de stele
Să păşeşti încetişor.

Nani, nani îngeraş
Gingaş ca un fluturaş.
Creşti în leagăn frumuşel
Ca un pui de porumbel.

Să te legene ca'n vis
Ingerii din paradis.

Să-ţi aştearnă pat de crini,
Lăcrimioare şi gheorghini.

Să dormi nani, somn uşor
Dorul mamii, scump odor.
Să creşti mare, dragul meu
Ca un brad de pe Rarău.

Să fii bun, să fii cuminte,
Să lupţi pentru neamul tău.
Şi de rău să te păzească
Bunul nostru Dumnezeu.



# MEMORILE LUI DUCA

II

de N. S. GOVORA



DE mai bine de patruzeci de ani, figura lui Nicolae Iorga, a devenit de neatins. Nimeni nu avea voie să-i aducă cea mai inofensivă critică postumă, nimeni nu putea să găsească cea mai mică greşală în dilatata lui activitate; tot ce a scris Iorga era frumos, extrem de frumos, nimic nu putea fi criticat.

In Romania altădată, puteau fi criticate, pe drept sau pe nedrept, chiar şi *geniile*, Nicolae Iorga de exemplu, spune Monica Lovinescu, în *Ethos*, I, pag. 286. Monica Lovinescu spunea aceasta într'un articol în care arăta că astăzi în România nu este permis să se critice anumiţi inşi, care au fost transformaţi în adevărate genii şi au devenit *tabu* pentru muritorii de rând. Ceiace spunea ilustra scriitoare despre situaţia din Ţară era adevărat, dar uita să ne spună că şi în exil se petrece acelaşi lucru: există anumite figuri, şi în special a lui Nicolae Iorga, căreia nu i se pot aduce decât laude şi acestea la superlativ. In orice caz, calificativul de geniu este obligator.

Partizanii zeificării lui Iorga, i-au făcut acestuia un prost serviciu: i-au transformat figura în piesă de muzeu, au fosilizat-o. In exil au devenit prea puţini acei care ştiu câte ceva din activitatea lui Iorga, care cunoşteau cât de puţin din vasta operă a lui Iorga. Devenită sfântă, figura lui Iorga, *tabu*, puţinii cercetători literari sau istorici, au considerat că e mai bine să se ocupe de altăceva, dacă în domeniul Iorga, le este interzis să găsească şi greşeli şi trebuie să caute şi să scoată numai ceiace convine marelui istoric.

Dacă se va căuta ce s'a scris în exil despre Nicolae Iorga, se va constata că prea puţin. In afară de Pamfil Şeicaru, care era unul dintre exilaţii care l-au cunoscut cel mai bine pe istoric şi care a scris o splendidă monografie, vom constata că totul se opreşte aici. Incolo vom găsi doar articole de ziar, scrise deobiceiu la aniversări, de cele mai multe ori de agramaţii «presei» exilului. In aceste articole, totul se reduce la câteva fraze devenite monedă curentă: Iorga a fost extraordinar, ca Iorga n'a mai fost niciunul, Iorga a fost «geniul» Neamului, etc. Dacă un asemenea «gazetar» ar fi întrebat ce carte de Iorga a citit în viaţa lui, va constata că «celebrul» gazetar începe să se bâlbâie.

Şi iată că în asemenea climat, a apărut o carte neobişnuită: Amintiri politice, de I. G. Duca. E o carte revoluţionară. Scrisă probabil ca să apară numai după moartea lui, Duca şi-a permis să scrie ce a gândit, fără să-i pese de «tunetele şi fulgerele» lui Iorga. Ba nu i-a păsat nici de fulgerele Monicăi Lovinescu pe care nu a avut onoarea s'o cunoască iar de radio Târgul Cucului n'a auzit. De «marii gazetari», e drept că auzise, dar ştia el că aceştia îşi scriu «recenziile» fără să-i citească cartea şi deci au să i-o laude.

Şi cititorul află din cartea lui I. G. Duca că între anii 1900 şi 1908, Nicolae Iorga se arătase ca un om intransigent dârz, şi părea, din cauza atitudinii lui, că este un *antidinastic*. Deci omul care pe timpul lui Carol II devenise un *palatist*, între 1900 şi 1908 era antidinastic şi er considerat un pericol pentru regele Carol I. Şi iată că viitorul mare istoric, considerat un pericol pentru dinastie, devine ca prin farmec, un om *îmblânzit* şi cel mai *linguşitor vânător de... portofolii ministeriale*. Regele Carol I găsise cheia enigmei: «Iorga nu era nici *apostolul unor convingeri nesdruncinate*, nici omul *inflexibil*, nici *caracterul de bronz*. Iorga era un biet *muritor bolnav de vanitate, bolnav până la copilărie şi până la ridicol!!!* Ca să-i desarmezi, *era destul să măguleşti această vanitate, această patologică hipertrofie a eului şi făceai din el ce voiai!!!*».

Iată deci care era adevăratul Nicolae Iorga! Şi pare că cu părerea lui Duca se declară de acord şi ziarul cel mai vechiu şi mai serios al exilului, adică ziarul care s'a arătat tot timpul cel mai vajnic apărător al figurii de *bronz* a lui Iorga, care *a tunat şi fulgerat* contra tuturor pe care îi considera duşmani ai lui Iorga.

Duca ne spune şi ne dovedeşte că l-a cunoscut bine pe marele istoric, având îndelungate raporturi cu el. Şi din acele lungi raporturi cu Iorga, Duca spune că nu a putut rămâne faţă de marele istoric nici *cu sentimente de admiraţiune*, nici cu *sentimente de stimă*. Spune că nu a văzut niciodată la el un adevărat *simţ politic, concepţiile înalte ale omlui de stat, sau ale marelui patriot!!!*

Şi mai departe Duca spune că la Iorga n'a văzut decât atitudini determinate de cosideraţiuni *meschine* (!), de preocupări personale, de vanitate, de susceptibilităţile unei naturi isbite de o caracteristică hipertrofie a eului.

Orice exilat, dacă şi-ar fi permis să spună despre Iorga că a fost *meschin*, numai atât, *meschin*, ar fi provocat o adevărată revoluţie!

In timpul neutralităţii, Brătianu a constatat că în politica lui, avea nevoie şi de Iorga. Şi pentru aceia l-a atras de partea lui, dar adevărata problemă cu Iorga, începea după aceia, *să rămână* alături de Brătianu şi *să nu se schimbe*. Şi deacea l-a însărcinat pe Duca ca să-l cultive. Şi această cultivare a lui Iorga, nu era treabă uşoară. In primul rând a trebuit, timp de patru ani, *să-i satisfacă toate fanteziile istoricului!!!*

Pe Iorga îl satisfăcea legătura strâncă cu Duca, în primul rând că-i satisfăcea toate fanteziile (Pamfil Şeicaru numeşte aceste fantezii ale istoricului, *hachiţe*) şi nu numai atât, dar de Duca depindea Casa Şcoalelor şi acolo se găseau *fonduri!* Şi încă nu era deajuns. Duca trebuia să joace un teatru permanent. Trebuia să-l facă pe Iorga să creadă că el este o personalitte politică de care guvernul are nevoie mereu, să-i ceară sfaturi, într'un cuvânt, să-l consulte. Trebuia din când în când să facă ca Iorga să fie invitat la Palat, trebuia să se prefacă că-i încredinţează cine ştie ce secrete de Stat. Aceasta îl măgulea pe Iorga, *atât îi trebuia acestui mare copil!!!*

Pe Duca îl interesau aceste jocuri pe care era obligat sa le joace, pentrucă *îl interesa să despice această personalitate!!!* Pentru că nu-şi putea închipui *că hotăririle îi sunt până într'atâta determinate de mărunte* şi *vulgare slăbiciuni omeneşti!!!*

Dar pe la sfârşitul lui Iunie a anului 1915, Duca s'a dus să-i facă o vizită lui Iorga la Vălenii de Munte. La înapoiere, în maşină, are loc o discuţie gravă între ei. Din această discuţie reiese clar că Iorga nu a crezut niciodată în vitalitatea poporului român şi că tot ce a scris el în cărţile lui de avânt patriotic, *cu verbul lui aprins* (V. Ierunca, «Ethos», I, pag. 180), este fals, teribil de fals.

Iată pe scurt cuprinsul discuţiei dintre Iorga şi Ducă:

— Crezi Dta serios, întreabă Iorga, că noi vom cuceri Transilvania, că vom realiza idealul nostru naţional? Şi mai departe, adaogă:

— Iţi vorbesc de Ardeal, crezi Dta serios că îl vom putea cuceri, că vom avea o Românie Mare?

Duca spune că aceste întrebări ale istoricului *l-au uluit*, şi la rândul lui îl întreabă:

— Da pe ce te bizui ca să ai o asemenea convingere?

— *Pe ce, e foarte simplu: ţara asta e aşa de nenorocită, aşa de plină de păcate, de ticăloşii, de putreziciune, încât să fie mulţumită dacă îşi poate târi zilele, dar să mai cucerească ea pe alţii!*

Şi Duca mai scrie în cartea lui:

— Mă uitam la el şi mă întrebam: *acesta este marele apostol al naţionalismului român, aceasta este încrederea lui în puterea de viaţă a neamului romanesc? Dar dacă e aşa, ce înseamnă naţionalismul său, pe ce se înalţă piedestlul pe care stă? Pe ipocrizie, pe minciună...?*

Duca a povestit întreaga întâmplare şi lui Brătianu şi acesta nu s'a arătat surprins, din contra, i-a spus: «Nu mă miră (?), întotdeuna am considerat pe Iorga nu ca pe un om de convingeri, ci ca pe un om de impresii şi susceptibilităţi. *Cred că te-ai convins acum şi Dta de natura consideraţiunilor care determină atitudinile lui politice!!!*

Duca mai spune că părerile lui Iorga asupra netrebniciei poporului român, i le-a mai repetat de mai multe ori, odată şi la Iaşi. In orice caz, Iorga şi-a mai spus aceste păreri şi faţă de alţii. Ba, Duca a rămas surprins când Take Ionescu, în plin Consiliu de miniştri a spus că Iorga *nu a avut niciodată credinţa că putem realiza idealul nostru naţional!!!*

Deci marele scriitor al exilului românesc, Ieruncă, să fie convins că *verbul aprins* al apostolului Iorga, era mincinos. Aceasta o spune I. G. Duca.

Şi I. G. Duca vrea să ne convingă că rândurile de mai sus despre Iorga, sunt purul adevăr, pare că Duca vrea să-şi convingă cititorul că vine în faţa lui cu inima în palme. Sfârşitul în tot cazul, e patetic: «De bună seamă aceasta nu va împiedica pe marele istoric să scrie cândva că el a fost centrul de gravivtate al întregirii neamului şi mulţi Ardeleni şi Basarabeni, Bucovineni şi Saşi din Regat, continuă să-l considere ca un fel de simbol al unităţii noastre naţionale.

*Pentru respectul istoriei și pentru triumful dreptății, bine este ca generațiunile viitoare să cunoască însă tot adevărul!!!»*

* * *

«In politică, Iorga a fost un mare oportunist, și a făcut imens rău Țării, susținând, pentru motive pur personale, politica nenorocită a *zăpăcitului* de Carol II», scrie bătrânul profesor universitar Ion Hudiță, fost ministru național țărănist în guvernele Sănătescu și Rădescu. Deci un om care l-a cunoscut bine pe Iorga.

Dar până acuma I. G. Duca l'a executat numai pe omul politic Iorga și desigur că toată lumea care a aflat că «Iorga a fost un oportunist, și a făcut un imens rău Țării», e convinsă că în orice caz Iorga a fost un om în știința Istoriei, un mare istoric, cel mai mare istoric român.

«Lumea uită că Iorga s'a pregătit din tinereță pentru *literatură* și nu pentru *istorie* și a devenit istoric în urma ocupării unei catedre de istorie vacantă la unversitatea din București» (profesor Hudiță). Deci Iorga s'a pregătit pentru literatură și a devenit profesor de Istorie în urma unui... accident: n'a găsit catedră liberă! Dacă găsea catedră de Istorie, s'ar fi vorbit probabil tot cu atâta pasiune despre romancierul sau despre dramaturgul Iorga și nu despre istoricul Iorga.

Dar toată lumea recunoaște că a fost un fenomen. De ce? Păi pentru că a fost capabil să devină un fenomen într'un domeniu pentru care nu se pregătise. Intrebarea care se pune este ce s'ar fi întâmplat dacă ar fi găsit o catedră în domeniul pentru care se pregătise? Dar ar trebui să se admită iarăși că toată viața Iorg a suferit de un handicap: acela că toată viața s'a isbit de anumite lipsuri. Care erau acele lipsuri? Păi lipsa învățării limbilor slave. Ca să scrii o Istorie perfectă a poporului român, nu se poate obține aceasta fără cunoașterea limbilor slave. Se poate spune că au fost și alți profesori de Istorie care nu cunoșteau *bine* limbile slave. Probabil, dar să nu cunoști *de loc* limbile slave, e greu, e foarte greu.

Iorga nu cunoștea *deloc* limbile slave. Bineînțeles că cunoștea alfabetul chirilic dar și pe acesta nu-l cunoștea la perfecțiune. E știut că Iorga se adresa cumnatului său ca să-i facă anumite descifrări de texte mai grele. E vorba de textele pe care le găsia pe anumite morminte sau pe unele psaltiri mai rare, dar nu știa să facă traduceri din limbile slave, nici mai ușoare. O istorie *perfectă* a poporului român, nu se poate face fără cunoașterea limbilor slave. Din nefericire poporul român a venit în contact strâns cu popoare slave ca polonezii, rușii, bulgarii și sârbii. Pentru a ști ce s'a petrecut cu poporul român în anumite perioade, *nu e suficient* să căutăm în bibliotecile Apusului caci nu vom găsi nimic.

Dar să vedem cum o lipsă gravă i-a fost descoperită lui Iorga tocmai de I. G. Duca, care după cum vedem îl urmărește și îl execută fără milă.

«Cunoștințele sale (ale principelui Ferdinnd) istorice, erau temeinice, istoria noastra națională și tot ceiace este în legătură cu ea, nu avea taine pentru el. In primăvara anului 1915 am fost cu dânsul și cu Iorga să vizităm o bisericuță ciudată ca formă arhitectonică ce e pierdută într'un mic sat de pe domeniul de la Cocioc, la Bălțești. Deasupra ușii era o pisanie veche pe care Iorga *s'a trudit* s'o descifreze. Era scrisă cu chirilice vechi *cu trei caturi*, iar descifrarea mergea greu!!! La un moment dat s'a oprit, fiindca *nu i-a putut da de rost!!!* Iorga, cu drept cuvânt, a rămas înmarmurit???»

Aici e vorba de *o lipsă* în materia istoricului, lipsă pe care muritorul de rând, crescut în cultul lui Iorga, refuză desigur să o accepte, dar atrag atenția că afirmațiile de mai sus, prezintă garanția lui I. G. Duca. Ori un «recenzent» a scris că «portretele oamenilor politici sunt «desrise» cu măestrie și cu sinceritate». Și lipsuri, poate mai grave, au fost descoperite de domnul Vuia. Și iată ce spune numitul domn în Garpații, no. 17-18:

«Ca unul ce m'am ocupat îndeaproape, *cu venerație*, de studiul vieții și operii lui Iorga, a trebuit să mă opresc ceva mai mult asupra activității sale din timpul celui dintâi răsboiu mondial. Și anume, în 1917, în refugiul de la Iași, N. Iorga ține un curs universitar asupra istoriei literaturilor romanice, amintindu-și, lucru ce ar fi bine să-l știe fiecare dintre noi, că savantul român și-a început cariera ca și critic și istoric literar. Prelegerile lui au fost stenografiate și mai apoi la câțiva ani după răsboiu, publicate, Iorga făcând corecturile celor trei volume, probabil în timp ce conducea ședințele parlamentului unde lua cuvântul, așa explicându-se rezultatul ce ar putea fi calificat *deadreptul desastruos*. Tomurile sunt pline de greșeli inadmisibile, din ele dau ca exemplu prezentarea lui Lorenzo Magnificul ca drept fiul lui Cosima bătrânul, pe papa Iuliu al II-lea, de două ori pus ca urmașul lui Leon al X-lea iar în ceace privește pe Visconti, sunt amestecați cu cei din familia Sforza fără nici o noimă. Dacă mai adaog că tot Iorga a scris că lui Michel Angelo, nasul i s'a fost turtit de Benvenuto Cellini, născut la câțiva ani buni după această întâmplare, săvârșită de nefericitul sculptor Torrigiano, vom ava dovezi concrete cum că é. Iorga a avut un sistem defectuos de a lucra, ceace l-a dus la un fond plin de greșeli. Pentru cei ce ar admite așa ansamblu, e drept monumental, Istoria literaturilor romanice a lui Iorga, s'ar asemăna cu un palat căruia arhitectul a uitat să-i facă porți de intrare. Remarcăm că respectiva Istorie a fost publicată recent în Editura pentru literatură universală, București, 1968, menținându-se toate greșelile, fără nici un comentar marginal». Și ceva mai departe: «Oricât l-am admira pe marele învățat român, în fața adevărului este nevoie să ne plecăm».

In 1917 apare cartea lui Iorga, intitulată «Histoire des relations russo roumaines». Cartea, în franțuzește, a fost scrisă cu scopul de a-i face pe ruși mai binevoitori față de aliatul lor român. Dar niciodată nu s'a scris o carte cu un scop anumit, mai proastă, mai nedocumentată. Dacă se văd isvoarele la care Iorga face apel pentru întocmirea cărții lui, se constată că sunt sărace, foarte sărace. Iorga nu cunoștea subiectul pe care și-a propus să-l trateze. Iorga nu a cunoscut Istoria Rusiei, după cum nu a cunoscut-o pe a Poloniei, pe a Bulgarilor și pe a Sârbilor; nu cunoștea limba nici a unuia dintre aceste popoare. Și a avut curajul să trateze un asemenea subiect, numai cu isvoarele romănesti — și ele sărace — căci Românii nu vor să cunoască Istoria celui mai mare inamic al lor.

S'ar putea spune că isvorul principal al lui Iorga a fost cronicarul Niculcea. Niculcea a fost un talentat cronicar — s'ar putea spune că cel mai talentat — și scriitorul Sadoveanu spune că cronica lui Niculcea este cartea lui de căpătâi. Foarte bine, cronica lui Niculcea a fost suficientă ca Sadoveanu să se inspire și sa scrie frumose cărți de *literatură*, dar nu cărți de *Istorie*. Și cartea «Histoire des relations russo-roumaines», era o carte cu pretenții de istorie și pentrucă s'a rezemat în principal pe cronica lui Niculcea, a fost o carte proastă istorică.

Astfel Iorga îl face pe Nicolae Milescu, profesor al lui Petru cel Mare! Frumos, dar Petru cel Mare n'a avut niciodată un profesor așa de învățat, el s'a mulțumit cu rusul Nichita Zotov care n'a știut să-l învețe să citească mai mult decât psaltirea, dar nu și ortografia, și pe olandezul Timmerman, care a reușit să-l învețe numai adunarea și scăderea. De mai mult se pare că Petru cel Mare nu a avut nevoie.

Sigur, după Niculcea, Iorga descrie venirea lui Petru cel Mare la Iași și îl arată pe rus ca pe un om foarte evlavios. «A doua zi Mitropolitul Ghedeon a primit pe țar la biserica Trei Ierarhi, unde Petru s'a dus să se închine la moaștele Sf. Paraschiva. El a refuzat să ocupe scaunul domnesc și a ascultat ca cel mai umil credincios, slujba făcuta în cinstea sa». Iorga nu știa că Petru cel Mare organiza procesiuni în care-l obliga pe bătrânul său profesor Zotov, să joace rolul «prea caraghiosului și prea bețivului patriarh», având pe cap o mitră cu o efigie obscenă a lui Bachus.

Iorga nu a știut că Caterina a II-a a avut un proiect principal numit *proiectul grec* și pe unul secundar numit *dacic;* de asta nu se pomenește nimic în cronica lui Niculcea căci numitul cronicar murise. Dar Iorga comite o altă greșală, aceasta principală: el susține că nu a existat un plan rusesc de a ocupa Constantinopolul!!! In toată cartea lui se chinuiește să dovedească că zisul Testament al lui Petru cel Mare este o invenție și probabil a reușit să-l convingă de asta pe Ionel Brătianu. La 2 Noembrie 1914, Nicolae al II-a dă o declarație către poporul rus în care se poate citi: «Acest războiu va decide rusiei calea soluționării problemelor istorice ale țărmurilor mării Negre, *probleme care i-au fost lăsate prin testament de către strămoșii noștri*». Fără îndoială textul acelei declarații a fost ascuns poporului român, după cum a fost ascuns și lui Nicolae Iorga, așa că el a putut să susțină până în pânzele albe că rușii nu ne-au voit nici-odată răul și că nu-l voiau nici atunci. Mă rog, cartea «Histoire des relations russo-roumaines» e plină de la început până la sfârșit cu afirmații false, scrise să adoarmă pe Români.

Dar să facem loc și profesorului Ion Hudiță care spune lucruri noi asupra valorii istorice a operii istorice a lui Nicolae Iorga:

«Iorga a fost un romantic, tratând problemele de istorie, mai mult ca scriitor decât ca un istoric obiectiv. Deaceia *opera lui istorică trebuie toată revizuită*, căci el a răscolit o sumedenie de probleme din trecutul nostru, fără să rezolve însă nici una din ele. La fel cu numeroasele lui volume de documente, extrase fie din Colecții mari de documente străine tiparite, fie din diferite Arhive; el a reprodus trunchiate, scoțând din ele numai pasagiile care i se păreau lui interesante, trecând cu vederea peste altele, uneori mult mai importante pentru Istoria Românilor. Desigur a avut o memorie fenomenală, dar aceasta i-a stricat mult, pentrucă s'a bazat numai pe ea, în lucrările sale, și foarte puțin pe documente, *scriind halandala și confuz*».

Aceasta este părerea unui profesor universitar de istorie, deci în materie. Profesorul Hudiță este un om bătrân, are 85 de ani, și nu s'a arătat un ambițios. A fost național-țăranist, intim al lui Iuliu Maniu, la greu nu și-a trădat șeful, și pentru comportarea lui a făcut 10 de ani de pușcărie. Ieșind de la închisoare, Hudiță a refuzat să trateze cu comuniștii, tratative care îi ofereau din nou o catedră. A rămas deoparte și deaceia azi trăiește dintr'o o pensie foarte mică. Dar și-a păstrat iubirea foștilor lui studenți și, mai eles, a foștilor lui elevi de la liceul militar din Iași.

* * *

Nicolae Iorga a avut prieteni și a dușmănit pe mulți cu strășnicie. Mergea până acolo încât se supăra pe prietenii care stăteau de vorbă cu acei pe care-i dușmănea el: pe Stere și Maniu de exemplu. Pamfil Șeicaru se considera un prieten al lui Iorga, adică considera că Iorga ține la el. Se înșela. Lui Iorga îi era frică de Șeicaru. De exemplu cu Șeicaru făcea o excepție: pe el nu se supăra dacă afla că a stat de vorbă cu Stere. Cauza? Frica.

Șeicaru mergea până colo încât își permitea să-i spună lui Iorga că piesele pe care le scria erau proaste. E drept că Șeicaru îi prezenta lui Iorga părerea cu multe menajamente, încât Iorga o accepta, dar în nici într'un caz nu o accepta de la altul. Din acest punct de vedere, al pieselor de teatru, Șeicaru a avut rolul lui Petroniu pe lângă marele om. Din această cauză, Șeicaru a murit fiind convins că a fost iubit de Iorga. Fals. Adevărul era că lui Iorga îi era frică de polemistul Șeicaru care îl întrecea cu cel puțin două lungimi. La un moment dat Iorga, care era invidios pe Șeicaru pentru că acesta crease cel mai bun ziar, iar el toată viața a avut un ziar confidențial, a spus calamburul devenit celebru: *Inc'un șantaj, înc'un etaj!* Când a auzit aceasta, lui Șeicaru nu-i venea să creadă. I-a telefonat imediat băiatului lui Iorga și i-a spus: Imi face impresia că profesorul a început să sburde. Spunei că dacă nu mă caută imediat ca să mă convingă că totul e o sfruntată minciuna, *îi pun sfârla în barbă*. Iorga a înțeles că *sfârla* e periculoasă, l-a căutat imediat și l-a invitat la masă și a pledat cauza cu multă căldură. Intr'un cuvânt, l-a convins că totul este o intrigă ca să striee «cea mai bună prietenie».

Și cum spuneam, Șeicaru a murit, convins că Iorga nu a fost autorul celebrului calambur. Eu voiu muri și eu curând, dar cu convingerea inversă: Iorga a fost acela care a spus: *Inc'un șantaj, înc'un etaj!* A fost modul în care Iorga putea să se răzbune pe singurul om care l-a prețuit cu adevărat și care a păstrat această prețuire până la moarte.

Dar și Iorga a fost un foarte bun polemist. Și în polemică era sincer: spunea tot ce gândea. In polemică era prudent. In acest domeniu erau doi mult mai puternici decât el: unul era Pamfil Șeicaru și al doilea, A. C. Cuza. Și a considerat că bine face ca să-i ocolească pe cei doi ași: *îi cruța!* Pe restul îi lovea fără milă. Un asemenea om pe care Iorga l-a lovit fără milă, a fost Iuliu Maniu. Maniu a înțeles că nu valorează nici un ban în polemică și deaceia îndura toate atacurile rele și perfide ale lui Nicolae Iorga care simțea o plăcere sadică să atace pe cei care-i simțea mai slabi decât el. Vom da aici un exemplu din care se vede cât de rău a fost Iorga cu Iuliu Maniu:

«Dumnealui Dl Iuliu Maniu, nu este acasă la dumnealui nicăeri și în nimic. Nu este acasă la dumnealui în familia pe care n'o are; nu este acasă la dumnealui în profesia pe care n'o exercită; nu este acasă la dumnealui în cultura pe care nu și-a însușit-o; nu este acasă la dumnealui în meritele pe care nu le-a câștigat; nu este acasă la dumnealui între ideile pe care le-a împrumutat; nu este acasă la dumnealui între talentele care-i lipsesc și nu este acasă la dumnealui nici acolo la Blaj și vă voiu arăta de ce».

Atrag atenția că acest articol a fost scris în 1937, când Iorga era un *palatist* și când cu știrea sau fără știrea lui, Carol II pregătea lovitura lui de Stat care avea să ducă la crimele cunoscute. Repet cu știrea sau fără știrea lui Iorga a servit lui Carol și lui Armand Călinescu de susținător până în pânzele albe. Fără sprijinul lui Iorga, Carol și Armand Călinescu ar fi ezitat să măcelărească tineretul Țării, transformându-l astfel pe el, pe Nicolae Iorga, în autorul moral al crimelor ce s'au comis.

* * *

«In perioada de la 1900 la 1908, toată lumea politică vedea în Iorga o putere prin *statornicia* convingerilor și o primejdie prin *intransigența* atitudinilor sale». Și mai departe I. G. Duca ne arată cum marele om s'a îmblânzit și a devenit un lingușitor vânător de portofolii ministeriale.

In acea perioadă de care vorbește Duca, Iorga făcea și politică-toată viața a făcut politică fără să știe s'o facă-urmat de *tineret*. Dar ce politică făcea Iorga? E destul să spunem că făcea politică naționalistă și alături de el se găsea *A. C. Cuza*. Din cauza aceasta, în acel timp, Iorga era periculos și trebuia făcut ceva. S'a încercat, dar fără succes, ne-o spune Duca. Și tot Duca ne mai spune că cel care a reușit să-l îmblânzească a fost regele Carol I, care a reușit nu numai să-l îmblânzească, ci chiar să facă ce voia cu el!

Dar din perioada în care Iorga era periculos, trebue menționată o dată: 13 Martie 1906. La această dată, Iorga a scos Bucureștiul în stradă: tot Bucureștiul și tot *tineretul*. O societate de binefacere a dat mai multe reprezentații teatrale în limba franceză. Faptul că piesele erau date în limba franceză, l-au supărat pe marele om. N. Iorga a ținut un discurs, o adevarată catilinară împotriva clasei conducătoare.

In sala teatrului panica pusese stăpânire pe spectatori, fiecare gândinduse cum să iasă neobservat de miile de oameni care nu așteptau decât să-i insulte, să le svârle ouă clocite. Printre spectatori, se afla și principele moștenitor Ferdinand și princesa Maria.

Este greu să se stabilească adevărul, dar din repororta-jele ziarelor pe care le-am cercetat pe vremuri, ar reieși că unele strigăte sediționase la adresa familiei regale, au determinat pe prințul Ferdinand să trimită un adjutant regal pentru a comunica ordinul lui, regimentelor de cavalerie să descongestioneze piața teatrului» (Pamfil Șeicaru, N. Iorga, pag. 33).

N. Iorga exprimase ceace tălăzuia în subconștientul clasei mijlocii: ura contra clasei conducătoare.

«Numai că acest răscolitor al pasiunilor populare, nu avea curaj politic, spirit viril de inițiativă, care acceptă toate riscurile pentru a duce până la sfârșit o acțiune începută. N. Iorga avea un temperament, o sensibilitate aproape femenină (nu știu cine, într'o polemică, i-a svârlit invectiva «femeia cu barbă») și proporțiile luate de manifestația studenților, literalmente l-au speriat. Locuia în strada Buzești și dintr'un moment în altul se aștepta să fie arestat.

Dacă în acele momente el și-ar fi făcut apariția în piața Teatrului National, ar fi stăpânit capitala și ar fi putut instaura dictatura. Orator revoluționar cu sesibilitate conservatoare, N. Iorga a fost fericit că nici un comisar nu a venit să-l interogheze» (P. Șeicaru, N. Iorga, pag. 34).

Dar într'un moment dat, Iorga stăpânea capitala și ar fi putut instaura dictatura dar... n'avea ștofă de conducător!!!

Deci dacă a devenit un lingușitor de portofolii ministeriale, nu a fost o întâmplare. El voia să ajungă sus, dar nu putea să ajungă decât pe... scara de serviciu. Și a început să urce pe acolo, adica pe scara de serviciu. De astfel a gândit bine. Probabil că s'a gândit că nu poate ajunge departe, *fricos cum era*, alături de A. C. Cuza. Nu i-ar fi permis-o *democrația!!!* Gândiți-vă ce ar spune și ar scrie dl René Theo astăzi, dacă Iorga ar fi rămas toată viața alături de A. C. Cuza!!!

Și s'a descotorosit de A. C. Cuza, și în acest fel, drumul către onoruri a devenit mai ușor. Dar Iorga regreta ceva, regreta *tineretul!* A început deci să urce ajutat de regele Carol I, mai pe urmă de Brătianu și de I. G. Duca, dar fiecare treaptă urcată, însemna o parte din *tineret* care-l părăsea. Cuvântul său avea înrâurire asupra publicului, *mai puțin decât își închipuia*, notează deja Duca că se observa aceasta în anul 1914. Deci Iorga pierduse înrâurirea sa asupra studenților încă din 1914 și și-a pierdut-o complet în anul 1930, dată la care s'a urcat pe tron Carol al II-lea.

Cu venirea lui Carol, a început era jocurilor politice duse de Carol al II-lea, jocuri la care Iorga-nemai având nimic, nici tineret ,nici partid, partidul pe care îl mai avea Iorga se poate numi orice afară de partid-era gata să se preteze la orice-i cerea regele felon, numai să mai poată avea iluzia că mai reprezintă ceva. Dar în 1935, tineretul, care după părăsirea lui Iorga și a urmașului său A. C. Cuza, alerga ca un val la iresistibila chemare a lui Corneliu Codreanu.

In 1937 și următorii, Iorga devenise un ulcerat: ulcerat în toate. Ulcerat că piesele lui de teatru nu sunt jucate de nimeni; ulcerat că are un ziar (Neamul românesc) și a revistă literară (Cuget clar) pe care nu le mai citește nimeni (Neamul românesc a avut anumite perioade în care a avut numai 90 de cititori pe toată capitala-Pamfil Șeicaru dixit); ulcerat că scrie cărți cu toptanul care se tipăresc în numai

500 de exemplare (tot Pamfil Şeicaru o spune), deci se poate spune că practic el a scris numai pentru el; ulcerat că numele lui nu mai reprezinta nimic in Tara românească şi că pe cerul României se ridică ca un steag figura lui Corneliu Codreanu.

Ajungem in 1938. Carol dă lovitura lui de Stat. Dar nu era deajuns. Corneliu Codreanu trebuia ucis. Şi era nevoie de o unealtă, de un om care să se preteze la toate. Carol desfiinţase partidele politice şi Corneliu Codreanu se supusese, contra tuturor aşteptărilor, desfiintând garda de Fier. Şi Armand Călinescu avea nevoie de un pretext ca să-l aresteze. Şi pretextul l-a furnizat marele istoric.

Rezultatul alegerilor din 1938 a fost o palmă pe care Iorga n'o putea ierta. «Omul politic», cel care nu plătise lefurile funcţionarilor, era trimis la cărţile lui de istorie. Şi Iorga nu ierta pe nimeni şi nimic. Şi a coborit. A coborit până la ultima treaptă. Marele istoric a imbrăcat livreaua lui Carol al II-lea. A devenit consilier regal: *in uniformă.*

Iorga primise de la Corneliu Codreanu o scrisoare care a fost considerată necuviincioasă. Şi cum Iorga era proaspăt consilier regal, s'a găsit şi pretextul căutat: faptul a fost considerat ultraj şi lui Corneliu Codreanu i s'a făcut proces. Şi la acest proces, a fost condamnat la 6 luni de inchisoare. S'ar putea crede că această condamnare il uşurase pe marele istoric: deloc. Armand Călinescu ii voia capul lui Corneliu Codreanu şi Iorga trebuia să meargă până la capăt pe drumul pierzaniei. Iorga spusese fraza sibilină: «Dacă dispare păstorul, turma se imprăştie». Dar oare era deajuns ca să fie inchis păstorul ca turma să se imprăştie? Şi Armand Călinêscu şi Iorga ştiau că nu e deajuns, trebuia ucis păstorul ca şi păstorul din legendara Mioriţă!

Şi atunci s'a pregătit al doilea proces.

Şi a fost numit preşedinte al consiliului de războiu care l'a judecat pe Corneliu Codreanu, un colonel numit româneşte: Dumitru. In acest proces *s'au călcat toate legile* ca să poată fi condamnat Codreanu. Să luăm un exemplu: Corneliu Codreanu a fost acuzat in acest proces şi de *complot.* Cum era normal, trebuiau aduşi in proces şi *complotiştii.* Dar n'a fost adus *nici unul.* Cum a putut să se găsească un colonel magistrat care să execute ordinele lui Carol, ordine care călcau legile ca in ţara lui Papură Vodă? Să zicem că Iorga nu avea cunoştinţe in ştiinţa Dreptului, dar au fost făcute călcări ale legilor de acelea care le pricep şi cei care au numai patru clase primare. Şi doar Iorga era omul cel mai deştept din Ţara Românească.

Şi a fost condamnat Corneliu Codreanu, *contra oricărei legi,* la 10 ani de inchisoare. Şi Iorga *n'a avut nici o remuşcare.* Dar n'a fost deajuns. Corneliu Codreanu a fost insfârşit omorit. *Şi Iorga n'a avut nici atunci nici o remuşcare!*

Şi a urmat marele măcel!!!

Au fost omoriţi sute de tineri şi a căzut şi Iorga! Hotărit, *nu aprob* uciderea lui Iorga. Iorga trebuia lăsat să trăiască, ca sa aibă remuşcări. Dar aşa a fost să se intâmple. Iorga nu trebuia omorit şi totuşi a fost omorit!

Şi acuma unii susţin că Iorga, *unul,* făcea mai mult de cât cele câteva sute de tineri. Să vedem. E drept, e greu să judeci un asemenea proces, căci nu există elemente de comparaţie. Şi iată am găsit noi un element de comparaţie care, credem noi, poate să fie luat in consideraţie.

Din sutele de tineri legionari, au scăpat unii ca să nu fie omoriti, printr'o adevărată intâmplare, ca să nu-i spunem adevărată minune. Aceşti tineri sunt: Mircea Eliade, Emil Cioran şi Noica. Şi aceşti salvaţi din marele măcel, sunt astăzi consideraţi ca cei mai vestiţi români şi se crede că toţi sau unul din ei, va ajunge cel mai celebru român din toate timpurile. Şi *iată că toţi trei, au fost legionari!*

Şi deci Iorga, *unul,* face cel mult cât cei trei legionari, sau dacă le place, să le zicem *foşti* legionari! Dar ce facem cu restul, adică cu cele câteva sute de legionari care au căzut din cauza lui Carol, lui Călinescu sau lui Nicolae Iorga?

Atrag atenţia că eu nu-i consider pe cei trei Români ca pe cei mai mari. In primul rând că pentru a ajunge să fie consideraţi mari, pe parcurs, *s'au lepădat* de cel puţin de trei ori mai de multe ori decât Sfântul Petru, in noaptea *lepădărilor.* Dar mă supun şi eu părerei generale, cel puţin odată in viaţa mea.

In orice caz, cărţii lui I. G. Duca, trebuie să-i mulţumesc că mi-a dat ocazia să abordez un subiect considerat până acum *tabu.*



AUTORII MORALI SI MATERIALI AI ASASINARII LUI CORNELIU ZELEA CODREANU — CAPITANUL GARZII DE FIER.





# EJEMPLO VIGENTE

*Al Legionario Dr. Stan Popescu*

**por Marcelo Elissalde Martel**



EL día 13 de enero de 1937, dos jóvenes rumanos caían en sublime holocausto en MAJADAHONDA, en la sierra madrileña, en plena guerra civil española, habían venido desde su Patria a combatir en el Ejército Nacional. Se alistaron bajo la bandera de la Legión, para luchar más que por España y por Europa, por los principios esenciales y permanentes del Occidente cristiano. Porque en la España de entonces y de siempre se jugaba (y se juega) a vida o muerte, no sólo nuestra causa, sino la causa de la civilización entera.

Ion Mota y Vasile Marín eran destacados militantes de un movimientto nacionalista Rumano, de la legendaria Guardia de Hierro del Arcángel San Miguel, creada por uno de esos hombres peclaros que dan brillo y majestad a la estirpe humana. El Capitán CORNELIO ZELEA CODREANU, asesinado por la Gendarmería del Estado en los bosques de Tancasbesti el fatídico día 30 de noviembre de 1938.

MARIN y MOTA no eran precisamente fanáticos en busca de aventuras, el primero era un intelectual, un abogado en ejercicio, que se pagó el viaje con su propio dinero, y antes de partir dijo a su amada esposa: «No he tomado la decisión de combatir en España por desesperación o deseo de aventura, sino en un estado de perfecta lucidez. Ir a España ahora es un deber que pesa sobre los hombres de mi generación. Me ha impulsado el mismo amor que siento por Rumania».

El segundo, a su vez, era cuñado del Gran Capitán, y en su testamento expresa: «En la España actual (1936) se bambolea el fumdamento cristiano del Mundo. ¿Podremos nosotros permanecer impasibles? ¿No constituye un gran beneficio espiritual para la vida futura haber caído en defensa de Cristo? *Yo he entendido así el deber de mi vida.* He amado a Cristo e iré feliz a la muerte por El». Tal era la vocación de los Legionarios, en ellos se cultivaban valores como la disciplina, lealtad, trabajo, silencio, educación, solidaridad, honor, moralidad, fe, y como decía Codreamn: «A la Legión entran hombres y deben salir héroes». A mayor abundamiento, veamos algunos pensamientos aislados de ellos:

— «La verdadera lucha no se desarrolla en la espera de las realidades política, sino que se libra dentro del alma humana. Si el legionario no se ha purificado a sí mismo y no ha fijado su actitud ante la muerte, no es un Legionario Perfecto»» (MOTA).

— «El sacrificio es la medida de nuestra cristianización» (MOTA).

— «Cristo es el mismo en España y Rumania» (MARIN).

— Cuando una hueste diabólica se levanta en su contra, cuando se hiere y ametralla el rostro iluminado de El Salvador, los hombres, cualquiera que sea su Patria, deben alzarse en defensa de la Cruz» (MARIN).

— «Por nuestra fe inquebrantable en Dios, por nuestra voluntad de permanecer firmes en medio de la tormenta, por nuestro absoluto desprendimiento en todo lo terrenal, juramos alegres servir a Rumania, Occidente y la Cruz». (MOTA).

— Nosotros somos el signo palpitante de la unión en Cristo de los corazones de nuestros pueblos» (MOTA y MARIN).

— «Los tiempos piden hombres enteros, hombres empapados de una fe profunda, que no duden frente a las grandes determinaciones». (MARIN).

— «El espíritu de sacrificio es lo esencial, más fuerte que nada en la vida» (MOTA).

Quien mejor reseña el cometido histórico de estos valientes es el Legionario don NICOLAS ROSCA, quien dice: «Ellos vinieron a aquella España del 36, rota y ensangrentada por sus innumerables enemigos, para aportar su valor y su espíritu de sacrificio. Ellos no llevaban odio en sus almas, ni siquiera contra el Comunismo, que afilaba ya sus cuchillos, que iba a degollar pocos años más tarde a nuestro propio país. Vinieron precisamente para vencer los odios».

Por ello, cada 13 de enero, ante una sencilla cruz en Majadahonda, se continúa recordando la muerte en combate de estos valerosos legionarios de San Miguel Arcángel, que lucharon y murieron por legarnos un mundo mejor. Nosotros, de esta lejana y joven América, hacemos lo mismo, pues luchamos por los mismos ideales por los cuales ellos rindieron la vida, y además el tiempo no ha tenido la fuerza necesaria para apagar la llama, la mística y el coraje de tan sublime holocausto. Junto con recordar a MOTA y a MARIN cantando alegremente como ellos lo hicieron el himno de la Legión «Sfanta Tinerete», saludamos a toda la gloriosa Guardia de Hierro, simbolizándola en su gran Comandante Horia Sima, por lo que ella fue, es y será en su lucha contra el Marxismo ateo y diabólico.

Estamos ciertos que el ejemplo que ellos nos dieron sigue vigente y que continuará siendo transmitido por siempre de generación en generación.

Por eso, con respeto, gratitud y admiración, os decimos con todo el corazón, ION MOTA y VASILE MARIN: «¡PRESENTES!».

Marcelo ELISALDE MARTEL

# Semne in piatra

**de D. PAULESCU**

Pe această piatră de hotar ca gheaţa de rece,
Aş dori să scriu măcar un singur cuvânt.
Pentrucă timpul e ca vântul şi ca norocul ce vine şi trece
Şi zi de zi ne apropiem tot mai mult de pământ.
Eu n'am incercat nicicând să scriu in granit
Că intr'o zi voi dispare şi eu şi n'am să mai fiu
Şi poate nici mormânt n'oi avea şi nici sicriu.

Insă pe piatra asta mută şi de vremi inegrită,
Mi-am pus in gând să sculptez flori din ţara robită.
Flori de pe pământul nostru străbun, unde ne-am născut
Şi pe care, de când l'am pierdut, inima rău ne-a durut.
Tot pe lespedea asta tăcută, insemn un gând lui Dumnezeu
Şi-L rog fierbinte:
Indură-Te, Doamne, de neamul meu.

# TRAGEDIA EUFORIEI - evocari

de Nicolae LUPAN

DESTINUL unei țări sau al unui sat nu poate fi rupt de cel al locuitorilor lor. Cepeleuții mei nu fac o excepție. Se deosebeau pe atunci de satele învecinate poate prin aceea că până la gara Rediu-Mare erau doisprezece kilometri, până la șoseaua Edineți-Hotin — tot atâtea, iar până la Briceni — optsprezece. Privit de pe dealul dinspre Ghincăuți, satul ți se așternea ca în palmă.

Consătenii trăiau în prietenie și bună înțelegere. Nu se fura nimeni, nu știa de închisoare, deportări, persecuții politice. Tot ce aveau agonisit țăranii, casă, cal, oaie, vacă, plug, semănătoare, totul era făcut cu bani cinstiți. Și lumea se mândrea cu asta...»

Sunt amintiri ale adolescenței mele pe care le port de-a lungul a patru decenii pline de așteptare și speranță. Le port în toată acuitatea lor din acea dimineață de 28 iunie 1940, când în calitatea mea de elev al școlii de viticultură din Chișinău nu știam încă prea bine că un ultimatum ca atare înseamnă niște condiții irevocabile pe care un stat puternic le pune altui stat, mai slab, pentru a rezolva o situație zis litigioasă. Dimineață, în care mi-am dat seama de gravitatea tragediei țării abea în momentul, când pedagogul de serviciu ne-a spus că directorul și profesorii se evacuaseră în timpul nopții peste Prut.

Când am ieșit din dormitor l-am văzut pe moș Damaschin, grădinarul, stând pe una din treptele de la intrarea principală. Stătea și plângea. Directorul Juncu n'avusese curajul să-l ia cu dânsul și pe acest omulean, bun ca pâinea cea caldă, pentru că nimeni nu știa unde se va opri, ce va face și din ce va trăi. «Lasă, moș Damaschin — l-am zis — că toate se schimbă pe lumea asta». La care dumnealui mi-a răspuns cu voce tremurândă că sânt tânăr și multe încă nu le înțeleg. L-am lăsat în pace și am pornit împreună cu alți elevi basarabeni spre casa directorului. Zic basarabeni, întrucât colegii originari din alte provincii ale țării plecaseră și ei noaptea, în mod discret, cu directorul și profesorii. Plecaseră la părinți. Și era normal să fie așa.

Ușile casei directorului stăteau deschise vraiște, deși camerele erau pline de mobilă frumoasă și lucruri de tot felul. Nimeni însă nu se atingea de nimic. Ii aveam în vedere pe vecinii din jur. Fosta femeie în casă stătea pe verandă cu broboada trasă pe ochi-i umflați de plâns. Ne întrebă dacă vrem să ascultăm radio. Vocea cranicului bucureștean care transmitea întruna ultimatumul sovietic era gravă. După cuvintele «trupele sovietice vor ocupa teritoriul Basarabiei și partea de nord a Bucovinei», cranicul începu să-și dreagă glasul și închise microfonul. N'am mai așteptat să revină. Mă pornii spre banca mea din parcul școlii, un parc de toată frumusețea prin colecția lui rară de arbori și arbuști, dintre care, ca să anticipez lucrurile, de mult n'a mai rămas nici unul.

Tot ce putea fi în acele momente de grea încercare mai urât, mai trist și mai detestabil în mintea unui adolescent ca mine, fără de nici un fel de inițiere politică, zbura la adresa regelui Carol al II-lea a cărui grijă supremă, dupa cum îmi făcuse confidență doar cu câteva zile nainte atotștiutorul meu coleg Vasile Dvornic, erau femeile, grandomania și îmbogățirea personală.

Pretenția șovină, fără drept de apel, a ultimatumului că «trupele române vor evacua în termen de patru zile teritoriul Basarabiei și cel al Bucovinei» îmi stăruiau în urechi ca o poruncă anacronică secolului XX, poruncă unui stat suveran, cu frontiere bine păzite și cu oaste destul de bine echipată pentru timpurile acelea. Mă simțeam mic și neputincios. Oștirile țării întregi abandonau Basarabia cu săbiile și baionetele în teacă.

Să se fi retras ele la urma urmelor, dar cu lupte și vărsare de sânge, îmi ziceam. Rezistaseră doar finlandezii în fața acelorași armate sovietice! Să fi fost oare acestea, la nici un an de la încleștarea cu oștirile lui Manerheim, mai puternice, mai echipate? Puțin probabil. Cu atât mai mult că în momentul declanșării celui de al doilea război mondial, unitățile militare sovietice din Basarabia aveau o armă la doi soldați, uneori și aia de lemn.

Cât de vânjoși, mă gândeam, erau feciorii de altădată ai țării în asemenea momente de strâmtoare! Uitau de casă, de masă, de soață, de prunci, călind oțelul furcilor și securelor pentru cursa de moarte celor ce le pângăreau pământul. «Unde este vitejia de la Lipnic? — mă ntrebam —. E imposibil oare un șiretlic ca cel din Codrii Cosminului? Să nu mai existe un braț ca cel al lui Ștefan Vodă? Ce turmă amorfă, ce robi ai burții și liniștii personale!...» Erau considerente și întrebări pe care ni le puneam împreună cu veselul meu coleg Haimana Ion, care de data asta plângea.

Fiind amândoi din nordul Basarabiei, el de la Soroca, eu de la Hotin, ne-am zis că e mai bine să ne găsească rușii acasă, lângă părinți, decât să ne culeagă de prin dormitoarele internatului. Trenurile nu mai circulau și o luarăm pe jos spre Bălți: 130 de kilometri! Am înoptat într-un sat numit Todirești, pare-mi-se, unde dimineața am fost martori ai unei scene înfiorătoare prin josnicia ei. Minoritari, mai tineri și mai în vârstă, care până atunci mâncaseră 22 de ani pâine românească, deținură aproape sută la sută comerțul și medicina, deschiseră foc de mitralieră asupra unei mici unități de infanterie românească care se retrăgea în ordine spre Prut. Bieții soldați, se trântiră neputincioși la pământ, fiindcă aveau ordin să nu tragă în nici un fel de situații. Li se rupeau epoleții, li se luau centurile cu cartușiere, erau descălțați de bocanci, în timp ce sublocotenentul fu desbrăcat până la indispensabili. L-am întrebat pe unul, cu mai multă spumă la gură decât alții, de ce această bătaie de joc, la care mi-a smuls chipiul de liceist de pe cap, i-a rupt cocarda cu stema țării, și a aruncat-o într-un copac.

La Bălți ne-am urcat cu mare greu într-un mărfar ce mergea spre Lipnic și seara eram acasă. Satul m'a întâlnit cu porți zăvorâte și perdele trase. Doar ici colo se vedea câte un copil sau vreo femeie la gard. Bărbați nici unul. Stăteau ascunși. Mulți din ei dovediseră deacum să-și peticească pantalonii noi nouți, ca să pară oameni săraci. Câtă amărăciune și dezgust era în această slăbiciune fatală!

Nu zăbavă și în satul nostru sosiră într-un fel de tanchetă doi militari și trei civili, dintre care unul le servea drept translator. Le ieși în cale Ivan Iandulschi, un rus pripășit pe la noi din timpul revoluției, urmat de câțiva evrei cu bucățele de panglici roșii la piepturi. Iar printre ei se pomeni și vecinul nostru Vasile Burcă, care se minuna întruna de bucuria celor ce-i întâlniră. «Ești un prost — îl apostrofă Boruh — nu vezi ce mitralieră au!? Trebuie să-i întâlnească cineva, că satul nu-i mort...» Cu alte cuvinte, îmi ziceam în mintea mea de copil, furtuna veni și pe malul Racovățului. Veni pe neașteptate. Iar răbufnirile ei, purtate pe șenile de tancuri hodorogite străbătură în mai puțin de 24 de ore toată Basarabia și Bucovina de Nord.

Ca hotinean, am locuit mai apoi împreună cu soția timp de 13 ani la Cernăuți unde l-am cunoscut amândoi, după ce făcuse opt ani de Siberie, pe acel care fusese lăsat în acea zi de 28 iunie să predea autorităților sovietice, din partea municipiului Cernăuți, cheile orasului. Stătea el pe treapta de sus a primăriei cu o cutie dreptunghiulară în mâini. «Cheia orașului — zise dânsul — am rămas special să v'o înmânez». «Ce tâmpit — strecură printre dinți rusul, după ce translatorul traduse cele câteva cuvinte —. Cine ești tu?» «Secretarul general al primăriei municipiului» — răspunce omul cu cutia, în limba rusă. Rusul se fâstâci. Doar pentru o clipă. Căci porunci imediat unui însoțitor al său ca fostul stăpân al primăriei să fie dus, pentru orice eventualitate, la închisoare.

Sfârșitul îl cunoaștem. Vream însă să revin la satul meu și să constat că nu degeaba locuitorii lui întâlniră cu rezerve tancheta sovietică. Mai întâi, toți comercianții au fost obligați să-și închidă prăvăliile. Și în loc de cinci sau șase, câte erau la Cepeleuți, s'a deschis o singură cooperativă, în casa noastră de la margine de sat, unde Gavril Teleucă începu comerțul sovietic cu bomboane de supt, vodcă și turte dulci ,tari ca peatra. Spre toamnă țăranii terminară rezervele de petrol, săpun și începură să se folosească de opaițe pentru luminatul caselor și de leșie pentru spălatul rufelor.

Cât despre bunul meu coleg Haimana Ion, presimțea el ceva, sărmanul, atunci când plângea de Todirești. Tatăl său, nenea Florea cum îi ziceam eu, oltean de pe malul Dunării, căsătorit în timpul serviciului militar cu o basarabeancă din Moara Nouă, fu deportat și el împreună cu soția în iunie '41, ca mai apoi să fie înghițiți amândoi de gheața Siberiei.

Cu Ion m'am întâlnit de multe ori: la școala militară din Botașani, la Zgurița unde era președinte al colhozului «1 Mai», dar nu l-am mai văzut râzând niciodată. De inimă grea, probabil, într-un timp, devenise prieten cu paharul. Bețivan ordinar însă n'a fost niciodată.

Mai știu că înainte de plecarea mea forțată de la Chișinău era zotehnician în satul Fântânița, județul Soroca, și că din Haimana Ion devenise Gaiman Ivan Florovici.

## II

Există, probabil, mii și mii de martori oculari ai evenimentelor din acea lună de răscruce a lui Iunie '41 care ar putea să redea cu lux de amănunte începerea și continuarea ostilităților. In ceea ce mă privește, ași vrea să reconstitui atmosfera primelor zile de încleștare a protagoniștilor târgului de la Munchen încheiat la 23 August 1939 între Ribentropp și Molotov. O atmosferă trăită și simțită cu cele mai sensibile fibre ale sufletului unui tânăr de 20 de ani în satul meu natal și în câteva sate din împrejurimi.

Noutatea începerii războiului mi-a adus-o tata care venise cu noaptea în cap la tehnicumul agricol din Grinăuți-Soroca, unde eram așa zis student sovietic. Venise să mă prevină în numele lui și al mamei mele ca nu cumva să plec cu rușii peste Nistru. Războiul pornise, într-adevăr, căci în după ameaza aceleiași zile fusese convocat un miting pentru «înfierarea agresorilor româno-germani». Am fost chemat, în calitatea mea de președinte al sindicatului studentesc, la directorul Semgheașchin, care mi-a spus, prin intermediul traducătorului, că trebuie să iau cuvântul în fața elevilor și profesorilor.

N'am avut încotro. M'am urcat și eu pe scenă, zicând că «la 1918 nemții au fost călcați pe coadă iar acum vor fi călcați pe bot». Mult timp după aceea colegi ca Negritu Mihail și Dodu Ion iș băteau joc de mine cu acel «călcat al cozii». Iar Gațcu Gheorghe care, pentru 200 de ruble, vopsise în roșu catargul tricolor din curtea școlii, glumeț cum era, zicea că dacă-l spun eu șefului de post, apoi mă spune și el nemților. Acest haz copilăresc începu chiar în dimineața când ne trezirăm fără profesorii ruși și fără comsomoliștii basarabeni care fugiră cu ei noaptea peste Nistru. Fugiră toți, afară de unul, Socican Alexei, deși se temea grozav să nu aibă neplăceri pentru comsomolia lui.

L-am liniștit cu toții, cum am putut, iar același Gațcu, ca să descarce atmosfera, zise că se poate reabilita numai dacă smulge de pe perete portretul lui Stalin și-i dă foc în curtea cu catargul roșu. Zis și făcut. Peste câteva minute mutrele tuturor conducătorilor sovietici, adunate de prin clase și săli, ardeau cu o flacără de câțiva metri.

Am bătut apoi, împreună cu Socican, la ușa mult iubitului nostru profesor de fizică și chimie Eugen Ceaicovschi, despre care se vorbea de câtva timp că e bolnav, vrând să-l întrebăm ce șă facem noi, elevii. Ne deschise doamna Iulia, soția dumnealui, cu ochii umflați de plâns, spunându-ne că soțul ei fusese deportat cu vreo două săptămâni înainte și că în tot timpul acesta dânsa stătuse ascunsă, împreună cu fiul ei, la un țăran din Mihălașeni. Deportat fără de nici o vină și întors din surghiunul lui siberian abea după 16 ani la București, unde-și trăiește bătrânețele bolnave după atâta chin și mizerie rusească.

Rămași fără stăpâni, fără masă, ne pornirăm fiecare spre satele noastre de baștină: Gațcu la Grinăuții lui, Socican — la Corestăuții lui, iar eu — la Cepeleuții mei. Aici mare îmi fu mirarea când aflai că președinta sovietului sătesc și evreii satului hotărâră să rămână pe loc. Asta însemna că oamenii nu se făcuseră cu nimic vinovați în fată statului român.

Noaptea însă niște răufăcători încercară să pătrundă în casa lui Elic Cleiman. Se spunea că avea aur. Boris, fiul lui, auzind scârțâit de geam, trase un foc de revolver în aer. Hoții fugiră. Acel foc de revolver însă a fost de ajuns ca Leonid Rusu să găsească a doua zi la Edineți un colonel esesovist căruia îi spuse că evreii din satul nostru sânt înarmați cu mitraliere, grenade și că au de gând să împuște toți bărbații.

Pe la chindii în sat intră un escadron de cavalerie care înconjură toate casele minoritarilor. Soldații intrau înauntru, îi scoteau pe locatari în stradă, îi încolonau și-i duceau la marginea satului. Cincizeci de case, rămase fără stăpâni, stăteau cu ușile deschise. Nu cunosc însă nici un caz din mahalaua noastră ca în ele să fi intrat vreun țăran cu intenția de a jefui. Doar Ion Chișcuță se băgă în farmacie să caute nu știu ce. Era întuneric și tot făcea câte un chibrit, cotrobăind prin dulapuri. Patrula militară, rămasă în sat peste noapte, trase o rafală de mitralieră și Ion se prăbuși secerat de gloanțe.

Cât despre Helea Luterman, vecinul nostru, el rămase în acea duminică ascuns între sălcii până noaptea târziu, bătând apoi la geamul nostru și rugându-l pe tata ca să se vorbească cu cumnatul meu Filip Morei, fost primar la cuziști, ca să se ducă cu el la șeful de post. Când ieșiră pe poartă, în drum își făcu aparitia Leonid Rusu cu arma în cumpănire și cu ochii drept la Helea. Filip se postă în fața acestui om înrăit și Helea scăpă ca prin urechile acului.

Era o tragedie a satului nostru cu oameni pașnici și așezați. Această tragedie însă n'a putut umbri nici în cea mai mică măsură euforia poporului întreg. Pentru că cuvintele Mareșalului, cum îi zicea simplu lumea, prin care ordonase el trecerea Prutului, aveau, după părerea mea, o importanță mult mai mare decât pretinsul început de apucături dictatoriale.

Zic «pretinsul început», pentru că abea acum câtva timp presa din Occident savura un roman al lui Marin Preda prin care acesta ar fi adus reabilitarea lui Ion Antonescu. Un lucru e cert: apariția cărții nu este întâmplatoare! Nu este, deoarece atât pe malul Dâmboviței cât și pe cel al Bâcului, literatura se face la comandă.

Dar, indiferent de scopul amintitului roman, vreau să revin la gândurile mele privind acel sfârșit de iunie a lui '41 și să spun că acest mare român, care a fost generalul Ion Antonescu, s'a bucarat în Basarabia și Bucovina din acea vreme de o popularitate și o dragoste ce pot fi asemuite doar cu popularitatea și dragostea față de Alexandru Ioan Cuza în Moldova și Muntenia de la 1859!

Personalitatea istorică a mareșalului român, tragică prin destinul ei, ar putea fi comparată și cu cea a lui Manerheim, cu singura deosebire că finlandezii nu l-au extradat rușilor, ci din contră l-au înscris după merit în cartea de aur a neamului, turnându-i chipul în marmoră și bronz.

Basarabenii și bucovinenii, în frunte cu preoțimea, îi erau adânc recunoscători pentru curmarea acelor zile nesfârșite de doliu și depresie națională, integând cu toții că unica posibilitate de readucere la sânul Patriei era izgonirea cu forța a impilatorilor. O readucere la care visa întreaga țară.

## III

Treizeci și sapte de ani s'au scurs de la acel 20 August al lui '44, sând în urma a tot felul de șicane lansate din culisele trădării s'a produs așa numita rupere a frontului român de la Iași care, de fapt, nu era o rupere ca atare ci un bir cu fugiții.

Uneori se obișnuiește a spune că există evenimente ce se imprimă pentru toată viața în făptura cutărei sau cutărei ființe omenești. Și n'ași putea zice că în ceea ce mă privește ași fi o excepție. Pentru că mi s'au cuibărit în suflet, cu o durere de nedescris, trei evenimente din istoria neamului nostru ce nu se vor șterge niciodată din mintea mea: cel de la 28 Iunie 1940, cel de la 22 Iunie 1941 și cel de la sfârșitul decadei a doua a lui August 1944!

Așadar, în ajun compania noastră a fost dusă pentru odihnă și primenire la liziera unei păduri din partea de sud-vest a Iașilor. In jurul bucătăriei regimentului 30 Dorobanți începură să sune gamelele soldaților și glumele pipărate ale gradaților. După ce ascultarăm un scurt recital prezentat de Dorina Drăghici, ofițerii intrară în adăpostul popotei și rămaseră în așteptarea mâncării pe care trebuia să le-o aducă ordonanțele. Nu vorbea nimeni. Iar eu eram mai abătut decât mulți alții. Cu puțin înainte de a părăsi linia întâi, un obuz exploadase chiar alături de Vadim Lemne, fiul preotului din Pererita de lânga Lipcani. Făcuserăm împreună școala militară de rezerviști și era normal ca să fiu mai amarât decât ceilalți. «Lasă, Lupane, nu te omori — îmi zise comandantul de companie — așa e la război: Lemne, mâine Neghină...».

Puțin câte puțin liniștea nopții puse stăpânire pe împrejurimi. Iar dimineața, în zori, compania noastră se întorcea la sectorul său. Pe deasupra trecu în zbor razant un avion. La fereastra lui, abea deslușit, cineva făcea semne cu mâna. «Mareșalul!» strigă Cocieru Grigore, originar din satul Corestăuți, la 8 kilometri de satul meu natal, coleg și el de la școala militară. In același clipă însă o bubuitură asurzitoare ne culcă pe toți la pământ. Când ne ridicarăm, încă un tânar basarabean nu mai era printre cei vii. Cocieru călcase pe o mină. Anticipând lucrurile, vreau să spun că una dintre cele mai grele misiuni din viața mea a fost aceea de a-i comunica bătrânului Cocieru totul așa cum se petrecuse. O misiune cu atât mai dificilă cu cât o aduceam la îndeplinire la mine

acasă, în prezența părinților și a miresei cu care venisem de la București, în timp ce îndureratul tată nu mai avea pe nimeni!

Dar, după cum spuneam, avionul ce zbura în direcția Iașilor făcu cale întoarsă, trecu din nou pe deasupra noastră și se depărtă spre apus. Iar noi, nu zabavă, ne ocuparăm sectorul cuvenit. Că peste foarte puțin timp să vedem în fața punctului de comandă, la vreo două sute de metri, cum din dosul unei movilițe se ridică în vârf de băț o pânză albă iar dedesubtul ei — o pâlnie de megafon, din care răsună o voce românească cu un pronunțat accent rusesc: «Predați-vă! Chiar acum, că mai încolo va fi rău de voi...». Un trăgător întoarse capul spre mine: urmă o rafală de mitralieră care făcu să dispară și megafonul și cârpa din vârful bățului.

Soarele se apropia de nămiezi cu razele-i dogoritoare ce pătrundeau ostașii fână în măduva oaselor. Pe unii îi fura somnul. Deodată o mitralieră începu să latre năvalnic. După ea — a doua, a treia... Din față, din dreapta, din stânga. Din spatele liniei rusești începură să zboare proiectile de cele mai diferite calibre. Val după val veneau avioanele, lăsând în urmă pâlcuri de bombe.

De locotenentul Neghină se apropie în fugă un agent de legătură și spuse că comandantul de batalion ordonase retragerea. Și toți începurăm să fugim în direcție opusă celei din care veneau avioanele: prin porumb, prin floarea soarelui, peste miriști, prin arături. Ca orientare aveam soarele. Alergam spre el și puțin la dreapta, până când pânza de fum și praf începu să se risipească. «Culcat!» — strigă fruntașul Neață. La câteva zeci de metri se certa în gura mare un soldat român cu un soldat sovietic. Acesta era cu mâinile legate. «Apropiați — vă, camarazi — zise cel în uniformă românească. Cum stăteam ieri noapte în tranșeu, mă trezesc deodată cu doi peste mine. Pe unul l-am înjunghiat pe loc. Acesta însă vroia cu tot dinadinsul să-mi pună călușul și să mă ducă la ruși. Nu anume pe mine. Așa s'a întâmplat... Abea când s'a luminat de ziua am văzut că-i fratele care a fugit cu rușii în patruzeci și unu.» «Și ce faceți aici?» — i-am întrebat. Soldatul român răspunse că comandantul de batalion i-l dăduse ca să-l predea la Nicolina. «Să mergem, i-am zis ordonanței, sânt frați și o să se înțeleagă...».

Pornirăm noi mai departe spre apus ,iar frații Moraru, așa îi chema, rămaseră în porumb. Tot ce aveam pe noi, ni se părea peatră de moară. Lăsarăm mai întâi, sprijinită de o salcie, arma lui Neață, apoi băgarăm sub o căpiță de fân pistolul meu și mantalele. Ne lăsarăm doar foile de cort și căștile.

Intre timp, cum aflarăm mai apoi, Vasile îi dezlegă fratelui mâinile și Dumitru, care zicea ca are nevoie, se lăsă în porumb. Vasile sprijini arma de un cucuruz, tupilându-se și el. In aceiaș clipă, Dumitru o înșfăcă și zise categoric: «Dacă te ridici înainte de a mă departa te împușc». Și începu să fugă. Vasile scoase grenada de la centură și o aruncă. Peste câteva minute, Dumitru se stinse.

Vasile îl acoperi cu foaia de cort și alergă pe urmele noastre. Ne găsi pe iarbă lângă o fântână. «Haideți cu mine, răcni el. L-am omorât pe Dumitru și am nevoie de martori.» «Mare dobitoc ești!» — zise Neață.

Dumitru își dormea somnul de veci. Il puserăm noi pe o foaie de cort și la primul nuc de lângă șosea începurăm să-i facem groapă. Ii făcurăm și o cruce din doi salcâmi mai groșuți. «Poate că-i punem și cască?» — am zis. «N'are» — rosti Vasile. «De-a noastră, mă, de-a noastră, că român a fost și el. Român basarabean» — răcni subalternul meu...

Trei zile și trei nopți a durat rușinoasa noastră fugă de la Iași la București. Abea la Călărași-Ialomița reușirăm să urcăm într-un tren care ne aduse odată cu amurgul în Gara de Est. Prin oraș se auzeau rafale de mitralieră și focuri sporadice de armă. In fața unei bodegi din Piața Obor auzirăm o voce dinăuntru: «Trăiască Iuliu Maniu!» Intrarăm. «Maniu să trăiască!» — se auzi din nou. Era un civil ce stătea la o masă cu doi militari. «De ce anume Maniu?» — l'am întrebat. «Pentru că el, el și cu Titel au pus la cale întorsătura... Ați fugit, mă... Unde fugiți, mă?... Ați lăsat Chișinăul, Cernăuții... Unde fugiți, mă?...»

Arătând cu capul înspre mine, Neață zise că sânt basarabean și că părinții mei încă din luna martie căzuseră sub ruși. Admiratorul lui Maniu, ridicându-se în cârja-i de invalid, ne invită să bem un pahar în sănătatea părinților mei... M'am întors și am ieșit din bodegă. Era la 23 August și în București nu circula nici un fel de transport. Trei ore ne-au trebuit să străbatem orașul până la Gara de Nord.

Neață al meu se duse acasă, undeva în Ardeal, iar eu la regimentul 30 Dorobanți din Câmpulung-Muscel. Aici aflai de formarea celor 12 divizii românești care urmau să lupte alături de ruși contra nemților, dar că în ele nu vor fi înrolați cei născuți în Basarabia și Bucovina de Nord.

Bucurându-mă de simpatia lui Rugină, comandantul părții sedentare a regimentului, hotărâi să ies la raport. Bătrânul și înțeleptul militar mă ascultă cu toată bunăvoința și-mi spuse că până la noi ordine pot profita de un mic concediu. Mă duse-i prin satele învecinate Lerești, Godeni, Berevoești ca să-mi fac rost de un extract de naștere, dar fără succes. Primarii aveau frică de curtea marțială care era deja secundată de consilieri sovietici.

In sufletul meu sălășluia totuși speranță că voi fi încadrat pe frontul din Ardeal. Și am fost încadrat. Și am plecat pe front. Și am ajuns până dincolo de Nirghihaza. Anume aici, în virtutea ordinului N.° 300000 al Marelui Stat Major al Armatei Române, am fost scos de pe linia întâi și trimis cu nepus în masă la punctul de filtrare din Chișinău.





MITRALIERE ROMANESTI IN CAUCAZ SI LA NALTCHIK, PUNCTELE EXTREME DIN TERITORIUL RUSIEI COMUNISTE UNDE AU AJUNS PENTRU A APARA ROMANIA DE PRAPADUL ABATUT ASUPRA EI, PRIN TRADAREA REGELUI MIHAI I SI A PARTIDELOR POLITICE, ZISE ISTORICE, LA 23 AUGUST 1944!





# NOTE CU LEXIC POTOLIT

de N. S. GOVORA

Doamna Eliza Crețeanu, văduva fostului șef (?) al diplomației române, trimite domnului Iancu Rațiu, directorul «Presei Libere Române», o scrisoare pe care acesta o publică în numărul din 16 Noembrie 1980. Publicând această scrisoare, numita doamnă e convinsă că a rupt vălul — odată pentru totdeauna—, ce acoperea până acum misterul «Fondului Național». In orice caz pe domnul Rațiu l-a convins pe deplin și domnia sa se arată convins că toți cititorii ziarului domniei sale, vor fi și ei tot convinși pe deplin.

Nouă ni se pare curioasă publicarea acestei scrisori tocmai în numărul din 16 *Noembrie* 1980. Doamna Crețeanu s'a sesizat de publicarea unui articol în legătură cu Fondul Național, datorit generalului Petre Lazăr, într'o gazetă de limbă românească la 16 *Februarie* 1976 (?). Și pe acea vreme trăia răposatul Crețeanu care a considerat că articolul de care am vorbit, nu merită să i se dea un răspuns, sau că el, Crețeanu, *nu era* capabil să lămurească opinia publică și să-l înfrunte pe generalul de educație fizică Petre Lazăr.

Doamna Crețeanu spune că în «Presa Liberă Română», din cauza generalului adjutant al «M. S. Regelui», «s'a putut strecura o *minciună sfruntată* și o *calomnie fără seamăn*... bazată pe o declarație a generalului Petre Lazăr». Deci e vorba de o calomnie, care fără îndoială, arunca noroiu pe jacheta plastronată a fostului șef (?) al diplomației române și, culmea, numitul Crețeanu a considerat că nu trebuie să răspundă sau *nu putea*. Toți Românii care știu câte ceva asupra faimosului Fond Național, banul Țării, care a fost administrat și rumegat până ce n'a mai rămas din el nici un sfanț, sunt convinși că abilul Crețeanu *nu putea să răspundă*.

Și doamna, văduvă a celebrului diplomat, așa dintr'o dată, vine și spune că ea poate răspunde. Când? La 16 Noembrie 1980, când a murit acuzatorul, generalul Petre Lazăr, deci nu mai poate vorbi și a mai murit și Pamfil Șeicaru care și el nu stătuse cu mâinile în sân și a aruncat destul noroiu pe jacheta plastronată, tocmai pe acest motiv, mâncarea fără să dea nimănui socoteală și doar era vorba de banul *Țării*. Și în fața acuzațiilor lui Pamfil Șeicaru, în «Chemarea», Crețeanu a crezut că e mai prudent să o facă pe mortul, și să nu se *declare* imitând pe numai celebrul Boilă în procesul Skoda. Credem că răposatul Crețeanu avea motive serioase ca *să nu se declare*. Doamna Crețeanu crede altfel și deocamdată a convins pentru cauză pe un mare om politic, mare gazetar și doctor în *jure*, deci un om care se pricepe. Și numita doamnă declară răspicat: *«Fondul Național nu a existat niciodată»*, și «Un fond de 6.000.000 de franci elvețieni făcea parte dintr'un *fond secret* al ministerului de externe. Domnul Constantin Vișoianu l-a pus la dis-

poziția soțului meu *fără restricții*, spre a fi administrat de acesta cu angajamentul să-l folosească exclusiv pentru *subvențiile Comitetului Național* și a altor activitați și publicații» (? ?).

Ia să o luăm mai încet, căci pe urmă doamna Crețeanu, ne convinge și pe noi ca și pe domnul Rațiu. Prin urmare doamna Crețeanu spune că Seniorul Vișoianu l-a anunțat pe răposatul Crețeanu la data de 16 Ianuarie 1945 că «i-a pus la dispoziție 6.000.000 de franci elvețieni pentru a acoperi cheltuielele necesare în legătură cu pregătirea *poziției noastre la încheierea păcii*». Domnul Vișoianu se găsea în Ianuarie 1945, războiul nu se terminase, despre data încheierii păcii nu se vorbea încă, și el *grijuliu*, se gândea la cheltuielele necesare în legătură cu *pregătirea* noastră pentru încheierea păcii și mai grijuliu, pune o mare sumă pe numele unei persoane care, din întâmplare îi era și prieten!!!

La 12 Ianuarie 1945 situația la București era *foarte rea* din toate punctele de vedere, dar *ea nu era văzută astfel* de membrii partidului Național Țărănesc care *erau în pâine* și mai ales nu era văzută în negru de domnul Vișoianu care *jucase cartea rusească*. Pe acea vreme domnul Augustin Popa trata *cumpărarea ziarului «Curentul»*, deci vedea lucrurile chiar în roz. Maniu avea încredere nelimitată în americani cu care avea întrevederi dese chiar în ambasada lor și credea că situația se va schimba definitiv în bine, cât mai curând, natural datorită americanilor. Dar situația era foarte rea din punctul comportării «aliaților» ruși, care furau totul pe unde treceau. In patru luni luaseră tot ce se putea și în special bani. Generalul Rădescu, la 25 August 1952, în plângerea pe care o făcea tocmai pe chestiunea *fondului*, spune că la 12 Ianuarie 1945, «era de neînchipuit ca o plată de *importanța* celor 6.000.000 franci elvețieni să se fi putut face într'un moment în care Statul Român, lipsit de devize, nu avea cu ce să plătească salariile personalului diplomatic în străinatate fără ca nimeni, ministrul sau prim ministrul, să fie ținut la curent».

Iată care era situația reală: Statul Român nu mai avea bani nici să-și poată plăti personalul diplomatic. De unde dar să scoată cele 6.000.000 — sumă colosală în acele momente și chiar mai târziu — ca să le pună la dispoziția prietenului lui Costică Vișoianu? Și totuși, printr'o minune, acești bani se găseau în Elveția, într'un fond într'adevăr nu secret, ci *foarte secret*. Primul care a vorbit exilului despre existența acestui fond *foarte secret*, a fost Pamfil Șeicaru. Mareșalul Antonescu a înțeles că se apropie potopul și deaceia s'a gândit să depună 18.000.000 de franci elvețieni în Elveția care să fie un fond al continuării luptei României contra bolșevicilor. S'au depus inițial 6.000.000 urmând să se depună și restul, dar nu a mai fost timp, căci a venit *salvarea* lui Maniu, înainte să se fi depus și cele 12.000.000 rămase și să se fi luat și alte măsuri. Pamfil Șeicaru știa de acești bani, căci în vederile mareșalului, Pamfil Seicaru era dintre cei destinați să ducă mai departe lupta contra bolșevicilor. Acești bani au fost ridicați de Vișoianu și cheltuiți de Crețeanu fără să se vorbească de proveniența lor. Nu s'a pronunțat niciodată numele celui care îi depusese, căci ar fi sunat rău: acești bani erau de proveniență *fascistă!!!*

Dar fasciști sau democrați, banii se găseau depuși în Elveția cu un scop precis și mai ales, *ultra secret*. De acești bani nu știau nimic ceilalți miniștri și nici chiar primul ministru, generalul Rădescu. Primul care a aflat de existența acestui fond și *a tăcut*, a fost Vișoianu. La 23 August a fost schimbat ministrul României la Berna și înlocuit cu Anastasiu, «conu Gigi», cunoscut cititorilor noștri din celebra afacere a «culoților lui Ilie», care tot în mod secret, *ultra secret*, l-a anunțat pe șeful lui, Vișoianu.

Dar despre acest fond, cum am spus, a știut și Pamfil Șeicaru care l-a adus la cunoștința cititorilor «Chemării» și, surprinzător, mai știa și generalul Lazăr care publică într'un articol celace știa — sau pe aproape — într'o publicație de limba română, la 16 Februarie 1976. Deci articolul generalului de educație fizică nu era o simplă declarație, *fără nici o dovadă*, ci el venia să întărească cele scrise de atâtea ori, de Pamfil Seicaru.

Dar în scrisoarea trimisă domnului Iancu Rațiu, doamna vaduvă comite o greșală *monumentală*. Astfel ea spune că la 12 Ianuarie 1945. Vișoianu îi pusese 6.000.000 de franci elvețieni la dispoziția răposatului șef al diplomației române (?) «cu angajamentul *să-l folosească exclusiv pentru cheltuielile Comitetului Național* (?). Deci la 12 Ianuarie 1945 Vișoianu știa că se va înființa un *Comitet Național* (???). Această afirmație e de altfel o aberație și nu pe această femeie o somăm să aducă dovada, ci pe domnul Iancu Rațiu, și să ne facă dovada că *a existat ideia unui Comitet Național* la 12 Ianuarie 1945! Păi toată știe că la acea dată Iuliu Maniu și partidul domniei sale, se pregătea să vină la putere cu sprijinul Americanilor. Știe toată lumea că Iuliu Maniu nu credea în clopotul de alarmă pe care-l trăgea Horia Sima, descriindu-i partidului Național Țărănesc *adevărata situație* care era cu totul alta decât acea descrisă de Viorel Tilea și Co.! Deci în euforia aceasta generală, ne spune celebra văduvă-doamna în chestiune devine cu adevărat celebră prin scrisoarea trimisă domnului Rațiu — că exista o *rara aves* care vedea lucrurile just și-și dădea seama că toata lumea se găsea pe un vulcan: acest om era fără îndoială Constantin Vișoianu.

Situația adevărată era următoarea: Exista un fond de 6.000.000 de franci elvețieni depuși în Elveția. De existența lui știa *numai* Constantin Vișoianu care, prudent, *a tăcut* păstrându-l pentru vremuri grele, în primul rând pentru domnia sa. Vremurile grele s-au ivit la 6 Martie 1945.

Și în ziua de 6 Martie 1945, *când nu* mai era ministru, a semnat scrisoarea către Gigi Anastasiu care dispunea de cei 6.000.000 de franci elvețieni. Deci scrisoarea, celebra scrisoare, a fost *antidatată*, deci ne găsim în fața unui *fals*. Falșul, având în vedere vremurile turburi prin care trecea Țara, a fost *bine făcut*. Și nu a putut fi dovedit de către R.P.R.-iști care l-au dat în judecată pe domnul Vișoianu. «Subliniind caracterul special al acestui fond de a cărui administrare și cheltuire Alexandru Crețeanu era singurul responsabil, care explică eșecul comuniștilor *și a altora de a pune mâna pe bani*», scrie doamna Crețenu. Adică și *alții* au vrut *să pună mâna* pe bani, dar — spunem noi —, banii intraseră în *mâini bune*. Ei bine, dintre *acești alții* ce au vrut să pună mâna pe bani (?) se poate cita generalul Rădescu despre a cărui cinste și dragoste de Țară nu exista nici o îndoială. Despre Alexandru Crețeanu, spune văduvă lui următoarele: «Acei care l-au cunoscut pe Alexandru Crețeanu ca om și șef știau prea bine că cinstea și dragostea lui de Țară au rămas neclintite până la moarte». Aceasta o spune văduva lui, dar lumea știe numai că a administrat și cheltuit până la moarte, niște bani care erau ai Țării. Și acești bani erau prost administrați și *cheltuiți* încât un fost prim ministru cerea să se constituie un control al administrării lui: «In vara anului 1950 problema gestiunii Fondului Național a declanșat o gravă criză de Comitet. Generalul Rădescu susținut de Grigore Gafencu și Nicolae Caranfil, *a insistat* ca Fondul Național să fie pus la dispoziția Comitetului și *mânuit anual pe bază de budget și conform regulelor contabilității de Stat* — Cartea Memorandului — **P. XIX**. De exemplu generalul Rădescu un fost prim ministru cinstit — nu credea în cinstea lui Crețeanu — și a spus-o fără ocolișuri și ne pare rău dar trebuie să mărturisim că noi credem în cinstea și dragostea de Țară a generalului Rădescu mai degrabă decât în a lui Crețeanu. Dacă Alexandru Crețeanu credea că administrează bine banii Țării, de ce nu a admis controlul pe care îl cerea generalul Rădescu? Noi credem că cine este cinstit, nu se opune la nici un fel de control. Nu cred tot așa doamna Crețeanu și domnul Iancu Rațiu?

Doamna Crețeanu mai susține ceva în zisa scrisoare că soțul său a cheltuit o sumă de bani, neprecizând-o în publicarea unor cărți. Aceste cărți sunt: «Rumania under the Soviet yoke» de Reuben Markhan. Recunosc că s'a făcut bine publicându-se aceasta carte, dar se naște întrebarea: câți bani s-au cheltuit cu acea carte? Zisa carte s'a publicat și în franțuzește într'o editură cunoscută care face să se creadă că autorul a primit bani și nu a cheltuit. Care a fost publicată întâiu? Și dacă întâiu a fost publicată ediția în franțuzește, de ce a fost nevoie să fie publicată și să se cheltuiască bani și pentru ediția în englezește? Mai spune doamna Crețeanu că s-au dat avansuri și ajutoare pentru «Influența culturii românești în Occident» de G. Cioranescu și «Istoria României moderne» de Prof. E. Turdeanu. Nu punem la îndoială valoarea lucrării d-lui Turdeanu și nici a domnului G. Ciorănescu, dar asupra publicațiilor domnului Ciorănescu avem o întrebare de pus: câte pagini are lucrarea și ce ajutor i s'a dat? Căci dacă lucrarea are 16 pagini și ajutorul care i s'a dat se cifreaza la câteva mii de franci elvețieni, ne găsim în fața plătirii credinței unui om al partidului, mai precis un partizan al partidului Național, Țărănesc. Dacă e vorba de un ajutor de câteva sute de franci elvețieni, atunci ne găsim în fața unui bluf, căci cu câteva sute de franci se vrea să se acopere cheltuiala celor 6.000.000 de franci elvețieni?

In orice caz, ca să se dea un răspuns curiozității exilului românesc și ca să se prezinte bine figura unui mare român dispărut de curând, noi credem că doamna Crețeanu ar trebui să publice o descărcare a sumei de 6.000.000 de franci elvețieni și atunci publicul ar putea să judece ce a fost făcut bine și ce a fost făcut rău în cheltuielele de «unul singur» ale sumei de bani care era a Țării. O asigurăm pe doamna Crețeanu că după atâția ani, exilații au devenit mai iertători și chiar eu aș fi îndemnat să fac *mea culpa*. Bineînțeles este necesar ca această dare de seama să prezinte o situație care să se apropie cât de cât re realitate. Fraze cu «cinstea și dragostea de Țară care a rămas neclintită până la moarte» sunt învechite și nu pot fi crezute, mai ales când e vorba de Alexandru Crețeanu.



# MOARTEA CAPITANULUI OPRIS

**de N. S. GOVORA**





PE căpitanul Opriș, l-am cunoscut în anul 1932, în Sighetul Maramureșului. Era sublocotenent cu patru ani mai vârstă decât mine; eu eram în batalionul 10 Vânători de Munte, iar el în al 9-lea de Munte, al vestitului Locotement colonel Leonard Mociulschi.

Eu am părăsit Sighetul Maramureșului după cinci ani, soarta purtându-ma aproape prin toate regiunile Țării, Opriș rămânând lipit de Vânătorii de Munte. Și cu Vânătorii lui, Opriș a făcut războiul, Sfântul nostru războiu, din Rărărit. Am aflat că Vânătorii de Munte, cum Țara întreagă a aflat-o, au făcut minuni de vitejie acolo în Răsărit. Și am aflat că dintre tinerii pe care eu îi cunoscusem acolo la Sighet, puțini, foarte puțini, au scăpat cu viață.

Căpitanul Opriș a făcut parte dintre aceia care au luptat dealungul și dealatul Rusiei, și cei care l-au cunoscut, n'au aflat din gura lui nici una din luptele la care a luat parte, nici de câte ori a fost rănit și unde. De ce? Pentru că Opriș era un om tăcut, era un om căruia nu-i plăcea să vorbească de faptele lui de vitejie. Acesta era căpitanul Opris: modestia personificată.

Așa îl cunoscusem la Sighet, așa era cunoscut sublocotenentul Opris, așa a rămas până la moarte. Și mai era cunoscut Opriș cu o altă calitate: era om blând, *era omul blajin!* Nici unul dintre cei care l-au cunoscut mai bine, care a trăit mai mult timp cu Opriș în iceiași localitate, nu l-a văzut niciodată furios, niciodată căutător de ceartă. Totdeauna Opris era omul împăciuitor, omul înțelegerii.

L-am reîntâlnit în momente tragice, l-am reîntâlnit în ziua de 18 Octombrie 1944, adica în ziua încercuirii diviziei a 4-a ,în cotul Tisei. Erau momente de neliniște, de groază chiar. Și l-am reîntâlnit acelaș: calm, cu țigarea în colțul gurii, fără să-și piardă nici un moment cumpătul.

—Păi, ce ne facem Domnule Căpitan?

—Păi ce-o vrea Dumnezeu, căpitane Beldie.

Peste patru zile l-am reîntâlnit în lagărul de prizonieri. Acolo aveau loc discuții aprinse între ofițeri, unii erau pentru mergerea în Armata națională, *anticomunistă*, iar alții spuneau că trebuie să rămânem mai departe în lagărul de prizonieri, pentrucă războiul e pierdut de Germani. Cei ce se vor înscrie în Armata națională, spuneau aceștia, la sfârșitul războiului nu vor putea să se întoarcă în Țară, și nu le mai rămâne decât să spargă piatră în una din țările vestice. Cei care susțineau această teză, erau vehemenți, și le răspundea cu calmul lui, căpitanul Opriș:

—*Eu prefer să sparg piatră într'o țară liberă în Vestul Europei, decât să mai fiu căpitan într'o țară românească comunistă!*

Opriș a făcut parte din *armata românească anticomunistă* și în această situație are onoarea de a fi ofițerul român care a luptat până în *ultima zi*, cu *arma în mână, contra comunismului*. Da, căpitanul Opriș, este căpitanul care a luptat pe Oder. Și după cum armata română are ofițeri care au luptat și căzut la Nalcic, adică punctul cel mai departat din Răsărit, are și ofițeri care au luptat tot *cu arma'n mână* pe Oder, adică în punctul cel mai din Vest. Și amândouă punctele, Nalcic și Oder, sunt tot atât de importante, căci în amândouă punctele, s'a luptat tot *cu arma'n mână* și tot în contra *comunismului*. Și căpitanul Opriș a luptat și la Nalcic și pe Oder!

Și după războiu, căpitanul Opriș, a ajuns tot *ca ofițer român*, în armata spaniolă. Intâi a fost în Maroc, și pe urmă la Marele Stat Major, în Madrid. Și pe ori pe unde a trecut, Opriș a făcut cinste armatei române, *bineînțeles acelei armate care a luptat la Nalcic și pe Oder!*

Și căpitanul Opriș, în Madrid, s'a considerat Român până în ultima clipă a vieții lui. A fost prezent la toate manifestațiile românești din Spania, și când a fost nevoie, și-a dat și el obolul generos. La întâlnirile adevăraților Români, odată pe an, la Majadahonda, căpitanul Opris nu a lipsit, afară de ultima dată, când boala care l-a răpit, a fost mai puternica decât voința lui.

A murit încă un Român verde în exil, în acest amar exil, și rămânem tot mai puțini, mereu mai puțini.

Cei care l-au cunoscut, nu vor uita niciodată pe căpitanul Opris, pe *blajinul* căpitan Opriș!

N. S. G.

## A CAZUT UN CAMARAD

De N. S. GOVORA

Intr'o zi cu ceață și cu fum,
A căzut un camarad în drum.
Legănate frunzele, năuce,
Cad pe groapa udă și pe cruce.

Peste capete cu păr cărunt,
Toamna — și cerne apele, mărunt.
Au plecat la drum voinici ca brazii,
Și-au albit în luptă camarazii.

Șirurile se răresc, se curmă,
Incă unul a rămas în urmă.
S'or rări ca ceața și ca fumul,
Pân' acasă greu și lung, e drumul.

Toamne după toamne au să treacă,
Vânturi, brume, ploi și promoroacă,
Și uitarea s'o așterne lin,
Peste crucea din pământ străin.

# REDACTIONALE

## COMEMORAREA MORTII LUI ARON COTRUS

In toamna acestui an se implinesc douăzeci de ani dela moartea in exil a marelui poet român şi neegalat bard al Transilvaniei româneşti,

ARON COTRUS

Revista «CARPATII», al cărui director şi factor fundator a fost in viaţă şi continuă să fie şi după moarte ca mentor al ei spiritual, işi face o datorie sfântă şi românească faţă de memoria lui, faţă de lupta-i fără preget contra celor doi mari duşmani ai Neamului nostru, pe care i-a combătut şi cu spada şi cu scrisul-Ungaria şi Rusia, de a prăznui cei douăzeci de ani scurşi de la moartea lui, închinându-i un număr special al revistei.

Deasemeni vom incerca şi comemorarea lui publică, dacă imprejurările politice ale Spaniei o vor permite, prin organizarea unui ciclu de conferinţe — Aron Cotrus, omul şi opera — şi convocarea unui colocviu hispano-român in Madrid, in cursul lunei Noembrie a. c.

In consecinţă invităm pe toţi intelectualii români din exil, cărturari, poeţi, scriitori, ziarişti, comunităţile româneşti din exil şi asociaţiile culturale din exil, să participe sau scriind in revistă, ceva sau participând la conferinţele şi colocviul preconizat.

Pe această cale rugăm pe toţi prietenii şi românii doritori a participala la această sarbătorire, să ne comunice in scris adeziunea, pe adresa revistei pentru a-i putea ţine la curent cu mersul operaţiilor de organizare.

Deasemenea ii rugăm pe toţi cei care pot contribui cu ceva la cheltuelile necesare, să trimită dania lor cu menţiunea «fondul de comemorare Aron Cotruş», prin cec bancar, mandat postal internaţional sau cec cont personal, pe numele şi adresa Doamnei Juana vda. de Ghenea, calle Principe de Vergara, 86, 7, ático; Madrid-6.

Numai aşa vom putea păstra nealterată valoarea naţională a operei lui şi măreţia românească a marelui poet ARON COTRUS.

Traian POPESCU






**CARPATII**

REVISTA CULTURALA SI DE ACTIUNE ROMANEASCA IN EXIL

*Director-Proprietar:*

TRAIAN POPESCU

APARE ODATA LA DOUA LUNI

SUB INGRIJIREA UNUI COMITET DE REDACTIE

★

*Redacţia şi Adminisratia:*

Calle Conde de Peñalver, 82, 4.

Teléf. 402 11 01 - MADRID-6

*Correspondenta:*

Apartado 9.283 - MADRID (España)

★

*Abonamente:*

| | |
|---|---|
| Anual ... ... ... ... ... ... | 30 $ USA |
| De susţinere ... ... ... ... | 60 $ USA |
| Expedierea Avion plus. | 10 $ USA |